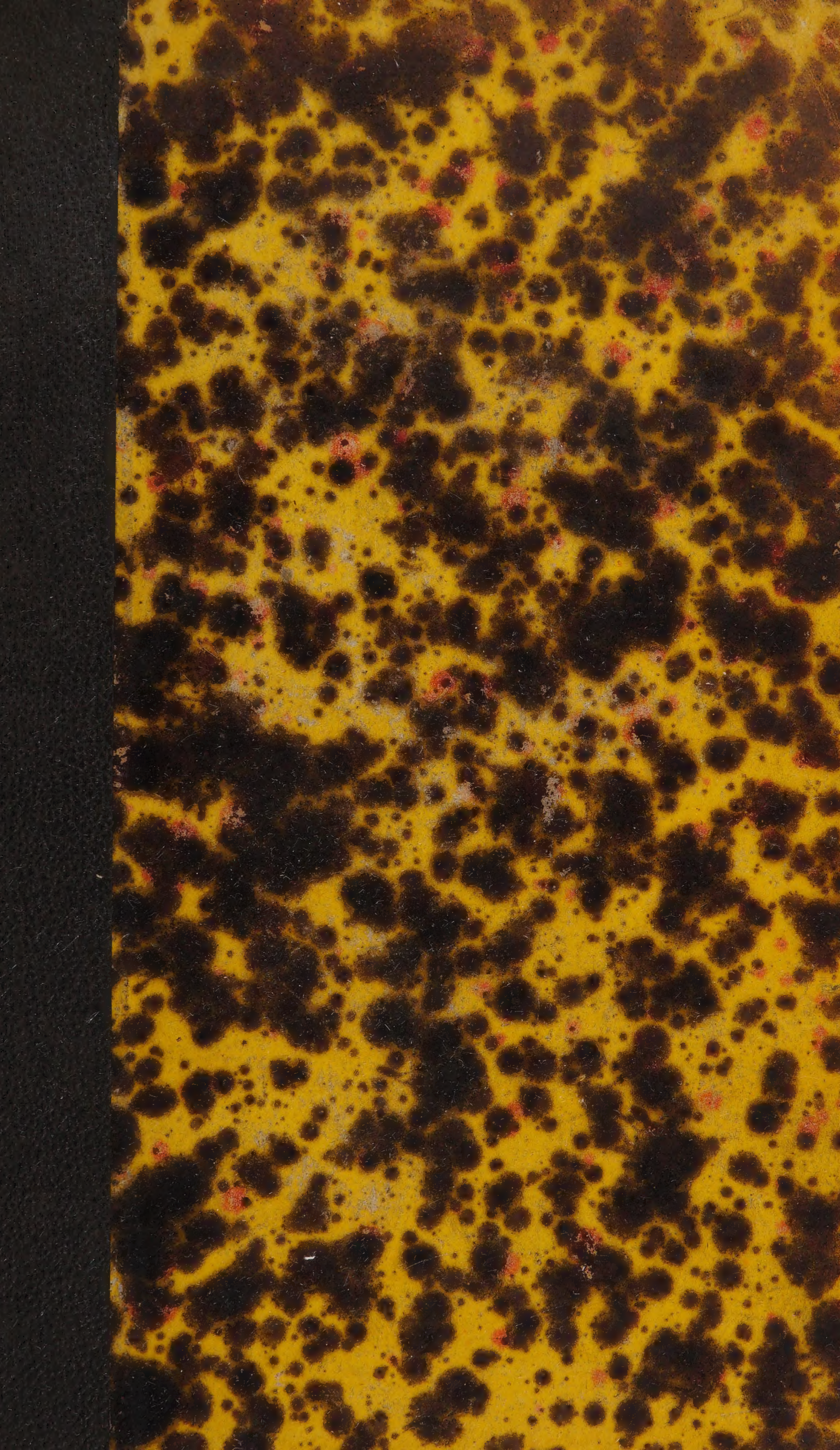


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXXIII.

IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,
Rue Sainte-Anne, n° 20.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

TOME I.



PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXII.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

A Mme LA MARQUISE DE MIMEURE.

1715.

J'ai vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la Duclos ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'Uzès. N*** adore toujours la dégoûtante Lavoye; et le maigre N*** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaises pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de Montbrun récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du *Misanthrope* avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'*Important* (1), car je vous écris avant la représentation, et je veux me

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par Brueys; jouée pour la première fois en 1693.

réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'Opéra *Zéphire et Flore* (1). On imprime *l'Anti-Homère* de Terrasson, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans, de l'abbé du Jarry. Jugez, Madame, si on peut en conscience m'interdire la satire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de Mimeure et à vous, dans l'un de vos châteaux. où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais, afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Œdipe. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait et sur ce qui n'est pas travaillé, et j'aurais à M. de Mimeure et à vous une obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence tout entière;

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de Mimeure, parce que je compte

(1) Tragédie-opéra de Du Boulay, musique des fils de Lulli, représentée en 1688, et reprise en 1715.

que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

A Mme LA MARQUISE DE MINEURE.

1716.

On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, Madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sully ; mais M. le duc et madame la duchesse de Sully vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars, mais on ne m'y fera point perdre mon repos (1). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la marquise; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de

(1) M. de Voltaire avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de Villars ; il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

personne; et le poëme de Henri IV et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaisse.

A Mme LA MARQUISE DE MIMEURE.

1716.

Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds, par avance, que si je remporte la victoire, je n'en serai pas fort enorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil; c'est actuellement le seul remède dont j'ai besoin, car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait ; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Écrivez-moi au plus tôt comment vous vous portez.

A M. L'ABBE DE BUSSI,

DEPUIS ÉVÊQUE DE LUÇON.

1716.

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchans qu'on le publie;
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au sein des Grâces et des Jeux.
Et si, dans quelque douce orgie,
Votre prose et ma poésie,
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas dignes des dieux
Jette une pointe d'ambroisie.

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poëtes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver; du moins je resterai à Sully après le départ du maître de ce beau séjour. Je suis sensiblement touché des marques que vous me donnez de votre souvenir; je le serai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Église et de l'Amour,
Aussitôt que Flore à son tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé sa cour.
Est-il pour vous d'autre patrie?
Et serait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce séjour

Exiler la *Tracasserie?*
Évitons ce monstre odieux,
Monstre femelle dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le ciel en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'Imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le Courroux étourdi la guide,
L'Embarras, le soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas.
De faux rapports l'Erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la caresse dans ses bras.
Que l'Amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidèles
Puisse s'envoler à jamais!
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!
Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance, de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse et l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule!
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverse,

Partagent la chère moitié ;
Et dans une paisible ivresse,
Ce couple avec délicatesse
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les transports de la tendresse.

Voilà, Monsieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est ce réduit dont je vous parle? M. l'abbé Courtin dit que c'est chez madame de Charost. En quelque endroit que ce soit, n'importe, pourvu que j'aie l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre présence,
Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet:
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la constance.
Les Grâces, avec complaisance,
Vous suivront en petit collet ;
Et moi, leur serviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'Amour marque la cadence
En fesant des pas de ballet.

En attendant, je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé Courtin, qui me laisse le soin de faire en vers les honneurs de son teint fleuri et de sa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délasser dans votre royaume, une lettre de M. le grand-prieur et la réponse de l'Anacréon du Temple. Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de prose de votre main. Puisque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me souffriez quelquefois près de vous à Paris.

A M. LE PRINCE DE VENDOME (1).

1717.

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les Chapelle, les Desbarreaux, les Hamilton, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais presque ajouté Voiture, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne sais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

(1) C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ses amis, fils d'un conseiller-d'état, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureusement, ce dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque de... et madame de.... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeant sur vos traces;
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,

Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'Imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la Volupté
Entre les bras de la Folie.
Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins
Que les Amours, à rire enclins,
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place,
Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits;
Nous ne sommes point beaux-esprits :
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside (1).
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'est le vôtre, et vous m'avoûrez

(1) L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des Templiers.

Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

Fait ici notre unique affaire:
Nous buvons à votre santé;
Dans ce beau séjour enchanté,
Nous fesons excellente chère,
Et voilà tout: en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sully, 20 juin 1717.

MONSIEUR, vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils ; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que M. le grand-prieur et vous, vous me fîtes dans un certain souper, chez M. l'abbé de Bussi. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie ; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table, cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épitre à M. le Régent; et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi! je vais devenir flatteur!
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne

Je ne puis vous en dire davantage, car cela me saisit.

Je suis avec une reconnaissance infinie, etc.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, 15 juillet 1717.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux
Que quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des dieux.

Je vous écris, Monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de suite (1). Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais, comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie dont vous m'avez tant parlé;

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.

(1) Chapelle était un homme d'un génie facile et libertin: il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de son temps; ce vice fit beaucoup de tort à sa santé, et enfin à son esprit.

Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le service;
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère:
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
«Eh! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton
Descendez, aimable Chapelle.»

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche,
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi (1) dans sa poche;

(1) Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le système aux convives; et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Il s'appuyait sur Bachaumont,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressait, je vous le rimerais; ce Bachaumont n'est pas trop content de Chapelle .Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien; car c'est moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du voyage, et entre autres :

Sous ce berceau qu'Amour exprès... etc.

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
«L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien.»

A M. LE DUC DE BRANCAS,

EN LUI ENVOYANT UNE ÉPITRE POUR M. LE RÉGENT.

Sully 1717.

MONSIEUR le duc, je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection ; et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infâmes, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le régent; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter, dans cet ouvrage, les flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle, dans cet écrit, comme je pense; et si la poésie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux-arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leur patron à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois, réveillant sa mollesse,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon,
Comme La Fare il chantait la paresse.
Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,
Et je te crois, j'ose ici l'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable.

Heureux, monsieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien! Pour moi, la seule grâce que je vous demande est celle de vous voir.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, le 20 juillet 1717.

Monsieur, je ne sais si vous vous souviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela est trop difficile ; mais de me dire votre sentiment sur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne; et si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que si vous me fesiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alambic, et serez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes

vers; mais, je vous supplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poésie.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez sur le Parnasse,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.
Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène,
Et je vous placerai sens peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc, Monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et, si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Surtout ne dites point à M. le duc de Sully que je vous aie écrit; enfin, que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, etc.

A Mme LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully, 1717.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps:
Les Chapelle, les Manicamps,
Ces voluptueux et ces sages
Qui, rimans, chassans, disputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sully, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de Sully est le

plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique, dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amans qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des nuits blanches comme à Sceaux. Madame de La Vrillière, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de Listenai, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette ; on assure qu'ils sont de l'abbé Courtin. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont.

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de La Vrillière.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Tourraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'Ussé, après avoir passé quel-

que temps à Preuilly chez M. le baron de Breteuil; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à Roi, et que vous ne m'écrivîtes point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; sinon je crois que malgré les ordres du régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, etc.

A M. ***.

1717.

JOUISSEZ, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit, et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assassiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

Je chasse peu, je versifie beaucoup; je rime tout ce que le hasard offre à mon imagination.

Et par mon démon lutiné
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois

De Sully, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'est près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux ; je connais ma portée, je ne suis pas fait pour habiter long-temps le même lieu.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux,
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poète Roi ;
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire

Que tout Paris est enchanté
Des attraits de la nouveauté :
Que son goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin,
Au pesant et fade Molière.

A M. DE LA FAYE.

1718.

La Faye, ami de tout le monde,
Qui savez le secret charmant
De réjouir également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes
Sur votre luth tendre et galant;
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le café de la Laurent:

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Parfois je lis une belle strophe de votre ami M. de La Motte, et puis je me dis tout bas: « Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien? » Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis: « Garde-toi d'en faire autant. » Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de Rousseau, cela éveille mon odorat: je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéras fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic, une épître au comte d'Ayen qui est à faire vomir, un petit voyage de Rouen fort insipide, une ode à M. Duché fort au-dessous de tout cela; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu

son épître à Marot, où il y a de très-beaux morceaux; mais je crois y voir un enragé plutôt qu'un poëte. Il n'est pas inspiré, il est possédé; il reproche à l'un sa prison, à l'autre sa veillesse; il appelle celui-ci athée, celui-la maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. Despréaux quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs: aussi son style était doux et coulant; mais celui de Rousseau me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. de Crébillon, il dise qu'*il vient de sa griffe Apollon molester*?

Quels vers sont ceux-ci!

«Ce rimeur si sucré
»Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
»Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.»

De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux: il veut prouver que tout homme d'esprit est honnête homme, et que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire, si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite; il écrit si mal en prose, que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire, celui de M. Saurin est un chef-d'œuvre, *et quid facundia posset, tum paruit*. Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de La Motte et Rousseau? M. de La Motte pense beaucoup, et ne travaille pas assez ses vers; Rousseau ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux: le point serait de trouver un poëte qui pensât comme

La Motte, et qui écrivît comme Rousseau (quand Rousseau écrit bien, s'entend); mais,

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dís geniti, potuēre. . .
(Virg., Énéid., VI, 129.)

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner des belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être;
Trop heureux si ces vers à la hâte tracés
Ne vous l'ont déjà fait connaître!
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille;
Et qui depuis cinq ou six ans
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour Gènes (1); votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point: ne ressemblez pas à ces politiques errans qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de César et de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits:
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie

(1) M. de La Faye était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

A M. DE GENONVILLE.

1718.

Ami que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit La Fare:
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjoûment, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde:
Votre épître a charmé le pasteur de Sulli;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? est-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Law est-il un dieu fripon, ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi, je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville

Où certain Écossais malin,
Comme la vieille sibyle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre destin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain,
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra sur leur chemin
Que mettre un gros saint Augustin :
C'est du poison pour les jésuites.

A Mme LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars, 1719.

Auriez-vous, Madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si long-temps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel, où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de La Feuillade. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de son commerce, que je ne peux m'en taire, surtout avec vous, pour qui vous savez que je pense comme pour M. le duc de La Feuillade, et qui devez sûrement l'estimer par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables.

Je suis actuellement à Villars : je passe ma vie de

château en château ; et si vous aviez pris une maison à Passi, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. Lassaeues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous lorsqu'on me parle des affaires présentes; et dans la ruine totale que quelques gens craignent, comptez que c'est votre intérêt qui m'alarme le plus.

Vous méritiez assurément une autre fortune que celle que vous avez ; mais encore faut-il que vous en jouissiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque chose qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'esprit. Mais, si on va toujours du même train, on pourra bien ne vous laisser que cela ; et franchement, ce n'est pas assez pour vivre commodément, et pour avoir une maison de campagne où je puisse avoir l'honneur de passer quelque temps avec vous.

Notre poëme (1) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je prends mon bonnet. Le petit Génonville m'a écrit une lettre en vers qui est très-jolie : je lui ai fait réponse, mais non pas si bien. Je souhaite quelquefois que vous ne le connaissiez point, car vous ne pourriez plus me souffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre incessamment, je ne resterai pas si long-temps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la marquise ; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je suis toujours pénétré de respect et d'amitié pour vous.

(1) La Henriade.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le 1er septembre 1720.

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; et, comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux,
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur; nous n'avons eu cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine

intelligibles; et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui, par un vol imprévu,
De Dédale prenant les aîles,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tu:
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers (1)
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis, quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,

(1) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleuri disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'Histoire de France.

Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie (1).

A M. THIERIOT.

1720.

Je suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de Sulli pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de Fontenelle, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil hier, jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poëte et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage, dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire en ma faveur ce qu'Esdras fit pour l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris, faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) C'est dans la réponse de Fontenelle à ces vers que se trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

A M. THIERIOT.

1720.

J'IRAI à Chatenai, mon cher Thieriot, de dimanche en huit. Si vous êtes de ces héros qui préfèrent les devoirs de l'amitié aux caprices de l'amour, vous viendrez m'y voir. J'ai retrouvé votre livre vert. Génonville vous l'avait escamoté. Renvoyez-moi ma lettre à M. de Fontenelle, et ses réponses. Tout cela ne vaut pas grand'chose; mais il y a dans le monde des sots qui les trouveront bonnes. Ce n'est ni vous ni moi. Adieu. J'ai été saigné de mon ordonnance; je m'en suis assez mal trouvé. Un médecin n'aurait pas fait pis. Renvoyez-moi vite les papiers que je vous demande. Adieu, mon cher ami.

A M. THIERIOT.

A Blois, 2 janvier 1722.

IL faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à La Source, chez milord Bolyngbrocke et chez madame de Villette. J'ai trouvé dans cet illustre Anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Égyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède Virgile comme Milton; il aime la poésie anglaise, la française et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord Bolyngbrocke, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de Villette et lui ont été infiniment satisfaits

de mon poëme. Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est M. de Canillac le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je serai demain à Ussé, où je compte trouver une épître de vous. Je suis très-malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'âme: je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.

A M. J.-B. ROUSSEAU.

23 janvier 1722.

M. le baron de Breteuil m'a appris, Monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi, et que le poëme de Henri IV ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siège de Paris, et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV dans le premier chant s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits; les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus et nos vices y sont personnifiés; le héros n'a de faiblesse que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout

cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez pas pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot; votre imagination supléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince Eugène et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu, dans mon sixième chant, un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de Virgile. saint Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars; voici ce qu'en dit saint Louis :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de La Motte, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de Sully m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos Français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins, si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des La Motte. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Forges, 20 juillet 1722.

Je voudrais bien que vous ne sussiez rien de la nouvelle d'Espagne; j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'Orléans, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer

chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duègne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu à son secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plus tôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à La Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à La Rivière comme à ma patrie.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Forges, juillet 1722.

La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions; M. le duc de Richelieu, qui l'aimait tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine; ainsi ne comptez plus sur

nous pour vendredi prochain; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal, après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à La Rivière gaiement; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités.

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second; M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de Melun crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de Melun avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc, qui était seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agrément, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son

mariage (1). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thieriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

A M. LE CARDINAL DUBOIS (2).

De Cambrai, juillet 1722.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi,
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, Monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire à la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le Palais-Royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,

(1) Avec mylord Bolyngbrocke.

(2) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe parfois
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme qui n'a, en vérité, d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui, de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

A M. THIERIOT.

A Bruxelles, 11 septembre 1722.

Je suis fort étonné de la colère de M. de Richelieu. Je l'estime trop pour croire qu'il puisse vous avoir parlé avec un air de mécontentement, comme si j'avais manqué à ce que je lui dois. Je ne lui dois que de l'amitié et non pas de l'asservissement, et s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. Je viens de lui écrire; je ne vous conseille pas de le revoir, si vous vous attendez à recevoir de lui, en mon nom, des reproches qui auraient l'air d'une réprimande qu'il lui siérait très-mal de faire et à moi de souffrir, d'autant plus que la veille de mon départ je lui écrivais à Versailles où il était. En voilà assez sur cet article. Je vous prie toujours très-instamment de m'envoyer le poëme de *la Grâce*, et de n'en rien dire à personne. Vous n'avez qu'à adresser le paquet à La Haie, chez

madame de Rupelmonde ; j'y serai dans trois ou quatre jours.

A l'égard de l'homme aux menottes (1), je compte revenir à Paris dans quinze jours, et aller ensuite à Sully ; comme Sully est à cinq lieues de Gien, je serai là très à portée de faire happer le coquin et d'en poursuivre la punition moi-même, aidé du secours de mes amis. Je vous avais d'abord prié d'agir pour moi dans cette affaire, parce que je n'espérais pas pouvoir revenir à Paris de quatre mois ; mais, mon voyage étant abrégé, il est juste de vous épargner la peine que vous vouliez bien prendre. Vous ne serez pourtant pas quitte de toutes les négociations dont vous étiez chargé pour moi.

Je vous envoie les idées des dessins d'estampes, que j'ai rédigées.

COYPEL.

A la tête du poëme, Henri IV, au naturel, sur un trône de nuages, tenant Louis XV entre ses bras, et lui montrant une Renommée qui tient une trompette où sont attachées les armes de France :

Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem.
(Virg., Énéid.; liv. XII, v. 435.)

GALLOCHE.

Ier Chant. Une armée en bataille; Henri III et Henri IV s'entretenant à cheval à la tête des troupes; Paris dans l'éloignement; les soldats sur les remparts; un moine sur une tour, avec une trompette dans une main et un poignard dans l'autre.

(1) Beauregard, officier français, contre lequel Voltaire faisait exercer des poursuites criminelles. *V. la lettre de M. de Burigny sur les démêlés de M. de Voltaire avec M. de Saint-Hyacinthe*, in-8°, 1780; *la déification du docteur Aristorchus Masso*, et la citation qu'en fait Desfontaines dans la *Voltairomanie*, p. 31.

GALLOCHE.

IIe Chant. Une foule d'assassins et de mourans; un moine en capuchon, un prêtre en surplis, portant des croix et des épées; l'amiral de Coligny qu'on jette par la fenêtre; le Louvre, le roi, la reine-mère et toute la famille royale sur un balcon, une foule de morts à leurs pieds.

DE TROY.

IIIe Chant. Le duc de Guise au milieu de plusieurs assassins qui le poignardent.

GALLOCHE.

IVe Chant. Le château de la Bastille dont la porte est ouverte; on y fait entrer les membres du parlement deux à deux. Trois Furies, avec des habits semés de croix de Lorraine, sont portées dans les airs sur un char traîné par des dragons.

DE TROY.

Ve Chant. Jacques Clément, à genoux devant Henri III, lui perce le ventre d'un poignard; dans le lointain, Henri IV, sur un trône, reçoit le serment de l'armée.

COYPEL.

VIe Chant. Henri IV armé, endormi au milieu du camp; Saint-Louis, sur un nuage, mettant la couronne sur la tête de Henri IV, et lui montrant un palais ouvert; le Temps, la faux à la main, est à la porte du palais, et une foule de héros dans le vestibule ouvert.

DE TROY.

VIIe Chant. Une mêlée au milieu de laquelle un guerrier embrasse, en pleurant, le corps d'un ennemi qu'il vient de tuer; plus loin, Henri IV, entouré de guerriers désarmés, qui lui demandent grâce à genoux.

COYPEL.

VIIIe *Chant.* L'Amour sur un trône, couché entre des fleurs; des Nymphes et des Furies autour de lui; la Discorde tenant deux flambeaux, la tête couverte de serpens, parlant à l'Amour, qui l'écoute en souriant; plus loin, un jardin où on voit deux amans couchés sous un berceau, derrière eux un guerrier qui paraît plein d'indignation.

GALLOCHE.

IXe *Chant.* Les remparts de Paris couverts d'une multitude de malheureux que la faim a desséchés, et qui ressemblent à des ombres; une divinité brillante qui conduit Henri IV par la main; les portes de Paris par terre; le peuple à genoux dans les rues.

Ayez la charité de charger Coypel de trois dessins, et De Troy de quatre. Je chargerai du reste Picart que je crois à La Haie. Ayez la bonté de me mander les estampes que De Troy et Coypel auront choisies. Dites-leur à tous deux que j'aurai incessamment l'honneur de leur écrire.

On m'a fait les honneurs de Bruxelles à merveille : on vient de me mener dans le plus beau b..... de la ville, et voici les vers que j'y ai faits :

L'Amour, au détour d'une rue,
M'abordant d'un air effronté,
M'a conduit en secret dans ce bouge écarté.
J'ai d'abord sur un lit trouvé la Volupté
Sans jupe; elle était belle, et fraîche et fort dodue.
La nymphe avec lubricité
M'a dit : Je t'offre ici ma beauté simple et pure,
Des plaisirs sans chagrin, des agrémens sans fard.
L'amour est en ces lieux enfant de la nature,
Partout ailleurs il est enfant de l'art.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Paris, septembre 1722.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je suis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne sera prêt que dans huit à dix jours au plus tôt. Je suis obligé de passer ma journée avec des ouvriers qui sont aussi trompeurs que des courtisans; c'est ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des ministres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébéniste. Puisque vous savez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, selon ma louable coutume de faire tous les ans quelque lessive au jeu.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A La Haie, 7 octobre 1722.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à La Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à La Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que La Haie, quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis La Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-

maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à La Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable; mais en revanche je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui, en vérité, ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à La Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de Bernières et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très-respectueux, etc.

A M. THIERIOT.

Au Bruel, 1722.

J'ARRIVE au Bruel et j'en pars. Tandis qu'on me botte, je vous écris. J'ai lu, à Orléans, la réponse (1) à l'abbé Houteville, qui me paraît bien plus écrite contre la religion que contre cet abbé. Je ne sais pas pourquoi vous méprisez ce livre. Je vous en parlerai plus en détail dans ma première épître.

Je vous prie de faire imprimer et distribuer le pro-

(1) De l'abbé Desfontaines.

jet en question, et de délivrer des souscriptions aux libraires (1). Je n'en donnerai à mes amis qu'à mon retour. Ayez la bonté de conserver votre goût pour la peinture et pour la gravure, et de hâter le pinceau de Coypel, par les éloges peu mérités que vous lui donnez quand vous le voyez.

Je rôde dans la Sologne, à la piste de l'homme en question (2). Cependant, j'ai chargé Demoulin de poursuivre criminellement l'affaire, afin que, si je ne puis avoir raison par moi-même, la justice me la fasse. On me mande que M. le garde-des-sceaux est fort malade. Il me rend service dans mon affaire; vous verrez que je serai assez malheureux pour qu'il meure. Je suis persuadé que mon étoile lui portera malheur.

Souvenez-vous que je vous ai prié de vous informer si on était à Saint-Firmin. Si Gaudin m'achète un cheval, j'ai une selle; j'ai peur d'arriver avec ma selle sans trouver de cheval. Je ferai comme Chapelle qui prenait des bottes pour aller par le coche. Adieu, mon cher ami.

A M. THIERIOT.

1722.

Je pars de Bruel; je vais passer un jour à La Source, chez milord Bolyngbrocke, et de là à Ussé, en poste. Faites en sorte, mon cher ami, que j'y trouve une lettre de vous qui m'apprenne que les Pâris vous ont donné quelque bon emploi. Je suis très-surpris qu'on vous ait préféré, comme vous me le dites, un fils de maq.... Il me semble qu'on devrait avoir plus d'égard aux gens qui exercent, qu'aux enfans de ceux qui ont eu cette dignité. Raillerie à part, j'écrirai une

(1) Pour la Henriade.

(2) Beauregard.

épître chagrine aux Pâris, s'ils ne vous donnent rien. Ce que vous me mandez touchant M. le cardinal Dubois est fort raisonnable. Je m'occupe à présent à adoucir dans mon poëme les endroits dont les vérités trop dures révolteraient les examinateurs. Je ferai ce que je pourrai pour avoir le privilége en France; ainsi vous pouvez répandre qu'il sera imprimé en ce pays-ci, et que les souscripteurs n'ont rien à craindre.

Je vous ai mille obligations des soins que vous prenez pour mes dessins. Si Coypel tarde trop, je crois qu'il serait bon de l'engager à n'entreprendre que deux dessins. Tout est absolument à votre disposition. Je viens de corriger, dans le premier chant, un endroit qui me paraît essentiel. Vous savez que lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait pour l'y engager. Tout ce dialogue fesait languir la narration. J'ai substitué une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon héros son démon tutélaire, que les chrétiens appellent ange gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu; j'ai expliqué en peu de vers serrés et concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller sur nous; cela est à mon gré bien plus épique (1). Voilà un beau sujet pour la première vignette; mais je crains bien que ces vignettes ne nous emportent bien du temps. J'ai corrigé encore beaucoup de morceaux dans les autres chants, surtout dans le quatrième. Je m'occupe un peu, dans la solitude, à régler l'auteur et l'ouvrage; mais je vous assure qu'il n'y aura jamais rien à corriger aux sentimens que j'ai pour vous.

(1) Passage supprimé par Voltaire.

A M. THIERIOT.

A Ussé, ce 5 décembre 1722.

En arrivant à Ussé, j'avais la plume à la main pour vous écrire, lorsque, dans le moment, j'ai reçu votre lettre datée du 3. La conversation de G...... vous a inspiré un esprit de critique que je m'en vais adoucir. Vous saurez que dans le marché que j'ai fait avec Lévier, à La Haie, j'ai stipulé expressément que je me réservais le droit de faire imprimer mon poëme partout où je voudrais. Je suis convenu avec lui que, supposé que l'ouvrage pût se débiter en France, je ferais mettre à la tête le nom du libraire de Paris qui le vendrait, avec le nom du libraire de La Haie. Mon dessein donc est que le public soit informé que ce livre se débitera à Paris comme en Hollande, afin de ne point effaroucher les souscripteurs, selon les idées que j'ai toujours eues sur cela, et qui ont été invariables.

Quel démenti aurai-je donc? et que pourra me reprocher la canaille d'auteurs, quand mon ouvrage paraîtra imprimé en Hollande et sera débité en France? Quel ridicule sera-ce à moi de voir mon poëme être reçu dans ma patrie avec l'approbation *des supérieurs*? Je n'ai que faire d'écrire au cardinal. Je viens de recevoir un billet du garde-des-sceaux, qui me croyait à Paris, et qui m'ordonnait de venir lui parler, apparemment au sujet de mon livre. C'est à lui que je vais écrire pour lui expliquer mes intentions.

A l'égard de M. De Troy, c'est de tout mon cœur et avec autant de plaisir que de reconnaissance, que je verrai le dessin du frontispice exécuté de sa main. Je vous prie de l'en remercier de ma part, et de lui dire que je ne lui écris point, parce que je suis malade. Vous pouvez fort bien dire à M. Coypel, que les re-

tardemens qu'il apporte seront préjudiciables à l'édition de l'ouvrage; qu'ainsi vous croyez que je serai assez honoré et assez content, quand je n'aurai que deux dessins de sa façon. S'il persiste à vouloir pour lui le dessin qui doit être à la tête, vous pourrez lui dire tout simplement qu'il est juste que ce soit un morceau pour le professeur qui, sans cette préférence, ne voudra pas livrer ses dessins.

Si cette déclaration le fâche, et si par là vous le mettez au point de refuser le tout, alors ce sera moi qui aurai à me plaindre de lui, et non lui de moi; en ce cas, vous exagérerez auprès de lui l'estime que je fais de ses talens, et la douleur où je serai de n'être point embelli par lui. Remerciez bien De Troy et Galloche; dites-leur que je leur écrirai incessamment; tâchez de consommer au plus vite cette négociation. J'ai trouvé à Ussé un peintre qui me fera fort bien mes vignettes. Écrivez-moi un peu des nouvelles des actions. G...... ne peut rien auprès des Pâris, que par M. de Maisons, qui a déjà été refusé, comme vous savez. J'écrirai une lettre très-forte à madame la maréchale (1), et je profiterai de mon loisir pour en faire une en vers aux Pâris, où je serai inspiré par mon amitié, qui est assurément un Apollon assez vif.

A M. THIERIOT.

Fin de décembre 1722.

Qu'ai-je donc fait pour vous, mon cher ami, qui doive m'attirer vos remercîmens? je vous ai sacrifié un quart d'heure de temps, et j'ai fait de méchans vers. C'est à moi de vous remercier de tout ce que vous faites. J'en suis pénétré au dernier point, et je vous jure que je ne l'oublierai jamais. Je vous suis

(1) De Villars.

surtout très-obligé d'aller souvent chez ma sœur. Mon cœur a toujours été tourné vers elle; je suis sûr que vous lui donnerez un peu d'amitié pour moi.

Demoulin poursuit, en mon nom, la condamnation de Beauregard. Je suis ruiné en frais. Pour comble, il me mande que le lieutenant criminel a envoyé chercher toutes les pièces chez mon procureur; je ne sais si c'est pour rendre ou pour me dénier sa justice; j'attends en paix l'événement.

Vous ne me mandez point comment vous vous êtes retiré d'avec Coypel. Vous ferez ce qu'il vous plaira des culs-de-lampe. J'ai donné au même homme les idées de plusieurs vignettes; je vous en enverrai incessamment les dessins qu'il a promis de bien travailler. Nous avons carte blanche sur tout. Mandez-moi, mon cher ami, comment nos peintres ont traité les sujets des estampes, afin que je voie les idées qui nous resteront pour les vignettes. Je vous remercie du discours du cardinal (1); il est plein d'esprit et très-convenable. Si le style en était plus lumineux et plus coulant, cela serait parfait. Je vous quitte de celui de Fontenelle, où il y aurait sans doute beaucoup d'antithèses et plus de points que de virgules. J'aime mieux vos lettres, mon cher ami, que toutes les harangues de l'Académie. La mienne est bien courte, mais j'en ai quinze à écrire. Adieu.

A M. THIERIOT.

Le 3 janvier 1723.

J'ÉCRIS par extraordinaire une lettre très-pressante et très-pathétique à madame la maréchale, à qui je recommande vos intérêts, dont j'ose me flatter qu'elle aura soin. Je vous remercie infiniment, mon cher ami,

(1) Dubois, reçu à l'Académie.

de vos visites chez ma sœur; voyez-la souvent, je vous en conjure, et mettez-moi un peu bien avec elle. La nouvelle de Rousseau, séminariste, ressemble à celle de la Fillon (1), qui se retira, il y a quelques années, dans un couvent; il me paraît que le diable n'est pas encore assez vieux pour se faire ermite.

On m'a envoyé un éloge de feu Marc René (2) par M. de Fontenelle, qui me paraît tout-à-fait sage et plein d'esprit. Je ne sais pas comment on en juge à Paris.

J'ai, je crois, achevé et poëme et remarques. J'ai composé une petite histoire abrégée de ce temps-là, pour mettre à la tête de l'ouvrage. J'ai fait aussi un discours au roi; voilà à quoi je me suis occupé. La parodie de Persée n'a point aigri l'amertume que j'ai, dans ma vie, depuis long-temps. Je pardonne volontiers aux gredins d'auteurs ces trivelinades, c'est leur métier; il faut que chacun fasse le sien; le mien est de les mépriser. Vous ne me mandez point ce qu'ont fait les peintres; écrivez-moi un peu quelques détails sur cela. Je vous enverrai incessamment un Mémoire que je ferai distribuer aux juges de Beauregard. Je ne sais si je me flatte, mais je crois que vous en serez content; faites ma cour à madame de Bernières; je suis infiniment sensible à son amitié.

A M. THIERIOT.

Rouen, 1723.

Venez, mon cher ami, et ne nous donnez point de fausses espérances de vous voir. Vous serez à Rouen en deux jours; M. votre père n'est point si mal que vous pensez. Je vous assure qu'il se portera fort bien

(1) Célèbre appareilleuse de cette époque.

(2) Le Voyer d'Argenson, lieutenant-général de police.

ce printemps. N'allez pas vous imaginer que vous deviez renoncer à vos amis, parce que votre père a un boyau de moins. Venez voir les nouveaux vers que j'ai faits à Henri IV. On commencera lundi prochain ce que vous savez. Je suis actuellement à Rouen, où je ménage sourdement cette petite intrigue, et où d'ailleurs je passe fort bien mon temps. Il y a ici nombre de gens d'esprit et de mérite, avec qui j'ai vécu dès les premiers jours, comme si je les avais vus toute ma vie. On me fait une chère xecellente; il y a, de plus, un opéra dont vous serez très-content; en un mot, je ne me plains à Rouen que d'y avoir trop de plaisir; cela dérange trop mes études, et je m'en retourne ce soir à La Rivière, pour partager mes soins entre une ânesse et Mariamne. Voyez, je vous prie, mademoiselle Le Couvreur et M. l'abbé d'Amfreville. Dites à mademoiselle Le Couvreur qu'il faut qu'elle hâte son voyage, si elle veut prendre du lait dans la saison, et n'oubliez pas de lui dire combien je suis charmé d'espérer que je pourrai passer quelque temps avec elle. Faites les mêmes agaceries pour moi à M. l'abbé d'Amfreville. Dites-lui que j'ai trouvé à Rouen un sien neveu, qui me paraissait aussi aimable que lui, et que c'est le plus grand éloge que je puisse lui donner. Vous allez être bien étonné de me trouver tant de coquetterie dans l'esprit; mais vous jugez bien qu'un homme qui va donner un poëme épique a besoin de se faire des amis.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Avril 1723.

Pour première nouvelle, je vous dirai que j'ai été malade, et que j'en suis d'autant plus fâché, que cela retarde mes affaires, et par conséquent mon retour à La Rivière. M. de Richelieu part après-demain pour Forges; je ne crois pas que je puisse être de ce voyage.

J'ai été à *Inès de Castro*, que tout le monde trouve mauvaise et très-touchante. On la condamne et on y pleure. Paris est inondé de chansons encore plus mauvaises contre toutes les femmes de la cour; et, à la honte du siècle, on parle de ces sottises. Une chose qui m'intéresse davantage, c'est le rappel de milord Bolyngbroke en Angleterre. Il sera aujourd'hui à Paris, et j'aurai la douleur de lui dire adieu, peut-être pour toujours.

M. le cardinal Dubois a une très-mauvaise santé, et on n'espère pas qu'il vive encore long-temps. Il veut, avant sa mort, faire pendre Talhouet et la Jonchère, afin de réparer, par un acte de justice, les fredaines de sa vie passée. M. le duc d'Orléans ne travaille presque plus, et quoiqu'il soit encore moins fait pour les femmes que pour les affaires, il a pris une nouvelle maîtresse qui se nomme mademoiselle Oüel.

A M. THIERIOT.

A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Paris, juin 1723.

Si vous avez soin de mes affaires à la campagne, je ne néglige point les vôtres à Paris. J'ai eu avec M. Pâris l'aîné une longue conversation à votre sujet. Je l'ai extrêmement pressé de faire quelque chose pour vous. J'ai tiré de lui des paroles positives, et je dois retourner incessamment chez lui, pour avoir une dernière réponse.

Je viens de lire les nouveaux ouvrages de Rousseau. Cela est au-dessous de Gacon. Vous seriez stupéfait si vous les lisiez. Je n'irai point voyager en Allemagne; on y devient trop mauvais poëte.

Ma santé et mes affaires sont délabrées à un point qui n'est pas croyable; mais j'oublierai tout cela à La

Rivière-Bourdet; j'étais né pour être faune ou sylvain. Je ne suis point fait pour habiter une ville.

Les nouvelles sont dans la lettre que j'écris à madame de Bernières; ainsi je n'ai rien autre à vous mander, sinon que je vous aime de tout mon cœur. Quand je vous écrirais quatre pages, toute ma lettre ne voudrait dire autre chose. Adieu, Monsieur l'éditeur; ayez bien soin de mon enfant que je vous ai remis entre les mains, et prenez garde qu'il soit proprement habillé. Je n'aspire qu'à venir vous trouver; ce sera bientôt assurément.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet 1723.

Je pars dans l'instant pour Villars, où je vais me reposer des fatigues inutiles que je me suis données dans ce pays-ci.

Heureusement, la seule négociation où j'aie réussi, est une affaire dont vous m'aviez chargé. Vous pourrez avoir, pour 400 francs tout au plus, et probablement pour cent écus, la petite loge que vous demandez pendant l'hiver. J'ai promis de faire un opéra pour pot-de-vin. Si je suis sifflé, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Je crois que M. de Bernières viendra mardi coucher avec vous. Je voudrais fort être à sa place; mais je n'aurai la satisfaction de vous faire ma cour à La Rivière que dans quinze jours.

Je ne sais aucune nouvelle, sinon qu'on a décerné un ajournement personnel contre les frères Belle-Isle (1) : on en voulait faire autant au sieur Le Blanc, mais les voix ont été partagées.

Les Fêtes grecques et romaines de Fuzelier et de

(1) Le comte, qui devint maréchal de France, et le chevalier, petit-fils du surintendant des finances, Fouquet.

Colin Tampon (1) sont jouées à l'Opéra, et sifflées par les honnêtes gens. M. le duc d'Orléans a chanté :

Ah ! Colin, tais-toi.
J'en connais bien d'autres.

Colin aurait dû répondre :

Qui sont comme moi.

Adieu : je vous assure que Villars ne m'empêchera pas de regretter La Rivière.

A Mme LA PRESIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce samedi 1723.

Vous croyez bien que ce n'est pas mon plaisir qui me retient à Paris; mes malheureuses affaires sont cause que je ne pourrai retourner chez vous de plus de quinze jours. Je vous assure que ce retardement est le plus grand de mes chagrins. Je n'irai point à Forges, et probablement M. de Richelieu ne pourra pas passer chez vous. Pour moi, dès que je serai une fois à La Rivière, je vous réponds que je n'en sortirai plus. Vous devez savoir les nouvelles. Je ne crois pas que vous vous attendissiez à voir M. Le Blanc remplacé par M. de Breteuil. Tout Paris trouve ce choix assez ridicule, et on nomme déjà milord Colifichet pour premier ministre. Cependant, les gens qui connaissent M. de Breteuil disent qu'il est très-capable d'affaires, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il est vrai qu'il a plus la figure d'un petit-maître que d'un secrétaire-d'état. Vous devez savoir que jeudi dernier M. de La Vrillière vint demander M. Le Blanc chez M. l'archevêque de Vienne, où il dînait; M. Le Blanc quitta le dîner, et dit à M. de la

(1) Collin de Blamont.

Vrillière: Monsieur, venez-vous m'arrêter? M. de La Vrillière lui répondit que non, mais qu'il venait lui signifier un ordre de lui remettre tous les papiers qui concernent la guerre, et d'aller se retirer à Doux, terre de M. de Trenel, à quatorze lieues de Paris. M. Le Blanc ne partit pour son exil qu'à deux heures après minuit. Paris est toujours inondé des chansons dont je vous ai parlé, et que je n'ai pu vous envoyer; je vous les apporterai à mon retour. Présentez mes respects, je vous prie, à madame de Lézeau; je me flatte de la retrouver à votre campagne, quand je serai assez heureux pour y venir chercher la tranquillité qu'assurément je n'ai pas dans ce pays-ci. La plume me tombe des mains; je suis si malade que je ne peux pas écrire davantage.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Juillet 1723.

Votre gazette ne sera pas longue cette fois-ci; car le gazetier est très-malade et a la fièvre actuellement. Il n'y a de santé pour moi que dans la solitude de La Rivière. Je crois être en enfer lorsque je suis dans la maudite ville de Paris. Mes affaires, dont vous avez la bonté de me parler, vont toujours de mal en pis, et le chagrin pourrait bien m'avoir rendu malade. Vous devez savoir que M. le duc de Richelieu est actuellement à Forges; mais je ne crois pas qu'il vienne faire beaucoup d'agaceries aux dames de Rouen. Je lui ai conseillé d'aller vous demander à coucher en allant chez M. le duc de Brancas. La chose sera assez difficile, parce qu'il a fait voyage en berline avec le comte de Heim, qu'il se charge de ramener à Paris.

Je vous dirai, pour toutes nouvelles, que le poëte Roy, s'étant vanté mal à propos d'avoir obtenu une charge de gentilhomme extraordinaire, MM. les ordinaires

ont été en corps supplier M. le duc d'Orléans et M. le cardinal Dubois de ne point leur donner pour confrère un homme dont il faut brûler les ouvrages et pendre la personne. M. de Morville fut reçu mardi dernier à l'Académie, où il fit un discours très-court. La harangue de M. Malet, qui le reçut, parut très-longue, et de peur que vous n'en disiez autant de ma lettre, je finis en vous assurant que je suis malade comme un chien, et d'ailleurs la plus malheureuse créature du monde, vous aimant de tout mon cœur.

A M. THIERIOT.

A Forges, 20 juillet 1723.

PLUS de nouvelles à la main, mon cher ami, ni de gazettes; on est à Forges à la source des nouvelles. Je ne vous conseille point de commencer votre édition (1) au prix que l'on vous propose; je crois qu'il vaudrait mieux vous accommoder avec un libraire, qui se chargerait des frais et des risques, et qui, en vous donnant cinquante ou soixante pistoles, vous conserverait votre tranquillité. Songez, je vous prie, à tous les périls qu'a courus Henri IV. Il n'est entré dans la capitale que par miracle. On a beaucoup crié contre lui, et comme la sévérité devient plus grande de jour en jour dans l'inquisition de la librairie, il se pourra fort bien faire qu'on saisisse les exemplaires de l'abbé de Chaulieu, à cause des prétendues impiétés qu'on y trouvera. D'ailleurs, soyez sûr que cela vous coûtera plus de cent pistoles, avant de l'avoir fait sortir de Rouen; joignez à cela les frais du voyage, de l'entrepôt et du débit, vous verrez que le gain sera très-médiocre, et que de plus il sera mal assuré; ajoutez à cela que l'édition ne sera point achevée probablement quand il

(1) Des poésies de Chaulieu.

vous faudra partir de La Rivière, puisque Viret a été cinq mois à imprimer mon poëme. Encore une fois, je crois qu'il vaudrait mieux pour vous conclure votre marché à quelque cinquantaine de pistoles, pour vous épargner les embarras et les craintes inséparables de pareilles entreprises. Voilà quelles sont les représentations de votre conseil; après cela, vous en ferez à votre guise. J'ai fait des vers pour la duchesse de Béthune; mais, comme ils sont faits à Forges, où l'on n'en a jamais fait de bons, je n'ose vous les envoyer.

A M. THIERIOT.

A Forges, 5 août 1723.

Il faut encore, mon cher Thieriot, que je passe ici douze jours. M. de Richelieu compte prendre des eaux ce temps-là, et je ne peux pas l'abandonner dans la douleur où il est; pour moi, je ne prendrai plus d'eaux: elles me font beaucoup plus de mal qu'elles ne m'avaient fait de bien. Il y a plus de vitriol dans une bouteille d'eau de Forges que dans une bouteille d'encre, et franchement, je ne crois pas l'encre trop bonne pour la santé. Je retournerai sûrement à La Rivière, quand M. de Richelieu partira de Forges. J'y retrouverai probablement quelques exemplaires de l'abbé de Chaulieu. Je vous donnerai les vers pour madame la duchesse de Béthune, et je vous montrerai un petit ouvrage que j'ai déjà beaucoup avancé, et dont j'ose avoir bonne opinion, puisque l'impitoyable M. de Richelieu en est content. Vous ne me reverrez pas probablement avec une meilleure santé, mais sûrement avec la même amitié. Faites bien la cour à M. et à madame de Bernières et à tous ceux qui sont de La Rivière.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

28 novembre 1723.

Je vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bonhomme Job, et fesant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de Bernières de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plus tôt : mais si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plus tôt que vous ne l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est ce pauvre La Brie que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre du mauvais vin pendant

douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement, ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre La Brie. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si, avec cela, le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangemens de votre maison, je me flatte que vous ne refuserez pas cette grâce que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. Thieriot n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

20 décembre 1723.

Je reçus votre dernière lettre hier, 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous, qui n'avez point d'enfans, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit Henri. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffissent pour mon fils, mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que Henri sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recom-

mande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense : Martel est surtout inutile pour conduire ce petit garçon, Je vous ai déjà demandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille habits ; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

A M. DE CIDDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre 1723.

Déja de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups ;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,
Ont rallumé dans moi des feux déjà glacés !
Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me sens confondre !
En louant mes talens, que vous les surpassez !
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables de la petite-vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long; mais comptez, Monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible toute ma vie à votre amitié,

et que je la mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

A M. LE BARON DE BRETEUIL (1).

Janvier 1724.

Je vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidèle de la petite-vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de Maisons et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier : mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour ; il s'en porta bien, et j'eus la petite-vérole. Cette maladie parut après dix jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de Maisons eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi (1), médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter, dans un corps délicat et faible, une petite-vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite-vérole, demandait s'il pouvait

(1) Père de la marquise du Chastelet-Lomont, amie de Voltaire.

me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt; je me confessai et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela, j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à *Mariamne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de Gervasi ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie, vivraient encore s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre, dans la petite-vérole, la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux: on donne du vin au malade; on lui fait même manger de petites soupes; et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites-véroles que l'on traite ainsi avec succès sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite-vérole par elle-même, dépouillée de toute

circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite-vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de Rabel, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout : mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite-vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable : elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite-vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite-vérole d'être confluente; enfin, on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang, en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons, s'oppose à la

corrosion du levain, et prévient même l'impression que, d'ordinaire, les pustules font sur le visage.

Il y a un seul cas où les cordiaux, même les plus puissans, sont indispensablement nécessaires : c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse tous les fibres, n'a pas la force de pousser au dehors le poisson dont il est chargé. Alors la poudre de la comtesse de Kent, le baume de Van-Seger, le remède de M. Aignan, etc., brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'eussent été mortels; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans dont Paris abonde, et qui donnent les mêmes remèdes (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi! On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différens que les traits de nos visages, et, comme dit le grand Corneille, car vous me permettrez de citer les poëtes,

Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

(*Cinna*, acte II, scène I.)

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de Maisons m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissaient l'amitié, dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. Thieriot, qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps; enfin je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été tombe tout enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu : la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée : je la sus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de Maisons avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix

de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui; et même les fréquens embrasemens qui en arrivaient ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle; et, par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'au moment de mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M de Maisons mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-bien que mon admiration pour lui.

Je suis, etc.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES,

A LA RIVIÈRE-BOURDET, PRÈS DE ROUEN.

1724.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite-vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de Thieriot, que je regarde comme ma famille! Il n'y a que vous pour qui j'aie de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de Thieriot. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vite, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir, puisque j'ose vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en serais-je si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'âme. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous

parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant, dont M. d'Argenson vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle *Mariamne*. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu, ma chère et généreuse amie; c'est trop badiner pour un moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure; ce sera une belle action.

A M. THIERIOT.

Paris, ce 24 août 1724.

Mandez-moi, mon cher ami, si vous avez reçu la lettre que je vous écrivis il y a huit jours, et si madame de Bernières a reçu celle où je lui rendais compte de mon entrevue avec M. d'Argenson. Je viens de vous faire une antichambre à votre appartement; mais j'ai bien peur de ne pouvoir occuper le mien. J'ai resté huit jours dans la maison pour voir si je pourrais y travailler le jour et y dormir la nuit, qui sont deux choses sans lesquelles je ne puis vivre; mais il n'y a pas moyen de dormir ni de penser avec le bruit infernal qu'on y entend; je me suis obstiné à y rester la huitaine pour m'accoutumer. Cela m'a donné une fièvre double tierce, et j'ai été enfin contraint de déguerpir. Je me suis logé dans un hôtel garni, où j'enrage et où je souffre beaucoup. Voilà une situation bien cruelle pour moi; car assurément je ne veux pas quitter madame de Bernières, et il m'est impossible d'habiter dans sa maudite maison, qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche, et où il y a plus de bruit qu'en enfer; il est vrai que pour le seul temps qu'on ne l'habite point, on y a une assez belle

vue. Je suis bien fâché d'avoir conseillé à M. et à madame de Bernières de faire ce marché-là ; mais ce n'est pas la seule sottise que j'aie faite en ma vie. Je ne sais pas comment tout ceci tournera ; tout ce que je sais, c'est qu'il faut absolument que j'achève mon poëme ; pour cela, il faut un endroit tranquille, et dans la maison de la rue de Beaune, je ne pourrais faire que la description des charrettes et carrosses. J'ai d'ailleurs une santé plus faible que jamais. Je crains Fontainebleau, Villars et Sulli pour ma santé et pour *Henri IV* ; je ne travaillerais point, je mangerais trop, et je perdrais en plaisirs et en complaisances un temps précieux qu'il faut employer à un travail nécessaire et honorable. Après avoir donc bien balancé les circonstances de la situation où je suis, je crois que le meilleur parti serait de revenir à La Rivière, où l'on me permet une grande liberté, et où je serai mille fois plus à mon aise qu'ailleurs. Vous savez combien je suis attaché à la maîtresse de la maison, et combien j'aime à vivre avec vous ; mais je crains que vous n'ayez de la cohue. Mandez-moi donc franchement ce qui en est. Adieu, mon cher ami.

A M. THIERIOT.

10 septembre 1724.

Me voilà quitte entièrement de ma fièvre et de mon hôtel garni. Je suis revenu dans l'hôtel Bernières, où le plaisir d'être votre voisin me soulage un peu du bruit effroyable qu'on y entend. Je partirais bien vite pour La Rivière, si ma santé était bien raffermie ; mais je ne suis pas encore dans un état à entreprendre des voyages par le coche. Peut-être, malgré mon goût pour La Rivière, faudra-t-il que je reste à Paris ; j'y mène une vie plus solitaire qu'à la campagne, et je vous assure que je n'y perds pas mon

temps, si pourtant c'est ne le pas perdre que de l'employer sérieusement à faire des vers et d'autres ouvrages aussi frivoles. Je pourrais bien vous trouver quelques pièces de M. de La Fare, qui sont entre les mains de madame sa fille; mais je ne sais comment le bruit court que ses ouvrages et ceux de M. l'abbé de Chaulieu sont sous la presse; madame de La Fare l'a entendu dire et en est très-fâchée. Vous jugez bien que si, après cela, elle allait voir dans le recueil quelques pièces qu'elle m'aurait confiées, je me brouillerais avec elle, et me donnerais un peu trop la réputation de libraire-imprimeur. Je suis ruiné par les dépenses de mon appartement, et pour surcroît on m'a volé une bonne partie de mes meubles; j'ai trouvé la moitié de nos livres égarés. On m'a pris du linge, des habits, des porcelaines, et on pourrait bien avoir aussi un peu volé madame de Bernières. Voilà ce que c'est que d'avoir un Suisse imbécile et intéressé qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné. Mandez-moi, je vous en prie, si vous n'avez prêté à personne un tome de la réponse de Jurieu à Maimbourg, sur le calvinisme. C'est un de nos livres perdus que je regrette le plus, attendu le bien qu'on y dit de la cour de Rome. La solitude où je vis fait que je ne vous manderai pas de grandes nouvelles. J'entends dire seulement par ma fenêtre, que le roi d'Espagne est mort de la petite-vérole. Cela ne changera rien aux affaires de l'Europe, mais beaucoup aux siennes. Devenez bien savant dans l'histoire, vous me donnerez de l'émulation, et je vous suivrai dans cette carrière. Il me semble que nous en serons tous deux plus heureux quand nous cultiverons les mêmes goûts. J'ai reçu hier une lettre de madame de Bernières; dites-lui que je lui suis plus attaché que jamais, et que je donnerai tou-

jours la préférence à son amitié sur toutes les choses dont elle me croit séduit.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Septembre 1724.

Je loge enfin chez vous dans mon petit appartement, et je voudrais bien le quitter au plus vite pour en aller occuper un à votre campagne; mais je ne suis point encore en état de me transporter. Les eaux de Forges m'ont tué. Je passe chez vous une vie solitaire; j'ai renoncé à toute la nature, je regarde les maladies un peu longues comme une espèce de mort qui nous sépare et qui nous fait oublier de tout le monde; et je tâche de m'accoutumer à ce premier genre de mort, afin d'être un jour moins effrayé de l'autre.

Cependant, par Saint-Jean, je ne veux point mourir;

Je me suis imposé un régime si exact, qu'il faudra bien que j'aie de la santé pour cet hiver. Si je peux vous aller trouver à La Rivière, je vous avoue que je serai charmé que vous y restiez long-temps; mais si je suis obligé de demeurer à Paris, je voudrais de tout mon cœur vous faire haïr La Rivière et vos beaux jardins. Les nouvelles ne sont pas grandes dans ce pays-ci. La mort du roi d'Espagne ne changera rien que dans nos habillemens. On dit que le deuil sera de troi mois. M. Dautré se meurt, madame de Maillebois aussi; je suis sûr que vous ne vous en souciez guère.

A M. THIERIOT.

26 septembre 1724.

Ma santé ne me permet pas encore de vous aller trouver, je suis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y

vis dans la solitude et dans la souffrance; mais l'une et l'autre est adoucie par un travail modéré qui m'amuse et qui me console. La maladie ne m'a pas rendu moins sensible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de Richelieu à vous prendre pour son secrétaire dans son ambassade. Il avait envie d'avoir M. Champot, frère de M. de Pouilli; Destouches même voulait faire avec lui le voyage; mais j'ai enfin déterminé son choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le suivre sitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon cher Thieriot, vous accepterez cette place, qui, dans l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très-mal, et que je cours risque de n'avoir rien du tout de la succession de mon père. Dans ces circonstances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait qu'à faire sans frais, et avec des appointemens, le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaires, et à développer vos talens, ne seriez-vous pas trop heureux? Ce poste peut conduire très-aisément un homme d'esprit, qui est sage, à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de Morville, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester après l'ambassade avec M. de Richelieu, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien; d'ailleurs je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainsi, au lieu de vous

perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et soyez prêt à venir vous présenter à M. de Richelieu et à M. de Morville, quand je vous le manderai. Si votre édition (1) est commencée, achevez-la au plus vite; si elle ne l'est pas, ne la commencez point. Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu, je vous recommande vos intérêts; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'histoire d'Allemagne à celle de l'histoire universelle. Dites à madame de Bernières les choses les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit-lait où je me suis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de son amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour, auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais, par la faiblesse de mon estomac et par la force de ma raison.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, octobre 1724.

Est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de Pignon? Elle ne contenait rien autre chose que ce que vous connaissez de moi, mes souffrances et mon amitié. Je fais l'anniversaire de ma petite vérole; je n'ai point encore été si mal, mais je suis tranquille, parce que j'ai pris mon parti; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la santé que les agitations et les bouleversemens de mon âme pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'est arrivé des malheurs de toute espèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature; je souffre beaucoup de toutes façons; mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux. Ce n'est point

(1) Des œuvres de l'abbé de Chaulieu.

dans le commerce du monde que j'ai cherché des consolations; ce n'est pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je supporte, dans votre maison, la solitude et la maladie, dans l'espérance de passer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reste. Si mon goût décidait de ma conduite, je serais à La Rivière avec vous; mais je suis arrêté à Paris par Bosleduc, qui me médicamente; par Capron, qui me fait souffrir comme un damné tous les jours avec de l'essence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher Thieriot, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous dise, et qu'il ne dise qu'à vous seule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des secrétaires de l'ambassade de M. de Richelieu. J'ai oublié même de lui dire, dans ma lettre, qu'il n'aurait personne dans ce poste au-dessus de lui, et que par là sa place en sera infiniment plus agréable. Vous savez sa fortune; elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureusement le talent de l'oisiveté. La mienne prend un tour si diabolique à la chambre des comptes, que je serai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que Thieriot me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la situation où il se trouve, et il faut assurément que je regarde la chose comme un coup de partie, puisque je peux me résoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en passer, s'il aime mieux vivre avec nous, je serai trop heureux, pourvu qu'il le soit; je ne cherche que son bonheur; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et par conséquent avec vous, pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

A M. THIERIOT.

Octobre 1724.

Quand je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu, je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable, qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. Dubourg, ci-devant secrétaire du comte de Luc (et à ses gages), est maintenant chargé à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre; et puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de Bernières, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose

que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement reflléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de Bernières qui vous y a porté, elle vous a donné un très-méchant conseil ; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc fait depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de Richelieu, qui n'était point ambassadeur, ou commis de Pâris ? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très-grande fortune le poste que vous dédaignez ?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiment. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait ; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le fesiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que, dans toutes les cours, un secrétaire est toujours modestement vêtu, s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur, il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires ; que c'est ainsi que l'empereur

est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir, comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre Thieriot, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de Chaulieu, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaires étrangères, au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste, qui a transcrit *Mariamne*, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de Richelieu. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plus tôt retrouver votre ami. Engagez madame de Bernières à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant de *Henri IV*, que M. de Maisons trouve le plus beau de tous, une *Mariamne* toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à La Rivière, sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre 1724.

Je suis bien charmé de toutes les marques d'amitié que vous me donnez dans votre lettre, mais nullement des raisons que vous avez apportées pour empêcher notre ami de faire la fortune la plus honnête où puisse prétendre un homme de lettres et un homme

d'esprit. Je consentais à le perdre quelque temps pour lui assurer une fortune le reste de sa vie. Si je n'avais écouté que mon plaisir, je n'aurais songé qu'à retenir Thieriot avec nous; mais l'amitié doit avoir des vues plus étendues, et je tiens que non-seulement il faut vivre avec nos amis, mais qu'il faut, autant qu'on le peut, les mettre en état de vivre heureux, même sans nous; mais surtout il ne faut point les faires tomber dans des ridicules. C'est rendre un bien mauvais service à Thieriot, que de le laisser imaginer un moment qu'il y ait du déshonneur à lui à être secrétaire de M. le duc de Richelieu dans son ambassade. Je serai long-temps fâché qu'il ait refusé la plus belle occasion de faire fortune qui se présentera jamais pour lui; mais je ne le serais pas moins, si c'était par une vanité mal entendue et hors de toute bienséance, qu'il perdît des choses solides. Je me flatte que vos bontés pour lui le dédommageront de ce qu'il veut perdre; mais qu'il songe bien sérieusement qu'il doit mener la véritable vie d'un homme de lettres, qu'il n'y a pour lui que ce parti, et qu'il serait bien peu digne de l'estime et de l'amitié des honnêtes gens, s'il manquait sa fortune pour être un homme inutile. Je lui écris sur cela une longue lettre que je mets dans votre paquet : du moins il n'aura pas à me reprocher de ne lui avoir pas dit la vérité.

Je voudrais, de tout mon cœur, être avec vous; vous n'en doutez pas; il faut même que je sois dans un bien misérable état pour ne vous pas aller trouver. Je me suis mis entre les mains de Bosleduc, qui, à ce que j'espère, me guérira du mal que les eaux de Forges m'ont fait. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Si ma santé est bien rétablie dans ce temps-là, j'irai vous trouver; mais si je suis con-

damné à rester à Paris, aurez-vous bien la cruauté de rester chez vous le mois de décembre, et de donner la préférence aux neiges de Normandie sur votre ami Voltaire?

A M. THIERIOT.

Octobre 1724.

Mon amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne pensez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer à M. de Richelieu pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur-le-champ, et vous me répondîtes, avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fait pour être domestique d'un grand seigneur. Sur cette réponse, je ne songeai plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu. Plusieurs personnes se sont présentées ; l'abbé Desfontaines, l'abbé Maccarty (1) enviaient ce poste; mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raisons qu'ils ont senties eux-mêmes. L'abbé Desfontaines me présenta M. Davou, son ami, pour cette place : il me répondit de sa probité. Davou me parut avoir de l'esprit. Je lui promis la place de la part de M. de Richelieu, qui m'avait laissé carte blanche, et je dis à M. de Richelieu que vous aviez trop de défiance de vous-même, et trop peu de connaissance des affaires pour oser vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une assez longue lettre dans laquelle je voulais me justifier auprès de vous de la proposition que vous aviez trou-

(1) Qui s'était fait musulman à Constantinople.

vée si ridicule, et dans laquelle je vous fesais sentir les avantages que vous méprisiez. Aujourd'hui je suis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous avez refusé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais sottement vous donner, des espérances que vous pouvez y avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef. Monsieur l'ambassadeur n'a, pour l'aider dans son ministère, que l'abbé de Saint-Remy, qui est un bœuf, et sur lequel il ne compte nullement; un nommé Guiri, qui n'est qu'un valet, et un nommé Bussi, qui n'est qu'un petit garçon. Un homme d'esprit qui ne serait que le quatrième secrétaire, aurait sans doute toute la confiance et tout le secret de l'ambassadeur.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens, il en aura; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en sera plus considéré; s'il est habile et sage, il se rendra aisément le maître des affaires sous un ambassadeur jeune, amoureux de son plaisir, inappliqué, et qui se dégoûtera aisément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambassadeur fasse un voyage à la cour de France, ce secrétaire restera chargé des affaires; en un mot, s'il plaît à l'ambassadeur, et s'il a du mérite, sa fortune est assurée.

Son pis-aller sera d'avoir fait un voyage dans lequel il se sera instruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la considération. Voilà quel est le poste que je vous destinais, ne pouvant pas vous croire assez insensé pour refuser ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de personnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange

refus, me donna une vraie douleur; la seconde, dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand; car j'avais déjà proposé M. Davou. Voici de quelle manière je me suis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui sont écrites avec beaucoup d'esprit; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de Richelieu qui est venu chez moi: il a été charmé de votre style, qui est net et simple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus estimable qu'elle est moins fondée. J'ai saisi ce moment pour lui faire sentir de quelle ressource et de quel agrément vous seriez pour lui à Vienne. Je lui ai inspiré un désir très-vif de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. Davou. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de Richelieu vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes; en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plus tôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de Richelieu m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très-important que vous soyez ici, quand monsieur l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que, les communiquant à un autre, il ne s'ac-

coutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne tout entière, Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous, puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

Enfin, c'est à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes aussi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous est ouvert; votre pis-aller sera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous est bien clairement expliqué; c'est à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

A M. THIERIOT.

A LA RIVIÈRE-BOURDET.

Octobre 1724.

VOUS m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions (1). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de Richelieu, qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous demeurez avec nous. Je fesais trop de violence à mes sentimens, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur

(1) M. de Voltaire ayant proposé à M. Thieriot la place de secrétaire d'ambassade de M. le duc de Richelieu, M. Thieriot la refusa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refusa tout-à-fait pour ne pas se séparer de M. de Voltaire.

m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié qui me forçait à vous faire aller à Vienne vous empêche d'y aller, et si avec cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux, et je n'ai plus rien à désirer que la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite-vérole, je me porterai bien; mais en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie *du Passé, du Présent et de l'Avenir;* c'est Le Grand qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau.

Dites un peu à madame de Bernières qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi, qu'il faut toujours consoler. On se dégoute insensiblement des malheureux. Je ne serai donc pas surpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de Bernières s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaîté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais, à la Saint-Martin, je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Octobre 1724.

Vous allez probablement achever votre automne sans Thieriot et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je sais, c'est que Dufresny est mort, et que madame de Mimeure s'est fait couper le sein. Dufresny est mort comme un poltron, et a sacrifié à Dieu cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de Mimeure a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est en rien changée : son humeur est toute la même. Je pourrai par la même raison revenir de ma maladie, car je vous jure que je ne suis point changé pour vous, et que vous êtes la seule personne pour qui je veuille vivre.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES, A LA RIVIÈRE, PRÈS DE ROUEN.

De Paris, novembre 1724.

Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à Thieriot de votre silence. Il faut que

vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été rendre une visite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ses parens. Vous êtes une mauvaise chrétienne de ne pas vouloir que les gens se raccommodent à l'agonie. Je vous assure qu'Ethéocle aurait été voir Polynice si on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très-chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de Mimeure; ce n'est qu'un petit devoir dont je me suis acquitté en passant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues absences. Si vous saviez l'état où je suis, assurément ce serait moi que vous plaindriez. Je ne suis à Paris que parce que je ne suis pas en état de me faire transporter chez vous à votre campagne. Je passe ma vie dans des souffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'espère pas même la fin de mes maux, et je n'envisage pour le reste de ma vie qu'un tissu de douleurs qui ne sera adouci que par ma patience à les supporter, et par votre amitié, qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne serais pas à présent dans votre maison; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je suis accablé dans une retraite, qui est la seule chose qui convienne aux malheureux; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'est dans le temps où j'ai souffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai osé croire que vous ne vous lasseriez pas de mes malheurs. Il n'y a personne qui ne soit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je suis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours si tristes, et de n'apporter dans votre société que de la douleur et de l'abattement; mais je vous estime assez pour ne vous point fuir dans un pareil

état, et je compte passer avec vous le reste de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la générosité de m'aimer avec un mauvais estomac et un esprit abattu par la maladie, comme si j'avais encore le don de dirigérer et de penser. Je suis charmé que Thieriot nous donne la préférence sur l'ambassade; je sens que son amitié et son commerce me sont nécessaires : c'était avec bien de la douleur que je me séparais de lui; cependant je serais très-affligé s'il avait manqué sa fortune. Tout le monde le blâme ici de son refus; pour moi, je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ses intérêts.

Vous savez que M. de Morville est chevalier de la Toison. Il y avait long-temps que le roi d'Espagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus singulière, quoique dans un genre fort différent. La petite Livri, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rentes; ce qui la rend plus heureuse que tous les chevaliers de la Toison.

A M. DE CIDEVILLE.

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

1714.

A QUEL misérable état faut-il que je sois réduit, de ne pouvoir répondre que de méchante prose aux vers charmans que vous m'avez envoyés? Les souffrances dont je suis accablé ne me donnent pas un moment de relâche, et à peine ai-je la force de vous écrire. *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Vous me prenez à votre avantage, mon cher Ciddeville; mais si jamais j'ai de la santé, je vous réponds que vous aurez des épîtres en vers à votre

tour. L'amitié et l'estime me les dicteront et me tiendront lieu du peu de génie poétique que j'avais autrefois, et qui m'a quitté pour aller vous trouver. Adieu, mon cher ami, feu ma Muse salue très-humblement la vôtre, qui se porte à merveille. Pardonnez à la maladie si je vous écris si peu de chose, et si je vous exprime si mal la tendre amitié que j'ai pour vous. Je salue les bonnes gens qui voudront se souvenir de moi.

A M. L'ABBÉ NADAL,

SOUS LE NOM DE THIERIOT.

Paris, 20 mars 1725.

Tout le monde admire, monsieur l'abbé, la grandeur de votre courage, qui ne peut être ébranlé que par les injustes sifflets dont la cabale du public vous opprime depuis quarante ans. Pour châtier ce public séditieux, vous avez en même temps fait jouer votre *Mariamne* et fait débiter votre livre des *Vestales* : pour dernier trait, vous faites imprimer votre tragédie.

Je viens de lire la préface de cet inimitable ouvrage ; vous y dites beaucoup de bien de vous, et beaucoup de mal de M. de Voltaire et de moi. Je suis charmé de voir en vous tant d'équité et de modestie ; et c'est ce qui m'engage à vous écrire avec confiance et avec sincérité.

Vous accusez M. de Voltaire d'avoir fait tomber votre tragédie *par une brigue horrible et scandaleuse*. Tout le monde est de votre avis, Monsieur ; personne n'ignore que M. de Voltaire a séduit l'esprit de tout Paris, pour vous faire baffouer à la première représentation, et pour empêcher le public de revenir à la seconde. C'est par ses menées et par ses intrigues qu'on entend dire si *scandaleusement* que

vous êtes le plus mauvais versificateur du siècle, et le plus ennuyeux écrivain. C'est lui qui a fait berner vos *Vestales*, vos *Machabées*, votre *Saül* et votre *Hérode*. Il faut avouer que M. de Voltaire est un bien méchant homme, et que vous avez raison de le comparer à Néron, comme vous le faites si à propos dans votre belle préface.

Quelques personnes pourraient peut-être vous dire que la ressource des mauvais poëtes, monsieur l'abbé, a toujours été de se plaindre de la cabale; que Pradon, votre devancier, accusait M. Racine d'avoir fait tomber sa *Phèdre*, et que De Brie (1), à qui on prétend que vous ressemblez en tout si parfaitement,

> Pour disculper ses œuvres insipides,
> En accusait et le froid et le chaud :
> Le froid, dit-il, fit choir mes *Héraclides*,
> Et la chaleur fit tomber mon *Lourdaud*.
> Mais le public,

On pourrait ajouter que personne ne peut avoir assez d'autorité pour empêcher le public de prendre du plaisir à une tragédie, et qu'il n'y a que l'auteur qui puisse avoir ce crédit; mais vous vous donnerez bien de garde d'écouter tous ces mauvais discours.

On dit même que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites imprimer des préfaces pleines d'injures à la tête de vos tragédies sifflées. Quelques curieux se souviennent qu'il y a deux ans, vous imputâtes à M. La Motte et à ses amis la chute d'un certain *Antiochus*, et que vous accusâtes mademoiselle Le Couvreur, qui représentait votre premier rôle, d'avoir mal joué une fois en sa vie, de peur que vous ne fussiez applaudi une fois en la vôtre.

(1) Auteur de la tragédie des *Héraclides* et de la comédie du *Lourdaud*

Il est vrai pourtant, et j'en suis témoin, qu'à la première représentation de votre *Mariamne*, il y avait une cabale dans le parterre; elle était composée de plusieurs personnes de distinction de vos amis, qui, pour vingt sous par tête, étaient venus vous applaudir. L'un d'eux même présentait publiquement des billets *gratis* à tout le monde; mais quelques-uns de ses partisans, ennuyés malheureusement de votre pièce, rendaient publiquement l'argent, en disant : « Nous aimons mieux payer, et siffler comme les autres. »

Je vous épargne mille petits détails de cette espèce, et je me hâte de répondre aux choses obligeantes que vous avez imprimées sur mon compte.

Vous dites que je suis intimement attaché à M. de Voltaire, et c'est à cela que je me suis reconnu. Oui, Monsieur, je lui suis tendrement dévoué, par estime, par amitié et par reconnaissance.

Vous dites que je récite ses vers souvent : c'est la différence, monsieur l'abbé, qui doit être entre les amis de M. de Voltaire et les vôtres, si vous en avez.

Vous m'appelez facteur de bel-esprit; je n'ai rien de bel-esprit, je vous jure; je n'écris en prose que dans les occasions pressantes, jamais en vers; et l'on sait que je ne suis pas poëte, non plus que vous, mon cher abbé.

Vous me reprochez de rapporter à M. de Voltaire les avis du public; j'avoue que je lui apprends avec sincérité les critiques que j'entends faire de ses ouvrages, parce que je sais qu'il aime à se corriger, et qu'il ne répond jamais aux mauvaises satires que par le silence, comme vous l'éprouvez heureusement; et aux bonnes critiques, par une grande docilité.

Je crois donc lui rendre un vrai service, en ne lui célant rien de ce qu'on dit de ses productions. Je suis

persuadé que c'est ainsi qu'il en faut user avec tous les auteurs raisonnables ; et je veux bien même faire ici par charité pour vous, ce que je fais souvent par estime et par amitié pour lui.

Je ne vous cacherai donc rien de tout ce que j'entendais dire de vous, lorsqu'on jouait votre *Mariamne*. Tout le monde y reconnut votre style, et quelques mauvais plaisans qui se ressouvenaient que vous étiez l'auteur des *Machabées*, d'*Hérode* et de *Saül*, disaient que vous aviez mis l'ancien Testament en vers burlesques : ce qui est vraiment *horrible et scandaleux*.

Il y en avait qui, ayant aperçu les gens que vous aviez apostés pour vous applaudir, et les archers que vous aviez mis en sentinelle dans le parterre, où ils étaient forcés d'entendre vos vers, disaient :

> *Pauvre Nadal, à quoi bon* tant de peine ?
> Tu serais bien *sifflé* sans tout cela.

D'autres citaient les Satires de M. Rousseau, dans lesquelles vous tenez si dignement la place de l'abbé Pic.

Enfin, Monsieur, il n'y avait ni grand ni petit qui ne vous accablât de ridicule ; et moi, qui suis naturellement bon, je sentais une vraie peine de voir un vieux prêtre si indignement vilipendé par la multitude. J'en ai encore de la compassion pour vous, malgré les injures que vous me dites, et même malgré vos ouvrages ; et je vous assure que je suis du meilleur de mon cœur, tout à vous, THIERIOT.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIERES.

Juin 1725.

ME voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à

La Rivière, que j'avais appelé ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons, où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à La Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me faisais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de Bernières même pourrait bien ne pas venir à La Rivière sitôt. En vérité, je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi, il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'Entragues vient de s'enfuir en Hollande; c'est une affaire bien singulière, et qui fait bien du bruit. On parle de madame de Prie, de traitans, de quatorze cent mille fr., de signatures; mais on prétend qu'on va la faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de Beaujolais arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de Beaujolais vivra au Palais-Royal à la française, et peut-être à la d'Orléans. Les dames du palais partent le 18 : voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'Egmont partage avec madame de Prie les faveurs du premier ministre sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié

pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très-peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi, j'ai presque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de l'*Indiscret*, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir; et, par conséquent, je serais à la Rivière si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce lundi au soir, juin 1725.

Je vins hier à Paris, Madame, et je vis le ballet des *Élémens*, qui me parut bien joli. L'auteur est indigne d'avoir fait un ouvrage si aimable. Je compte apporter une nouvelle lettre de cachet qui rendra la liberté à notre pauvre abbé Desfontaines. Je verrai samedi *Mariamne* avec vous, et je vous suivrai à La Rivière. Tous ces projets-là sont bien agréables pour moi, s'ils vous font quelque plaisir.

Je suis d'ailleurs assez content de mon voyage de Versailles; et, sans votre absence et quelques indigestions, je serais plus heureux qu'à moi n'appartient. J'apprends que vous n'avez jamais eu tant de santé. Vous auriez bien dû me faire le plaisir de me l'appreudre. Mes respects à M. de Bernières. Ayez la bonté de faire tenir à l'abbé Desfontaines la lettre que je lui écris. J'embrasse notre ami Thieriot.

A M. THIERIOT,

CHEZ MADAME BERNIÈRES, A LA RIVIÈRE-BOURDET A ROUEN.

Paris, 25 juin 1725.

J'ai toujours bien de l'amitié pour vous, grande aversion pour les tracasseries, et beaucoup d'envie

d'aller jouir de la tranquillité chez madame de Bernières ; mais je n'y veux aller qu'en cas que je sois sûr d'être un peu désiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, si elle a toujours la même amitié pour moi; mais je ne ferai pas une stade si son amitié est diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier Desalleurs est à La Rivière, et que vous y passez une vie bien douce. Je ne sais si M. de Bernières se dispose à partir ; il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au Marais et moi aux Incurables. Je saurai probablement de ses nouvelles par madame de Bernières. Mandez-moi comment elle se porte, si elle est bien gourmande, si Silva lui a envoyé son ordonnance, si elle est bien enchantée du chevalier Desalleurs, si ledit chevalier, toujours bien sain, bien dormant et bien...., se dit toujours malade; enfin, si on veut me souffrir dans l'ermitage. Je ne sais aucune nouvelle, ni ne m'en soucie; j'attends des vôtres et vous embrasse de tout mon cœur.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Ce mercredi 27 juin 1725.

Je sors de chez Silva à qui j'ai envoyé quatre fois inutilement demander votre ordonnance; il m'a paru aussi difficile d'en avoir une du médecin que du roi. Enfin Silva vient de me dire que les morceaux d'une boule de fer étaient aussi bons que la boule en entier. Mais, pour moi, je puis vous assurer que le régime vaut mieux que toutes les boules de fer du monde. Je ne me sers plus que de ce remède, et je m'en trouve si bien, que je serais déjà chez vous, par le coche ou par les batelets, sans la lettre que M. Thieriot m'a écrite. Il m'a mandé que vous et lui seriez fort aises de me recevoir; mais qu'il ne me conseillait pas de venir sans avoir auparavant donné de l'argent à M. de Bernières,

Je n'ai jamais plus vivement senti ma pauvreté qu'en lisant cette lettre. Je voudrais avoir beaucoup d'argent à lui donner ; car on ne peut payer trop cher le plaisir et la douceur de vivre avec vous. J'envie bien la destinée de M. Désalleurs, qui a porté à la Rivière-Bourdet son indifférence et ses agrémens ; je m'imagine que vous avez volontiers oublié tout le monde dans votre charmante solitude, et que, qui vous manderait des nouvelles de ce pays-ci, fût-ce des nouvelles de votre mari, vous importunerait beaucoup.

Je ne sais autre chose que le risque où le roi Stanislas a été d'être empoisonné. On a arrêté l'empoisonneur, et on attend de jour en jour des éclaircissemens sur cette aventure. Les dames du palais partiront, je crois, le 10 pour aller chercher leur reine. Je crois M. de Luxembourg parti pour Rouen. Voilà tout ce que je sais. Tout le monde dit dans Paris que je suis dévot et brouillé avec vous, et cela, parce que je ne suis point à La Rivière, et que je suis souvent chez la femme au miracle du faubourg Saint-Antoine. Le vrai pourtant est que je vous aime de tout mom cœur, comme vous m'aimiez autrefois, et que je n'aime Dieu que médiocrement, dont je suis très-honteux.

Je ne sais point du tout si M. de Bernières ira vous voir, et vous savez si j'y dois aller. Mandez-moi ce que vous souhaitez ; ce sont vos intentions qui règlent mes désirs. Adieu : soit à La Rivière, soit à Paris, je vous suis attaché pour toujours, avec la tendresse la plus vive.

A Mme. LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

Forges, juillet 1725.

Je reçois dans ce moment votre lettre avec celle de M. le duc de Richelieu. J'ai écrit sur-le-champ à M. de Maisons et à M. Berthier, quoique je ne pense pas que

quand M. de Lézeau a un procès, il puisse avoir besoin de recommandation. Je crois que les eaux me feront grand bien, puisqu'elles ne me font pas de mal. Madame de Béthune arriva hier à Forges. On attend madame de Guise et madame de Prie, qui, peut-être ne viendront point. Si vous me promettez de m'envoyer bien exactement les nouvelles à la main que vous recevez toutes les semaines, je vous dirai pourquoi M. de La Trimouille est exilé de la cour. C'est pour avoir mis très-souvent la main dans la brayette de sa majesté très-chrétienne. Il avait fait un petit complot avec M. le comte de Clermont, de se rendre tous deux les maîtres des chausses de Louis XV, et de ne pas souffrir qu'un autre courtisan partageât leur bonne fortune. M. de La Trimouille, outre cela, rendait au roi des lettres de mademoiselle de Charolais dans lesquelles elle se plaignait continuellement de M. le duc. Tout cela me fait très-bien augurer de M. de La Trimouille, et je ne saurais m'empêcher d'estimer quelqu'un qui, à seize ans veut besogner son roi et le gouverner. Je suis presque sûr que cela fera un très-bon sujet. Le roi ira sûrement à Fontainebleau les premiers jours de septembre, et il y aura comédie. M. de Richelieu ira à Vienne au mois de novembre. Pour moi, j'ai grande envie de passer avec vous tout le mois d'août, et de ne point aller à Vienne.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, ce 23 juillet 1725.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, une foule d'affaires m'est survenue. La moindre est le procès que je renouvelle contre le testament de mon père. Les peines que je me donne tous les jours m'ont bientôt ôté le peu de santé que l'espérance de vous voir m'avait rendu. Je mène ici une vie de damné, tandis que Thieriot et

vous, vous avez l'air d'être dans les limbes à votre campagne. Il n'y a plus d'apparence que je revoie La Rivière-Bourdet. Voilà qui est fait; il n'y a point de repos pour moi jusqu'à l'impression de *Henri IV*. Je ne vous dirai point combien la situation où je me trouve est douloureuse. Vous n'êtes pas assez fâchée de vivre sans moi pour que je vous montre toute mon affliction. Je vous prie seulement de me rendre un petit service dans votre ville de Rouen. Un de vos coquins d'imprimeurs a imprimé depuis peu *Mariamne*; j'en ai un exemplaire entre les mains. Si, par le moyen de M. Thieriot, je pouvais savoir quel est l'imprimeur qui m'a joué ce tour, j'en ferais incessamment saisir les exemplaires. Il peut mieux que personne être informé de cela. Je ne lui écris point pour l'en prier; car je compte que c'est tout un d'écrire à vous ou à lui; et d'ailleurs, en vérité, je n'ai pas un moment de temps. Qu'il me pardonne donc ma négligence, et qu'il ait la bonté, quand il ira à Rouen, de dénicher un peu le faquin qui a donné ma *Mariamne*. Elle est pleine de fautes grossières et de vers qui ne sont point de moi; j'en suis d'une colère de père qui voit ses enfans maltraités, et cela m'oblige de faire imprimer ma *Mariamne* plus tôt que je ne l'avais résolu, et dans un temps très-peu favorable. Il pleut des vers à Paris. M. de La Motte veut absolument faire jouer son *OEdipe*; M. de Fontenelle fait des comédies tous les jours. Tout le monde fait des poëmes épiques; j'ai mis les poëmes à la mode, comme Langlée y avait mis les falbalas. Si vous voulez des nouvelles, messieurs du clergé refusent de payer le cinquantième, et je m'imagine que sur cela la noblesse et le tiers-état pourront bien penser de même. Les dames du palais partent demain, à l'exception de madame la maréchale de Villars, qui est retenue par

une perte de sang. Madame de Prie a pris les devans avec madame de Tallard, et avant de partir, m'a donné un ordre pour le concierge de sa maison de Fontainebleau, où j'ai un appartement cet automne. Je verrai le mariage de la reine; je ferai des vers pour elle, si elle en vaut la peine. J'en ferais plus volontiers pour vous, si vous m'aimiez. Voilà le papier qui me manque. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguste 1725.

Depuis un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue *Mariamne*, et l'*Indiscret* pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée, avant-hier samedi, avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. Dancourt et Le Grand ont accoutumé le parterre au bas-comique et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que des petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit; il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. *Mariamne* est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers Dieu et le diable tout à la fois assez passablement. J'ai dans

le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être? M. le cardinal de Noailles a fait un beau mandement à l'occasion du miracle; et, pour comble d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame, en action de grâces de la guérison de madame La Fosse. M. l'abbé Couet, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une *Mariamne* avec ces petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah! ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'Amfreville, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des soupers charmans; que l'imagination vive et féconde de madame du Deffant et celle de M. l'abbé d'Amfreville en donnent à notre ami Thieriot, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier Désalleurs est-il encore avec vous? il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera ong-temps.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau : conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Versailles, septembre 1725.

HIER, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon, et son cul à M. de Maurepas, et reçut les complimens de toute sa cour, qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera mademoiselle Leczinska à Chantilli. Tout le monde fait ici sa cour à madame de Besenval (1), qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de Villars. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de Louis XV font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune pension, ni même de les conserver; mais en récompense on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. ceci ressemble au mariage du soleil, qui faisait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé. Digérez-vous bien? allez-vous souvent aux spectacles? avez-vous fait dire à Dufresne et à la Le Couvreur de jouer *Mariamne*? l'abbé Desfontaines est-il en liberté? Thieriot est-il toujours bien sémillant? Conservez-

(1) Mère du baron de Besenval, qui a figuré au commencement de la révolution.

moi votre amitié, dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 septembre 1725.

PENDANT que Louis XV et Marie-Sophie-Félicité de Pologne sont, avec toute la cour, à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers, et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci, que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. M. de la Vrillère vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de Grammont est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément bien mal pris leur temps tous deux, car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés, le carrosse de M. le prince de Conti renversa en passant le pauvre Martinot, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur-le-champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de MM. de la Vrillère et de Grammont qu'à celle de Martinot, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'état et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela con-

sistait en bijoux de toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé : « Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai « pu faire des présens. » Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de Mortemart ne voulut point faire exécuter. On donna à la place *Amphitryon* et le *Médecin malgré lui;* ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées, et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine; j'attendrai que la foule soit écoulée, et que sa majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer; alors je tâcherai de faire jouer *OEdipe* et *Mariamne* devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaissons plus ici le roi Auguste, m'ont fait demander le poëme de *Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi.

Vous qui êtes reine à La Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère

bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame du Deffant et de M. l'abbé d'Amfreville. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, le 8 octobre 1725.

Je viens de recevoir une lettre sans date de notre ami Thieriot, par laquelle il me mande que vous avez été malade, sans spécifier le temps. Je vous assure que je me trouve bien malheureux de n'avoir pu être auprès de vous. Ce qu'on appelle si faussement les plaisirs de la cour ne vaut pas la satisfaction de consoler ses amis. Soyez sûre qu'il m'est plus doux de partager vos souffrances que de faire ici ma cour à notre nouvelle reine. J'ai été quelque temps sans vous écrire, parce que je n'ai pas ici un moment à moi. Il a fallu faire jouer *OEdipe, Mariamne* et l'*Indiscret*. J'ai été quelque temps à Bellébat avec madame de Prie. D'ailleurs, je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de courtisan; courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi, et qui s'est enfuie bien vite dès que j'ai cru la tenir; regrettant, à mon ordinaire, vous, vos amis et votre campagne; ayant bien de l'humeur, et n'osant en montrer; voyant bien des ridicules, et n'osant les dire; n'étant pas mal auprès de la reine, très-bien avec madame de Prie, et tout cela ne servant à rien qu'à me faire perdre mon temps et à m'éloigner de vous. Je vais dans le moment chercher M. de Gervasi; et, s'il va à La Rivière-Bourdet, je vais bien envier sa destinée. Je vous avertis d'avance, ma chère reine, que M. de Gervasi et tous les médecins de la faculté vous seront inutiles, si vous n'avez pas un régime exact, et qu'avec ce régime

vous pourrez vous passer d'eux à merveille. Mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez été quelquefois un peu gourmande. C'est un vilain vice auquel je vous ai vue très-adonnée, et je vous dirai comme Voiture :

Que vous étiez bien plus heureuse,
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le dit toutefois.

Aimez et mangez un peu moins : l'École de Salerne ne peut vous donner de meilleurs conseils. Mandez-moi donc, je vous en conjure, comment vous vous portez. Thieriot m'a écrit que votre maudit rhumatisme vous a quittée ; mais n'a-t-il laissé nulle impression? Vos yeux ont-ils beaucoup souffert? êtes-vous parfaitement guérie? pourquoi faut-il que vous me négligiez assez pour me laisser ignorer l'état où vous avez été, et celui où vous êtes? Je passai hier tout le soir avec madame de Lusbourg à parler de vous. Elle vous aime de tout son cœur ; elle pense comme moi : elle aimerait bien mieux être à La Rivière qu'à Fontainebleau. La pauvre femme sèche ici sur pied. On a brûlé sa maison, et on ne parle pas encore de la dédommager. Cela doit apprendre aux particulières à se piquer un peu moins de loger chez elles des reines. Madame de Lusbourg demande justice et ne l'obtient point. Jugez ce qu'il arrivera de moi, chétif, qui ne suis ici que pour demander des grâces. Ah, Madame! je ne suis pas ici dans mon élément ; ayez pitié d'un pauvre homme qui a abandonné La Rivière-Bourdet, sa patrie, pour un pays étranger. Insensé que je suis! Je pars dans deux jours, avec M. le duc d'Antin, pour aller à Bellegarde voir le roi Stanislas; car il n'y a sottise dont je ne m'avise. De là, je retourne à Bellébat une seconde fois, avec ma-

dame de Prie. Ce sera dans ce temps-là à peu près que mes affaires seront finies ou manquées. Je ne vous promets plus de venir à La Rivière ; mais seriez-vous bien étonnée si vous m'y voyiez arriver les premiers jours de novembre? Je vous jure que je n'ai jamais eu plus envie de vous voir. Je songe à vous au milieu des occupations, des inquiétudes, des craintes, des espérances qui agitent tout le monde en ce pays-ci; mais vous m'oubliez dans votre oisiveté : vous avez raison. Quand on est avec madame du Deffant et M. l'abbé d'Amfreville, il n'y a personne qu'on ne puisse oublier. Je les assure de mes très-humbles respects, aussi bien que le maître de la maison. Adieu, ma chère reine; comptez sur ma repectueuse et tendre amitié pour toute ma vie.

A M. THIERIOT.

A Fontainebleau, ce 17 octobre 1725.

Je mérite encore mieux vos critiques que *Mariamne*, mon cher Thieriot. Un homme qui reste à la cour, au lieu de vivre avec vous, est le plus condamnable des humains, ou plutôt le plus à plaindre. J'ai eu la sottise d'abandonner mes talens et mes amis pour des fumées de cour, pour des espérances imaginaires. Je viens d'écrire sur cela une longue jérémiade à madame de Bernières. Vous auriez bien dû ne pas attendre si tard à m'informer des nouvelles de sa santé. Réparez cela en m'écrivant souvent, et surtout en l'empêchant de manger trop.

En vérité, mon cher Thieriot, si madame de Bernières veut garder un régime exact, je suis sûr qu'elle se portera à merveille. Mettez-lui bien cela dans la tête, et qu'elle renonce à la gourmandise et à la médecine. J'ai déjà abandonné tout-à-fait la dernière, et

m'en trouve bien. Si je puis prendre sur moi de me passer de tourtes et de sucreries, comme je me passe de Gervasi, d'Helvétius et de Silva, je serai aussi gras et aussi cochon que vous incessamment.

J'ai vu un moment le chevalier Désalleurs qui vint monter sa garde, et qui s'enfuit bien vite après. Je ne me portais pas trop bien dans ce temps-là : à peine eus-je le temps de lui demander des nouvelles de La Rivière ; il m'échappa comme un éclair. Mandez-moi s'il est encore avec vous autre, et s'il jouit de la béatitude; tranquille où vous êtes depuis trois mois.

J'ai été ici très-bien reçu de la reine. Elle a pleuré à *Mariamne*, elle a ri à *l'Indiscret*; elle me parle souvent ; elle m'appelle *mon pauvre Voltaire*. Un sot se contenterait de tout cela ; mais malheureusement j'ai pensé assez solidement pour sentir que des louanges sont peu de chose, et que le rôle d'un poëte à la cour traîne toujours avec lui un peu de ridicule, et qu'il n'est pas permis d'être en ce pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. Vous ne sauriez croire, mon cher Thieriot, combien je suis las de ma vie de courtisan. *Henri IV* est bien sottement sacrifié à la cour de Louis XV. Je pleure les momens que je lui dérobe. Le pauvre enfant devrait déjà paraître in-4°, en beau papier, belle marge, beau caractère. Ce sera sûrement pour cet hiver, quelque chose qui arrive. Vous trouverez, je crois, cet ouvrage un peu autrement travaillé que *Mariamne*. L'épique est mon fait, ou je suis bien trompé ; et il me semble qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival un Chapelain, La Motte et Saint-Didier, que dans celle où il faut tâcher d'égaler Racine et Corneille. Je crois que tous les poëtes du monde se sont donné rendez-vous à Fontainebleau. Saint-Didier a

apporté son *Clovis* à la reine, avec une épître en vers du même style. Roy vient se proposer pour des ballets. La reine est tous les jours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poëtes pour les fous de la cour, et, en ce cas, elle a grande raison ; car c'est une grande folie à un homme de lettre d'être ici. Ils ne donnent du plaisir, ni n'en reçoivent. Adieu ; savez-vous que M. le duc de Nevers s'est battu avec M. le comte de Brancas, dans la salle des gardes de la reine d'Espagne ? Voilà les seules nouvelles que je sache. Tout ce qui se passe ici est si simple, si uni, si ennuyeux, qu'il n'y a pas moyen d'en parler. Adieu, je vous embrasse et vous aime.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, ce 18 octobre 1725.

GERVASI va partir pour vous aller voir ; j'en voudrais bien faire autant ; mais jamais mon goût n'a décidé de ma conduite. Je me flatte qu'il vous trouvera en bonne santé, et que ce sera un voyage d'ami plutôt que de médecin. Il vous dira toutes les petites nouvelles de la cour, dont je ne vous parle point. Ne m'en sachez pas mauvais gré. J'aime bien mieux, quand je vous écris, vous parler de vous, que de ce qui se passe ici. Je suis bien plus inquiet de votre santé, et plus occupé de ce qui vous regarde, que de toutes les tracasseries de Fontainebleau. Je vais demain à Bellegarde ; je vous en prie, que je retrouve une lettre de vous à mon retour. Mademoiselle Le Couvreur, qui, je crois, vous écrit souvent, me charge encore de vous assurer de ses respects. Elle réussit ici à merveille. Elle a enterré la Duclos. La reine lui a donné hautement la préférence. Elle oublie, au milieu de ses triomphes, qu'elle me hait. N'allez pas oublier, au milieu de vos rhuma-

tismes, que vous m'avez aimé, et rompez un peu le silence que vous gardez avec moi, ou du moins faites-moi écrire par votre chancelier; surtout faites-moi savoir combien de temps vous resterez encore à La Rivière. Permettez-moi de saluer tous ceux qui y sont, et d'envier leur destinée; je n'ose dire de venir la partager, car vous ne m'en croiriez pas; mais si vous restez encore un mois ou six semaines, je viendrai assurément; mais, au nom de Dieu, conservez votre santé; elle dépend de vous, je vous le répète encore, beaucoup plus que de tous les médecins du monde. Soyez sobre, et votre santé sera aussi bonne qu'elle m'est chère.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, 13 novembre 1725.

La reine vient de me donner, sur sa cassette, une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas: c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très-bien avec le second premier ministre, M. Duverney. Je compte sur l'amitié de madame de Prie. Je ne me plains plus de la vie de la cour; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous avez encore vos maux d'estomac et vos maux d'yeux, je suis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il est vrai que vous restiez à votre campagne jusqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en assurer, et de ne pas donner toutes les chambres de La Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour ne valent pas les plaisirs de l'amitié; et La Rivière, à tous égards, me sera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adresser ici un petit mot à notre ami Thieriot.

Ne croyez pas, mon cher Thieriot, que je sois aussi

dégoûté de *Henri IV* que vous le paraissez de *Mariamne*. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'Orléans et son système avec Lass. Voyez si tout cela vous paraît bien dans son cadre, et si notre sixième chant n'en sera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'Orléans sans que mes vers eussent l'air de satire.

Je dis en parlant de ce prince :

. . . .
D'un sujet et d'un maître il a tous les talens ;
Malheureux toutefois dans le cours de sa vie
D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit trop plein du merveilleux.
Un Écossais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des trésors inconnus se forment sous ses mains :
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre, qui s'endort au sein de l'indigence ;
Des rois à son réveil égale l'opulence.
Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges, etc ?

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système, mais je ne sais si j'en ai parlé assez poétiquement; nous en raisonnerons, à ce que j'espère, à La Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poétique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de Thieriot.

Et vous, mon cher abbé Desfontaines, j'ai bien parlé de vous à M. de Fréjus ; mais je sais, par mon expérience, que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre journal. Je

vous suis presque également obligé pour *Mariamne* et pour le héros de Gratien. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé Bignon. Je serais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre Saint-Didier est venu à Fontainebleau avec *Clovis*, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita de M. de Mortemart, et l'importuna pour avoir une pension. M. de Mortemart lui répondit que quand on faisait des vers, il fallait faire comme moi. Je suis fâché de la réponse. Saint-Didier ne me pardonnera point cette injustice de M. de Mortemart. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé Raguet dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé Desfontaines que l'abbé Raguet ?

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'Amfreville, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à La Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

A M. THIERIOT.

Le 12 auguste 1726.

J'ai reçu bien tard, mon cher Thieriot, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi partout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux

que moi. Vous me donnez, par votre lettre, des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher Thieriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi, comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher Thieriot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très-incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sons tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'est un pays où l'on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais, dans l'idée seulement d'apprendre à penser. Mais je ne sais si ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Withe Hall et de Londres. Je suis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec assez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie: l'une de la hasarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre, de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs, et à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine; le seul regret que j'ai est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une cons

lation pour moi dans ma solitude, de penser que j'aurais pu, une fois dans ma vie, vous être de quelque utilité; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de Bernières pense à mon égard.

Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
Contre la défiance attachée au malheur?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher Thieriot; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

A MADEMOISELLE BESSIÈRES,

A Wandsworth, le 15 octobre 1726.

Je reçois, Mademoiselle, en même temps une lettre de vous, du 10 septembre, et une de mon frère, du 12 août. La retraite ignorée où j'ai vécu depuis deux mois, et mes maladies continuelles, qui m'ont empêché d'écrire à mon correspondant de Calais, sont cause que ces lettres ont tardé si long-temps à venir jusqu'à moi. Tout ce que vous m'écrivez m'a percé le cœur. Que puis-je vous dire, Mademoiselle, sur la

mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi que j'eusse été enlevé à sa place. Ce n'est point à moi à vous parler du peu de cas que l'on doit faire de ce passage si court et si difficile qu'on appelle la vie. Vous avez sur cela des notions plus lumineuses que moi, et puisées dans des sources plus pures. Je ne connais que les malheurs de la vie; mais vous en connaissez les remèdes; et la différence de vous à moi est du malade au médecin.

Je vous supplie, Mademoiselle, d'avoir la bonté de remplir jusqu'au bout le zèle charitable que vous daignez avoir pour moi en cette occasion douloureuse, ou engagez mon frère à me donner sans différer un seul moment des nouvelles de sa santé, ou donnez-m'en vous-même. Il ne vous reste plus que lui de toute la famille de mon père, que vous avez regardée comme la vôtre. Pour moi, il ne faut plus me compter. Ce n'est pas que je ne vive encore pour le respect et l'amitié que je vous dois; mais je suis mort pour tout le reste. Vous avez grand tort, permettez-moi de vous le dire avec tendresse et avec douleur, vous avez grand tort de soupçonner que je vous aie oubliée. J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie: les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage. Je sens le peu que je vaux; mes faiblesses me font pitié, et mes fautes me font horreur. Mais Dieu m'est témoin que j'aime la vertu, et qu'ainsi je vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

Adieu, je vous embrasse, permettez-moi ce terme, avec tout le respect et toute la reconnaissance que je dois à mademoiselle Bessières.

A Mme LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

A Londres, le 16 octobre 1726.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vite, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi, très-touchante, que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plus tôt. Je viens à Londres pour un moment ; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur-le-champ dans ma retraite.

Je vous souhaite du fond de ma tanière une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'Opéra avec le chevalier de Rohan, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins ressemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaissent que les passions ou l'indolence, mais je crois vous connaître assez pour espérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres incessamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant. Si, à mon arrivée, j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si pourtant ce mot de plaisir est fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma sœur à vivre,

et à moi à mourir : c'est une méprise de la destinée. Je suis douloureusement affligé de sa perte. Vous connaissez mon cœur, vous savez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce serait-elle qui porterait le deuil de moi. Hélas ! Madame, je suis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Ressouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez assuré que vous me conserveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par générosité, si vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adresse chez milord Bolyngbrocke, à Londres.

A M. THIERIOT.

2 février (vieux style) 1727 (1).

Je reçus hier votre lettre du 26 janvier (*n. s.*) ; je vous avoue que je ne comprends pas comment vous n'avez reçu qu'un tome des *Voyages de Gulliver* ; il y a près de trois mois que je chargeai M. Dussol de deux tomes pour vous. Vous étiez, en ce temps-là, en Normandie.

Ayant été trois mois sans recevoir de vous aucun signe de vie, je m'imaginais que vous traduisiez *Gulliver*, et je me consolais de votre silence, par l'espérance d'une bonne traduction qui, selon moi, vous aurait fait beaucoup d'honneur et de profit.

Vous me mandez que vous n'avez reçu de M. Dussol que le premier volume, et que vous n'avez pas voulu le traduire, dans l'incertitude d'avoir le second. A cela, mon cher ami, je vous répondrai que je vous aurais pu envoyer tous les livres d'Angleterre, et

(1) Selon le calendrier grégorien.

moins de temps que vous n'en pouviez mettre à traduire la moitié de *Gulliver*. Mais comment se peut-il faire que vous n'ayez différé votre traduction qu'à cause de ce second volume qui vous manque, puisque vous me dites que vous n'avez lu que trois chapitres du premier tome? Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez, par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. C'est le Rabelais de l'Angleterre, comme je vous l'ai déjà mandé; mais c'est un Rabelais sans fatras, et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légéreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain.

J'ai à vous avertir que le second tome n'est pas à beaucoup près si agréable que le premier; qu'il roule sur des choses particulières à l'Angleterre et indifférentes à la France, et qu'ainsi j'ai bien peur que quelqu'un plus pressé que vous ne vous ait prévenu en traduisant le premier tome, qui est fait pour plaire à toutes les nations, et qui n'a rien de commun avec le second.

A l'égard de vous envoyer des livres pour une somme d'argent considérable, j'aimerais mieux que vous dépensassiez cet argent à faire le voyage.

Vous savez peut-être que les banqueroutes sans ressources que j'ai essuyées en Angleterre, le retranchement de mes rentes, la perte de mes pensions, et les dépenses que m'ont coûté les maladies dont j'ai été accablé ici, m'ont réduit à un état bien dur. Si Noël Pissot voulait me payer ce qu'il me doit, cela me mettrait en état, mon cher ami, de vous envoyer une partie de la petite bibliothèque dont vous avez besoin.

Si vous avez quelques heures de loisir, pourriez-vous vous transporter chez M. Du Breuil, cloître

Saint-Merry, dans la maison de M. l'abbé Moussinot; il est chargé de plusieurs billets de La Ribou, de Pissot, et de quelques autres que j'ai mis entre ses mains. Il vous remettra lesdits billets sur cette lettre. Vous pouvez mieux que personne tirer quelque argent de ces messieurs que vous connaissez. Si cela est trop difficile, et si ces messieurs profitent de mes malheurs et de mon absence pour ne me point payer, comme ont fait bien d'autres, il ne faut pas, mon cher enfant, vous donner des mouvemens pour les mettre à la raison; ce n'est qu'une bagatelle. Le torrent d'amertume que j'ai bu fait que je ne prends pas garde à ces petites gouttes.

Si vous avez envie de voir des vers écrits avec quelque force, donnez-vous la peine d'aller chez M. de Maisons; il vous montrera une petite parcelle de morceaux détachés de la *Henriade* que je lui envoyai il y a quelque temps en dépôt, parce que vous étiez au diable, et qu'on n'entendait point parler de vous.

Adieu, mon très-cher Thieriot, je vous embrasse mille fois.

A M***. (1).

1727.

. . . .

DANS ce pays-ci comme ailleurs, il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que chez la plupart des peuples les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on

(1) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

trouve tant de contradiction qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France, un duc et pair ne sait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche); mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouissances, qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à Dieu. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles, on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de Salomon, où il dit formellement que l'âme est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir.

On fait brûler Vanini, et on traduit Lucrèce pour monsieur le Dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers:

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin.

(Virg., Égl. II, v. I.)

On se moque du polythéisme, et on admet le théisme et les saints.

En Angleterre, les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, etc.

A Mme LA DUCHESSE DU MAINE.

1727.

TOUTES les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma Bastille, Madame, est la très-humble servante de votre Châlons; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous suivirent,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien surpris quand ils virent
La Fermeté, la Paix, et toutes les vertus
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé dans votre château le secret d'immortaliser une âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos :
On vous prendrait pour un Orphée;

Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs! Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable;
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu, qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux;
Et tous les deux vivent dans Ludovise.

A M. THIERIOT.

A Londres, 4 auguste 1728.

Voici qui vous surprendra, mon cher Thieriot; c'est une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas assez la langue anglaise, pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres assurances de ma constante amitié. Je suis bien aise d'ailleurs de vous dire intelligiblement que, si on a fait en France des recherches de la *Henriade* chez les libraires, ce n'a été qu'à ma sollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde-des-sceaux et à M. le lieutenant de police de Paris, pour les supplier de supprimer les éditions étrangères de mon livre, et surtout celle où l'on trouverait cette misérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur est un réfugié connu à Londres, et qui ne se cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au

monde où l'on puisse me soupçonner de cette guenille; mais

Odi profanum vulgus, et arceo;
(Hor., liv. III, Od. I, v. I.)

et les sots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à supporter des malheurs réels, et qui méprise les grands peut bien mépriser les sots. Je suis dans la résolution de faire incessamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher Thieriot, que vous eussiez pu vous en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un *Essai sur la poésie épique*, qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très-peu de sens, ont trouvé à redire que j'aie osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre Dieu comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront, tant qu'il leur plaira, de Dieu un tyran; je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui; mais si vous le pouviez faire, j'en serais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris, où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre

pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de Bernières, et ce que fait le chevalier anglais Desalleurs; mais surtout parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

A M. THIERIOT.

Die Jovis, quem barbari Galli nuncupant *jeudi.*
(7 avril 1729.)

Je ne peux pas résister davantage à vos remontrances, à celles de M. de Richelieu et de M. Pallu. Puis donc que vous voulez tous que je sois ici avec *warrant*, signé Louis, *go to Saint-Germain; I write to the visier Maurepas, in order to get leave to drag my chain in Paris* (1).

Je vous renvoie *Quinte-Curce* et les *Diètes de Pologne*. Je demande les deux autres tomes de la *Géographie*. Si vous pouviez me dénicher quelque bon mémoire touchant la topographie de l'Ukraine et de la Petite-Tartarie, ce serait une bonne affaire. Je vous ai manqué ces jours-ci. Je mène la vie d'un Rose-Croix; toujours ambulant, toujours caché, mais ne prétendant point à sa sagesse. *Quanquam, ô! Farewell! tell M. Nocey thank him heartily for his opera; and wiph the lady Liset fort her foolish sauciness: in case she has a pretty arse, forgive her* (2).

(1) Traduction : Avec un sauf-conduit signé Louis, rendez-vous à Saint-Germain. J'écris au visir Maurepas pour obtenir de lui la permission de traîner ma chaîne dans Paris.

(2) Traduction : Toutefois, adieu! remerciez bien cordialement M. de Nocey pour son opéra, et donnez le fouet à madame Lisette pour ses folles imprudences; mais si elle a de belles fesses, vous lui pardonnerez.

A M. THIERIOT.

Avril 1729.

Mon cher Thieriot, vous me faites songer à mes intérêts que j'ai trop négligés. J'avoue que j'ai eu tort de tout abandonner comme j'ai fait. Je me souviens que Marc-Tulle Cicéron, dans ses bavarderies éloquentes, dit quelque part : *Turpe est rem suam deserere.* Muni donc du sentiment d'un ancien, et rendu à la raison par vos remontrances, je vous envoie la patente de la pension que me fait la reine; il est juste qu'elle m'en daigne faire payer quelques années, puisque monsieur son mari m'a ôté mes rentes, contre le droit des gens. La difficulté n'est plus que de faire présenter à la reine un placet; je ne sais ni à qui il faut s'adresser, ni qui paie les pensions de cette nature. Je soupçonne seulement que M. Brossoret, secrétaire des commandemens, a quelque voix en chapitre; mais je lui suis inconnu. Je crois que M. Pallu est de ses amis et pourrait lui parler.

Mais, mon cher Thieriot, les obligations que j'ai déjà à M. Pallu me rendent timide avec lui; irai-je encore importuner, pour des grâces nouvelles, un homme qui ne devrait recevoir de moi que des remercîmens? La vivacité avec laquelle il s'intéresse à ma malheureuse affaire ne sortira jamais de mon cœur. Cependant j'ai été trois ans sans lui écrire, comme à tout le reste du monde. On n'a pu arracher de moi que des lettres pour des affaires indispensables. Je me suis condamné moi-même à me priver de la plus douce consolation que je puisse recevoir, c'est-à-dire, du commerce de ceux qui avaient quelque amitié pour moi.

Ma misère m'aigrit et me rend plus farouche. Irai-je donc, après trois ans de silence, importuner, pour

une pension, des personnes à qui je suis déjà si redevable?

C'est à vous, mon cher enfant, à conduire cette affaire comme vous le jugerez convenable. Je vous remets entre les mains des intérêts que j'aurais entièrement oubliés sans vous.

Si vous savez des nouvelles de M. de Maisons, de M. de Pont de Veyle, de M. Berthier, de M. de Brancas, mandez-moi comment ils se portent. C'est toujours une consolation pour moi de savoir que les personnes que j'honore le plus sont en bonne santé.

Surtout, quand vous verrez M. Pallu, assurez-le que ma reconnaissance n'en est pas moins vive pour être muette.

Vos *Mémoires de Mademoiselle* ne font pas d'honneur au style des princesses. Adieu.

A M. THIERIOT.

Fin de décembre 1729.

Mon cher ami, je vous dis d'abord que j'ai retiré *Brutus*. On m'a assuré de tant de côtés que M. Crébillon avait été trouver M. de Chabot (1), et avait fait le complot de faire tomber *Brutus*, que je ne veux pas leur en donner le plaisir. D'ailleurs, je ne crois pas la pièce digne du public; ainsi, mon ami, si vous avez retenu des loges, envoyez chercher votre argent.

M. Josse, qui vous rendra ce billet, imprime actuellement le *Bélier*, de feu M. Hamilton. Il voudrait avoir quelques pièces fugitives du même auteur. Si vous en avez quelques-unes, vous me ferez plaisir de les communiquer.

J'ai montré vos papiers à M. de Maisons; il dit qu'il faut qu'il vous parle. Je ne sais point de pays où les

(1) C'est toujours le chevalier de Rohan-Chabot.

bagatelles soient si importantes qu'en France. Adieu, mon cher enfant. *Vale.*

A M. THIERIOT.

Décembre 1729.

Vous êtes prié, demain jeudi, de venir dîner dans mon trou. Je fais demain le rôle de Ragotin. Je donne à dîner aux comédiens, et je récite mes vers. Vous trouverez des choses nouvelles dans *Brutus*, qu'il faut que vous entendiez. D'ailleurs il n'est pas mal que vous buviez, *with those who gave you your entrance free* (1).

M. de La Faye, que je rencontrai ces jours passés à la comédie, me dit qu'il voulait bien en être. J'ai donné une lettre au porteur pour lui; mais je ne sais pas son adresse : je vous prie de l'écrire.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi..... 1730.

Je serais un homme bien ingrat, Monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand *Eriphyle* et *Jules-César* seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette mauvaise ville.

Carmina secessum scribentis et otia quœrunt.

(Ovid., Trist., liv. 1, Éleg. 1, v. 41.)

(1) Traduction : Avec ceux qui vous donnent vos entrées libres.

Je commençais un peu à philosopher avec vous; mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henry IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de Jore. Vous êtes un peu plus sévère que M. de Ciddeville; mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu, je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore vu, et même ne verrai de long-temps, aucun de ces fous qu'on appelle le *beau monde*. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me compte quelque chose de plus que votre très-humble et très-obéissant serviteur; car je suis votre ami, et vous suis tendrement attaché pour toute ma vie.

A M. THIERIOT, A LONDRES.

Novembre 1730.

Lectori me credere malim
Quàm spectatoris fastidia ferre superbi.
(Hor. II, Ép. I, v. 215.)

Je vous envoie la *Henriade*, mon cher ami, avec plus de confiance que je ne vais donner *Brutus*. Je suis bien malade; je crois que c'est de peur.

Je vous envoie aussi une cargaison de lettres, dont je prie mademoiselle Sallé de vouloir bien se charger. Toutes les autres qu'elle a eues sont des lettres de recommandation; mais pour moi, je la prie de me recommander, et je n'ai point trouvé de meilleur expédient pour faire ressouvenir les Anglais de moi, que de supplier mademoiselle Sallé de leur rendre mes lettres. Je vous prie cependant de lui dire qu'elle ne manque pas de voir M. Gay, dont M. Kich lui ap-

prendra sans doute la demeure. Il faut que M. Gay la présente à la duchesse de Queensbury, qui est sans contredit la personne de Londres la plus capable de lui ameuter une faction considérable. Madame la duchesse de Queensbury n'est pas trop bien à la cour; mais mademoiselle Sallé est faite pour réunir tous les partis. Madame de Bolyngbrocke pourra aussi la servir vivement, et surtout auprès de madame de Queensbury. Que ne puis-je être à Londres cet hiver! je n'aurais d'autre occupation que d'y servir les grâces et la vertu.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre 1730.

PRODIGE, je vous présente une *Henriade*; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge; mais qui joue Tullie est capable de lire, et il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai pensé mourir cette nuit, et je suis dans un bien triste état; sans cela, je serais à vos pieds pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce est indigne de vous, mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. Mais pour cela souvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des soupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'âme et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des sanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraissez-y désespérée, et vous allez désespérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas; songez que vous avez joué à merveille aux répétitions; qu'il ne vous a manqué hier

que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber *Mariamne*, et je l'ai vue se relever.

Au nom de Dieu! soyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe? Vous n'avez que quinze ans; et tout ce qu'on pourra dire, c'est que vous n'êtes pas ce que vous serez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire; mais si vous n'avez pas quelque sensibilité pour ma tendre et respectueuse amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéressante.

Adieu; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

A M. THIERIOT.

A TULLIE (*), IMITÉ DE CATULLE LA FAYE.

1730.

Que le public veuille ou non veuille,
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens sont les plus ravissans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie, avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher Thieriot; mais avant de mourir dans mon lit comme un sot, je viens de changer la dernière scène de Tullie. Recommandez bien à Titus d'en avertir nos seigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que Tullie a joué comme un ange. Si cela est,

Ma Tullie, il est déjà temps;
Allons, vîte que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

(1) L'actrice qui jouait le rôle de Tullie dans Brutus.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Ciddeville,
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,
Et qui dictait à La Faye, à Chaulieu,
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'est retiré,
Depuis long-temps il est en Normandie:
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je sois contre vous préparé,
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu, comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre V.

A M. DE CIDDEVILLE.

Paris, 31 janvier 1731.

A VOUS SEUL.

Vous m'avez toujours un peu aimé, mon cher Cid-deville : il s'agit de me procurer le moyen de vivre avec vous quelque temps en bonne fortune. Je voudrais faire imprimer à Rouen une *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, de ma façon. C'est mon ouvrage favori, et celui pour qui je me sens des entrailles de père. Si je pouvais trouver un endroit où je demeurasse incognito dans Rouen, et un imprimeur qui se chargeât de l'ouvrage, je partirais dès que j'aurais reçu votre réponse.

Il y a deux manières de s'y prendre pour faire imprimer cette histoire. La première, c'est d'en montrer un exemplaire à M. le premier président, qui donnerait une permission tacite; la seconde, d'avoir un de ces imprimeurs qui font tout sans permission.

Dans le premier cas, on pourrait peut-être craindre

que M. le premier président ne fît quelques difficultés de laisser imprimer ici un ouvrage dont on a suspendu l'impression à Paris, par ordre du garde-des-sceaux.

Dans le second cas, il y aurait à craindre d'être découvert. Il est bien triste pour la littérature d'être dans ces transes et dans ces extrémités, au sujet de presque tous les livres écrits avec un peu de liberté. La seule chose qui me rassure, c'est que, n'ayant mis dans mon ouvrage que ces vérités qu'un magistrat et un citoyen doivent approuver, je pourrais aisément compter sur la connivence du premier président, en cas que la chose lui fût bien recommandée. Mais tout cela exigerait un profond secret; et il faudrait qu'en ce cas-là même le libraire chargé de l'impression n'en fût que plus secret et plus diligent.

Voilà, mon cher monsieur, mon ancien ami, et mon ancien camarade, et mon confrère en Apollon, ce qui lutine pour le présent ma pauvre petite tête.

Dans cet embarras, je vais vous envoyer, par le carrosse, le premier volume de cette histoire. C'est le seul exemplaire qui me reste des deux mille six cents qui ont été saisis, après avoir été munis d'une approbation au sceau.

Je m'adresse à vous hardiment pour redresser ce tort. Peut-être en lisant l'ouvrage le trouverez-vous moins indigne de l'impression, et vous intéresserez-vous à la destinée de mon pauvre enfant qu'on a si maltraité.

Quand vous l'aurez lu, je laisse à votre amitié et à votre prudence à m'indiquer la voie la plus sûre pour réussir dans cette affaire que j'ai extrêmement à cœur. Surtout je vous demande en grâce que vous ne fassiez point courir ce livre dans Rouen; que qui que ce soit ne sache mon dessein d'y venir, et que le livre ne soit communiqué qu'à la personne qui pourra se charger

d'obtenir cette permission tacite, en cas que vous ne vouliez pas vous compromettre.

S'il arrive par malheur qu'aucune des voies que je vous propose ne puisse réussir, alors vous me renverrez mon livre par la voie que j'aurai l'honneur de vous indiquer.

En attendant, je vous prie de m'adresssser votre réponse sous l'enveloppe de M. de Livry. Je vous aime et estime trop pour vous faire des excuses de la liberté que je prends avec vous; il n'y a personne dans le monde à qui je fusse plus aise d'avoir obligation : songez que le plaisir que je vous demande est un des plus sensible que je puisse jamais avoir : c'est celui de pouvoir être à portée de vous voir pendant trois mois.

Adieu; je suis pour toute ma vie votre très-humble et obéisssant serviteur.

A M. DE CIDDEVILLE.

5 février 1731.

Mon cher Ciddeville, je suis enchanté, pénétré de vos bontés. M. de Lezeau doit vous avoir remis la première partie qui a été déjà imprimée. Je m'imagine que le parti de parler au premier président est le seul raisonnable, quoiqu'il ne soit pas sûr. Il peut nous refuser; il peut craindre de se commettre; mais au moins gardera-t-il le secret; et surtout ne sachant pas que c'est moi qui lui demande cette grâce, il ne pourra pas m'accuser au garde-des-sceaux d'avoir voulu faire imprimer un ouvrage défendu. Je n'ai donc, je crois, qu'un refus à craindre; par conséquent il le faut risquer. En ce cas, mon parti est tout pris; vous me renverrez le livre, et je sais bien alors ce que je ferai.

Mais l'envie de passer quelques mois avec vous me flatte trop pour que je n'espère rien à Rouen. Je ne sais si je me trompe, mais on peut dire au premier prési-

sident qu'il a déjà permis l'impression du *Triomphe de l'Intérêt*, qui était proscrit au sceau, et que cette permission tacite ne lui a point attiré de reproches; mais surtout on peut lui dire que M. le garde-des-sceaux n'a nulle envie de me désobliger; qu'il lui importe très-peu que cette nouvelle histoire du roi de Suède soit imprimée ou non; qu'il n'a retiré l'approbation que par une délicatesse qui sied très-bien à la place où il est, n'étant pas convenable qu'il donnât publiquement un privilége pour un ouvrage plein de vérités qui peuvent choquer plusieurs princes, vérités déjà connues, déjà imprimées dans toutes les gazettes et dans plusieurs livres, mais dont il pourrait être responsable en son nom, si elles paraissaient avec son approbation et le privilége de son maître. Tout ce que M. de Chauvelin souhaite, c'est de ne donner aucun prétexte aux plaintes qu'on pourrait former contre lui. Aussi ce n'est point lui déplaire, que de laisser imprimer à Rouen, avec un profond secret, cet ouvrage dont il ne sera plus obligé de répondre. Si M. le premier président veut y faire réflexion, cette affaire ne souffre pas l'ombre de difficulté et ne commet ni lui, ni le garde-des-sceaux, dès qu'il n'y aura point de permission par écrit. J'ai par-devers moi un grand exemple d'une pareille connivence, que vous pouvez et que je vous prie même, en cas de besoin, de citer à M. le président. Cette nouvelle édition du poëme de *la Henriade* a été faite à Paris, par la permission tacite de M. de Chauvelin, le maître des requêtes, et de M. Hérault, sans que M. le garde-des-sceaux en sache encore le moindre mot. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis alléguer; le reste dépend de votre amitié pour moi, de votre éloquence et du caractère facile ou revêche de M. de Pontcarré, que je ne connais point. Tout est entre vos mains;

mitte sapientem et nihil dicas. Vous êtes de ces ambassadeurs à qui il faut donner carte blanche. M. de Lézeau, que j'ai vu à Paris, et qui sait tout ceci; me gardera sans doute le secret. Je compte qu'il vous a remis le livre, et que personne que vous ne le verra, sauf M. le premier président. Adieu, mille remerciemens; je vous embrasse bien tendrement.

A M. DE CIDDEVILLE.

16 février 1731.

J'IRAI voir M. de Formont, et je lui demanderai vos vers que je lirai sûrement.

M. le premier président est un homme bien épineux; mais vous êtes un homme adorable. Je vous prie de lui montrer à bon compte le premier volume. Le manuscrit qui contient le second tome n'est pas encore prêt. Les difficultés que l'on pourrait faire ne peuvent regarder que le premier tome imprimé, puisqu'il ne s'agit guère dans le second que des aventures de chevalier errant que ce Suédois, moitié héros et moitié fou, mit à fin en Turquie et en Norwège, deux pays avec lesquels la librairie française a peu d'intérêts à ménager. Je ne doute point, si le premier président est un homme d'esprit, ou, ce qui vaut mieux, un homme aimable, qu'il ne soit tout-à-fait de vos amis, et qu'il ne fasse ce que vous voudrez. Je ne voudrais pas vous commettre avec lui, ni lui avec M. le garde-des-sceaux. Je puis vous donner ma parole d'honneur, et vous pouvez lui donner la vôtre, que tout ce qui a obligé M. le garde-des-sceaux à retirer le privilége a été la crainte de déplaire au roi Auguste, dont on est obligé de dire des vérités un peu fâcheuses. Mais en même temps, comme ces vérités sont publiques en Europe, et ont été imprimées dans trente ou quarante histoires modernes, en toutes langues, je puis vous

assurer que M. le garde-des-sceaux ne fera aucun scrupule de laisser paraître l'ouvrage, quand le privilége du roi n'y sera pas.

Dans ce pays-ci, il me semble qu'on doit plus ménager Stanislas qu'Auguste; aussi je me flatte que sa fille Marie ne me saura pas mauvais gré du bien que j'ai dit de M. son père. Qui peut donc arrêter M. le premier président? Je ne doute pas que vous n'en veniez à bout, mon cher Ciddeville, et que je n'aille bientôt dans la basse-cour du grand Corneille commencer *incognito* quelque tragédie, avec l'intercession de ce grand saint.

Adieu : que le premier tome ne déplaise pas, et je réponds du reste. J'attends avec impatience la conclusion de vos bontés. Tout le monde me croit ici en Angleterre. Tant mieux.

« Moins connu des mortels, je me cacherai mieux. »

Mille complimens à M. de Lezeau; un profond secret, et de vos nouvelles. Je vous aime tendrement; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère entendre parler de vous incessamment.

A M. DE CIDDEVILLE.

2 mars 1731.

Comme je vis ici moitié en philosophe et moitié en hibou, je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 27, et les vers que vous m'aviez envoyés par M. de Formont. Thieriot, qui ne sait pas même ma demeure, ne me put rendre les vers qu'hier. Ce fut une journée complète pour moi, de recevoir en même temps les bonnes nouvelles que vous me mandez, et les beaux vers dont vous m'honorez. Il y a, mon cher ami, des choses charmantes dans votre épître : il y a naïveté, esprit et grâce. Ce même esprit qui vous fait faire de si olies

choses, vous en fait aussi sentir les défauts. Vous avez raison de croire votre épître un peu trop longue, et pas assez châtiée.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
(Hor., Art poét., v. 343.)

Réprimez d'une main avare et difficile
De ce terrain fécond l'abondance inutile.
Émondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette sève, elle en sera plus pure.
Songez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

Je vais m'arranger pour venir raisonner belles-lettres avec vous, en bonne fortune, pendant quelques mois. Je vais faire partir, peut-être dès demain, une valise pleine de prose et de vers, après quoi vous me verrez bientôt arriver. Je vous demande la permission d'envoyer cette valise à votre adresse. A l'égard de ma maigre figure, elle se transportera à Rouen avant qu'il soit dix jours. Ainsi je compte que vous aurez la bonté de me retenir ce petit trou dont vous m'avez parlé, pour le quinze du présent mois. Vous ne sauriez croire les obligations infinies que je vous ai.

Adieu, ami charmant, négociateur habile, poëte aimable, et qui, par-dessus tout cela, avez une santé de fer, dont bien éloigné est votre très-obligé serviteur. Si vous avez quelque chose à me mander d'ici à mon arrivée, ayez la bonté de m'écrire sous le couvert de M. de Livry. Comme je soupe là tous les jours, vos lettres m'en seront plus tôt rendues. Ne soyez pas étonné de toutes ces précautions : je n'en saurais trop prendre pour faire réussir mon dessein, qui me fera passer trois mois avec vous. Adieu.

A M. FAVIÈRES.

TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

14 mars 1731.

Je vous suis très-obligé, mon cher Favières, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de Virgile avec celui de Térence, ou des épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de Virgile, dans Tibulle, dans Properce, et même dans quelques endroits de Pétrone, qui respirent la molesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos...
. . . .
Basia lascivæ jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui serto lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse :

Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait

du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait provision de richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent Virgile, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher Favières, à votre traduction du *Printemps*, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et surtout je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu, je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre où cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

Frange miser calamos, vigilataque prælia dele.
(Juv., Sat. VII, v. 27.)

J'ai renoncé pour jamais aux vers :

Nunc... versus et cætera ludicra pono.
(Hor., Ép., liv. I, ép. I, v. 10.)

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu, je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

A Mme LA PRINCESSE DE GUISE.

Mars 1731.

Madame, mon petit voyage à Arcueil m'a tourné la tête. Je croyais n'aimer que la solitude, et je sens

que je n'aime plus qu'à vous faire ma cour. Au moins, si je suis destiné à vivre en hibou, je ne veux me retirer que dans les lieux que vous aurez habités et embellis. Je supplie donc votre altesse et M. le prince de Guise de donner à votre concierge ordre de me recevoir à Arcueil. Il faudra que je sois bien malheureux, si de là je ne vais pas vous faire ma cour à Montjeu.

Je viens de faire dans le moment une infidélité à la maison de Lorraine. Voici un prince du sang pour qui j'ai rimé ce matin un petit madrigal. Il mériterait mieux; car il m'a enchanté. Comment, Madame! il est aimable comme s'il n'était qu'un particulier.

Non, je n'étais point fait pour aimer la grandeur;
Tout éclat m'importune et tout faste m'assomme;
Mais Clermont malgré moi subjugue enfin mon cœur;
Je crus n'y voir qu'un prince, et j'y rencontre un homme.

Je crois lui donner, par ce dernier vers, la plus juste louange du monde, et en même temps la plus grande.

Il faudrait que j'eusse l'esprit bien bouché, si, ayant eu l'honneur de vous approcher, je ne savais pas donner aux choses leur véritable prix, et si je n'avais pas appris combien la grandeur peut être aimable. Mais je vois qu'au lieu d'un billet, je vous écris une épître dédicatoire, et qu'ainsi je vous déplais fort. Je suis donc, avec un profond respect, etc.

A M. THIERIOT.

(Rouen) 1er mai 1731 (1).

Je vous écris enfin, mon cher Thieriot, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du

(1) M. de Voltaire s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à MM. Thieriot, de Formont et Cideville. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (1). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée (2);

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon âme,

je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle Le Couvreur, je rends au mérite de mademoiselle Sallé la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu sentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres, et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris.

A M. DE FORMONT,

EN LUI ENVOYANT DES LIVRES DE MÉTAPHYSIQUE.

1731

O qu'entre Ciddeville et vous
J'aurais voulu passer ma vie !
C'est dans un commerce si doux
Qu'est la bonne philosophie,
Que n'ont point ces mystiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,

(1) Mademoiselle Salé, qui était à Londres.

(2) Voyez les vers sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, volume des Poëmes, tom. 10.

Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Quesnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapsodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis (1), philosopher avec moi, et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (2). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles,
C'est le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles;
Mais ce ne fut jamais l'asile du printemps.

Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais avec Virgile (Ecl. X, 32) :

. . . . Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
. . . .
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut naturæ vinitor uvæ!
. . . .
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam*. Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentimens, mes chers messieurs, que je serai toute ma vie, votre, etc.

(1) MM. Ciddeville et de Formont.
(2) Canteleu.

A M. THIERIOT.

(Rouen) 1er juin 1731.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, sans lien, sans patrie,
Sans respect pour les grands, et sans crainte du sort;
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers sur la mort de mademoiselle Le Couvreur, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies; mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi; qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts; que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère, et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher Thieriot, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites

moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. de Chauvelin quel sera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie?

A l'égard du secret que je vous confiai en partant et qui échappa à M. l'abbé de Rothelin, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens *Eriphyle*. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

Thieriot *mihi primus amores*
Abstulit, ille habeat secum....
(Virg., Énéid., liv. IV, v. 28.)

A M. THIERIOT.

Rouen, 30 juin 1731.

J'AI reçu votre lettre, mon cher Thieriot. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de *César* depuis qu'*Eriphyle* est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur *Eriphyle* : car le moyen de croire que j'ai fait *César* et *Eriphyle*, et achevé *Charles XII* en trois mois! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit

recueilli dans la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.
(Ov., Tris., liv. I, Éleg., I, v. 41.)

J'ai revu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent; je les ai corrigées avec soin; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de portefeuille; je vous donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas *l'Uranie*, et puisque vous êtes un homme discret vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti fidelis*, *supra multa te constituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes, que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les *Semaines*, de l'abbé Desfontaines. Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse, qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du *Journal du Parnasse*, où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas si j'ai bien répondu (1).

Si vous imprimez l'abbé de Chaulieu, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aie montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à M. de Chauvelin, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à MM. de Fontenelle et La Motte. J'ai parlé de

(1) Voyez la lettre aux auteurs du *Nouvelliste du Parnasse*, Mélanges littéraires.

ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé Desfontaines, non-seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que M. l'abbé Desfontaines m'a accusé, dans son *Dictionnaire néologique*, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam a gente iniqua et dolosa.* Adieu.

A M. DE CIDDEVILLE.

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

13 auguste 1731.

Voici donc tout simplement, mon cher Ovide de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des Français en retiennent plus aisément quatre que douze :

La Faye est mort, V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de *la Henriade*, et de l'*Essai sur l'Epopée*. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de Milton, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'*Essai*, et j'espère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore travailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez :

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

Je me bornerai, je crois, à dire que M. de Cambrai

s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient sûrement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus longtemps. Cette opinion de M. Fénélon a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de Fénélon, lui-même, était du nombre de ces impuissans qui disent que les c...... ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de Danchet. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque*, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour-propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de Formont de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans *l'Essai sur la poésie épique*, Jore n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste; on a réponse en vingt-quatre heures; c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne.

Mille complimens à notre ami M. de Formont. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

A M. DE CIDDEVILLE.

19 auguste 1731.

Comment va votre santé? je vous en prie, mandez-le moi : vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point :

. . . . Ultima primis
Non bene respondent. . . . .

On a lu *Jules-César*, devant dix jésuites; ils en pensent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé *Eriphyle*, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de Crébillon chez M. le duc de Richelieu : il nous récita des morceaux de son *Catilina* qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère;

. . . . . . Laudatur et alget.

Savez-vous que M. de Chauvelin, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de Thou? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à *la Henriade*. M. de Formont me les avait mandées; elles sont très-judicieuses. *Vale.*

A M. DE FORMONT.

EN RÉPONSE A DES VERS SUR LA DÉCADENCE DE LA POESIE.

1731.

Les beaux-arts sont perdus, le goût reste, et peut-être
Des poëtes naissans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être;

Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de Cideville un petit mot qui doit vous plaire à tous deux : c'est que je corrige *Eriphyle*. Elle n'est encore digne ni de vous ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y sont répandues couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes ; mais quand tout cela sera fait, et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai.

Vous m'avez envoyé tous les deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu ;

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Ériphyle,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître.

A M. DE CIDEVILLE.

3 septembre 1731.

J'AI été bien malade, mon cher ami. Je vais passer le mois de septembre tout seul à Arcueil, dans la maison de M. le prince de Guise, qu'il a la bonté de me prêter. Il est juste que les descendans du Balafré et

du jeune d'Aumale fassent quelque chose pour moi. Je passerai mon temps à corriger sérieusement *Eriphyle* que les comédiens demandent avec empressement. Androgide me déplaît plus que jamais. Éryphile n'était pas plus effrayée de ce coquin-là que je le suis. Je vous dirai, avec une très-méchante plaisanterie, qu'il a trop l'air d'avoir.... la reine ; et que pour moi, il me.... Je voudrais bien savoir si pareille chose vous arrive avec votre troisième acte ; autrement, que mon exemple vous encourage, achevez votre besogne pendant que je corrige la mienne. Laissez les avocats faire les fainéans pour le bien de l'état, et achevez, pour les plaisirs du public et pour votre gloire, ce que vous avez commencé si heureusement. Je suis bien faible, et j'ai la tête bien étonnée encore, c'est ce qui fait que je n'écris point à M. de Formont ; mais je ne crois pas qu'il ait besoin de mes lettres pour savoir ce qu'il doit penser de mon estime et de ma tendre amitié pour lui. Vous contribuez furieusement l'un et l'autre à me faire regretter Rouen. J'espère vous revoir dès qu'*Eriphyle* aura été jouée. En attendant, je vais travailler comme un beau diable pour mériter un peu votre suffrage, et justifier les sentimens que vous avez pour moi.

Le parlement s'assemble demain pour mortifier, s'il peut, l'évêque de Laon. Toutes ces tracasseries ne m'intéressent guère ; je ne me mêle plus que de ce qui se fait à Argos.

Adieu, mon cher ami ; mille tendres complimens, je vous en supplie, à M. de Formont.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 septembre 1731.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous

doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de La Faye.

Vos vers sont comme vous, et partant je les aime ;
Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément :
En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de Cideville que *Jules-César* avait désarmé la critique impitoyable de M. de Maisons, mais qu'il tenait encore bon contre *Eriphyle*.

Je ne sais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de Chauvelin, vrai protecteur des beaux-arts. « Avez-vous fait imprimer *Charles XII?* m'a-t-il dit; et sur ce que je répondais un peu en l'air, « si vous ne l'avez pas imprimé, a-t-il ajouté, je vous « déclare que je le ferai imprimer demain. »

C'est un homme charmant que ce M. de Chauvelin, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de Fleuri et contre M. le garde-des-sceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation, qui s'en va *grand'erre*.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître *Charles XII*. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de Richelieu, à Versailles, et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée; je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de Richelieu, qui fera conduire le tout en sûreté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher Cideville

achève donc ce qu'il a si heureusement commencé ! Je l'embrasse de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de *Séthos ;* je ne l'ai point lu.

A M. DE CIDDEVILLE.

Paris, ce 27 septembre 1731.

Mon cher ami, la mort de M. de Maisons m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi ? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent, six heures sans secours, un homme qu'un instant peut tuer ! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie !

Mon cher Ciddeville, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris ; je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai assurément le plus tôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

A M. DE CIDDEVILLE.

2 Octobre 1731.

La mort de M. de Maisons, mon cher ami, occupait toutes mes idées, quand je fis réponse à la lettre que j'ai reçue de vous. J'avais à vous parler d'un de vos amusemens qui m'est bien cher, et auquel je m'intéresse plus qu'à mes occupations. C'est ce joli opéra que vous avez ébauché de main de maître, et que vous finirez quand il vous plaira. J'en avais parlé chez madame la princesse de Guise, à Arcueil; mais la douleur extrême où j'étais, et ces premiers momens de désespoir qui saisissent le cœur quand on voit mourir dans ses bras quelqu'un qu'on aime tendrement, ne m'ont pas permis de vous écrire. Enfin ma tendre amitié pour vous, qui égale la perte que j'ai faite, et que je regarde comme ma plus douce consolation, remet mon esprit dans une assiette assez tranquille pour vous parler de ce petit ouvrage pour qui j'ai tant de sensibilité. Je dis, sans vous nommer, qu'un de mes amis s'était amusé à faire un opéra plein de galanterie, de tendresse et d'esprit, sur les trois sujets que j'expliquai, et dont je me hasardai de dire le plan. Tout fut extrêmement goûté, et il n'y eut personne qui ne témoignât son chagrin de voir que nous n'ayons point de musicien capable de servir un poëte si aimable. Monseigneur le comte de Clermont, qui était de la compagnie, et à la tête de ceux qui avaient grande impatience d'entendre l'ouvrage, envoya chercher sur-le-champ à Paris un musicien qui est à ses gages, et exigea de moi que j'engageasse mon ami à se servir de cet homme. C'est un nommé Blavet, excellent pour la flûte, et peut-être fort médiocre pour un opéra. Mais heureusement M. le comte de Clermont

qui, quoique prince, entend raison, nous promit que si on n'était pas content de la première scène de notre homme, il serait cassé aux gages, et que la pièce serait remise entre les mains d'un autre. Voilà ce que je vous mande, sans que mon esprit républicain soit le moins du monde amolli par un prince, ni asservi à la moindre complaisance. En fait de beaux-arts, je ne connais personne; ainsi je ne vous demande rien pour le sieur Blavet, mais je vous demande beaucoup pour moi; c'est que je puisse enfin voir *le Triomphe de la beauté* et le vôtre. Je ne pourrai peut-être pas arriver à Rouen aussitôt que je l'espérais. Je ne prévois pas que je puisse me remettre en prison avant le mois de décembre. En attendant, vous devriez bien m'envoyer ce *Triomphe* que je porterais à Richelieu, où je vais passer quinze jours. Le maître de la maison a passé toute sa vie dans ces triomphes que vous chantez. Il sera là dans son élément, et il est un assez bon juge de camp dans ces tournois-là.

A l'égard de mon *Eriphyle*, je l'ai bien refondue. J'ai rendu l'édifice encore plus hardi qu'il n'était. Androgide ne prononce plus le nom d'amour. Eriphyle, épouvantée par les menaces des dieux, et croyant que son fils est encore vivant, veut lui rendre la couronne, dût-elle expirer de la main de son fils, suivant la prédiction des oracles. Elle apprend au peuple assemblé qu'elle a un fils; que ce fils a été éloigné dès son enfance dans la crainte d'un parricide, et elle le nomme pour roi. Androgide, présent à ce spectacle, prouve qu'il a tué cet enfant qui était réservé à de si grands crimes. La reine voit donc en lui le meurtrier de son époux et de son fils. Androgide sort de l'assemblée avec des menaces; la reine reste au milieu de son peuple. Tout cela se passe au troisième acte; elle a auprès d'elle cet Alcméon qu'elle aime. Elle avait jusqu'à ce

moment étouffé sa tendresse pour lui; mais, voyant qu'elle n'a plus de fils et que le peuple veut un maître; qu'Androgide est assez puissant pour lui ravir l'empire, et Alcméon assez vertueux pour la défendre, elle lui offre le trône, à condition qu'il la vengera d'Androgide.

J'ai changé presque tout le second acte : il est mieux écrit et beaucoup moins froid. J'ai, je l'ose dire, embelli le premier; j'ai laissé le quatrième comme il était; j'ai extrêmement travaillé le cinquième, mais je n'en suis pas content; j'ai envie de vous l'envoyer, afin que vous m'en disiez votre avis avec toute la rigueur possible. Hélas! je parlais de tout cela à ce pauvre M. de Maisons, au commencement de sa petite-vérole; il approuvait ce nouveau plan autant qu'il avait blâmé le premier acte de l'autre. Tenez-moi lieu de lui, avec M. de Formont. Communiquez-lui tout cela; je compte lui écrire en vous écrivant, et je le supplie de me mander ce qu'il pense de tous ces nouveaux changemens. Que j'ai envie et qu'il me tarde de vous revoir l'un et l'autre!

O vos cantare periti
Arcades! o mihi tum quàm molliter ossa quiescant!
. . . .
Atque utinam ex vobis unus vestrique fuissem, etc.
(Virg., Égl. X, v. 32, 33, 35.)

A M. DE FORMONT.

Octobre 1731.

Eh bien, mon cher Formont! au milieu des tracasseries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des molinistes et des jansénistes, aimez-vous toujours *Eriphyle?* Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point si vous êtes content de ce que je vous ai proposé, à vous et à M. de Ciddeville. Il

me semble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle semblait plutôt faite pour étonner que pour intéresser. La bonne reine, vieille pécheresse, pénitente, était bernée par les dieux pendant cinq actes, sans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le spectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop soudains, et ne laissaient pas au spectateur le temps de se reposer un moment sur les sentimens qu'on venait de lui inspirer *in ictu oculi;* on assemblait le peuple au troisième acte; on déclarait roi le fils d'Ériphyle; Hermogide donnait sur-le-champ un nouveau tour aux affaires, en disant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'Alcméon faisait à l'instant un nouveau coup de théâtre. Théandre arrivait dans la minute, et fesait tout suspendre, en disant que les dieux fesaient le diable à quatre. Tant d'éclairs coup sur coup éblouissaient. Il faut une lumière plus douce. L'esprit, emporté par tant de secousses, ne pouvait se fixer; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarmes, ce n'était qu'un coup de massue sur Alcméon et Ériphyle déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. Théandre avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défauts, ne convenaient pas dans la bouche de Théandre, qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de Cideville, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts? mais en même temps ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger? Qui voit bien le mal voit aussi le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée, *contraria contrariis curantur.* Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir *Eriphyle* pour Rouen avant qu'il soit peu, mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de Ciddeville pensez des chan-

gemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore *Eriphyle*. Ne manquez pas, Messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous les droits incontestables sur cet enfant que vous avez vu naître.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille complimens à l'ami Cideville.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, 2 novembre 1731.

Mon cher et aimable Ciddeville, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adressé à M. de Formont un paquet de *Charles XII*, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier président, et un pour M. Desforges. Il y a aussi une lettre pour le premier président, que j'aurais bien souhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret;* mais, comme le temps me presse un peu, j'ai supplié M. de Formont de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fussiez absent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point présentée par vous. Je vous prierai bien aussi de continuer à mettre M. Desforges dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ses bons procédés; et puisqu'à votre considération il a favorisé l'impression du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, sans quoi il ne m'aurait rendu qu'un service onéreux; et comme le voilà mis, grâces à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amsterdam chez Ledet et Desbordes, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen, que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part, mais la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour Daphnis et Chloé, pour Antoine et Cléopâtre, et pour la dame Io. J'attends avec impatience cet ouvrage dont je me fais une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses.

. . . Mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetis cothurno.
(Hor., liv. II, od. I, v. 12.)

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de La Grange : ainsi *Ériphyle* ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. *Eriphyle* n'en vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font du mal à l'auteur, qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, novembre 1731.

D'OU vient donc, mon cher Ciddeville, que vous ne me donnez point de vos nouvelles ? N'avez-vous point reçu le *Charles XII* que je vous ai adressé sous le couvert de M. de Formont, avec une lettre pour M. le premier président ? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de Formont. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque assiduité que quand vous avez eu quelque service à

me rendre. Est-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du besoin que j'ai eu de vous ? Au moins intéressez-vous au succès de cette histoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du ministère, et nulle du public.

Mais savez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre Jore (1) ? Je fus assez heureux pour le savoir, et assez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la Bastille ; le tout pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père Girard. Cette préface était de l'abbé Desfontaines, à qui je sauve la prison pour la seconde fois ; et mon avis est qu'il ne l'a méritée que lorsqu'il m'a payé d'ingratitude ; car je ne pense pas qu'on doive, en bonne justice, coffrer un homme pour avoir suivi la morale des jésuites, ni pour l'avoir décriée.

A M. THIERIOT.

1er décembre 1731.

Mon cher Thieriot, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de Chauvelin de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées les factums de Chaudon, et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très-fâché que M. de Chauvelin connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui être plus attaché, ni être plus en co-

(1) Imprimeur-libraire à Rouen, pour quelques publications philosophiques.

lère que je le suis. Quand Orphée-Rameau voudra, je serai à son service ; je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites (1).

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau désir (2).

Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer *Samson*, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque exterminateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un Fontenelle, et non pas un Hardion *who envies poets as eunuks envy lovers*. Ce M. Hardion a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. Rouillé.

A M. DE FORMONT

Paris, ce 10 décembre 1731.

Grand merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pélerins ; mais que dites-vous de l'injustice des méchans qui prétendent qu'*Ériphyle* est de moi, et que *Charles XII* a été imprimé à Rouen? L'antechrist est venu, mon cher

(1) L'opéra de *Samson*.

(2) Ces huit vers ne se trouvent pas dans *Samson*.

monsieur; c'est lui qui a fait la *Vérité de la Religion prouvée par les faits*, *Marie Alacoque*, *Séthos*, *Œdipe* en prose rimée et non rimée; pour *Charles XII*, il faut qu'il soit de la façon d'Elie; car il est très-approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier Folard, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de saint Pâris. Cela infirme un peu son autorité; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre Jore à la Bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père Girard, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver Jore, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites, ni dans celui des magistrats leurs valets; cependant c'était l'abbé Desfontaines qui en était l'auteur. On l'a su à la fin; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la Bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même.

J'ai écrit à M. de Ciddeville pour le prier d'engager M. Desforges à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime *Charles XII* à Rouen. Je crois que les Machuel en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais Daphnis et Chloé, Antoine et Cléopâtre, Isis et Argus me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre 1731.

J'AI reçu votre lettre par les mains de Thieriot, mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé Linant, qui me serait cher, pour

peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (1) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage, car son commerce était aussi plein de douceur que ses poésies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce Bussi-Rabutin qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à La Motte dans la place d'académicien, place méprisée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre *Eriphyle* sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vîtes l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris, aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de Fontaine-Martel, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le Palais-Royal. Je n'en désemparerai pas tant que vous serez chez M. Désalleurs.

Quand nous souperons ensemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons de rien*, comme dit un certain auteur très-aimable; mais hors de là, je veux traiter avec vous de beaucoup de choses. A l'égard de Jore, on m'a assuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conseille pas de revenir sitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en supplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette besogne; mais il faut vous voir long-temps pour que la besogne soit bonne.

. . . . . *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies et multa litura coërcuit.,...
(Hor., art poét., v. 292.)

(1) M. Houdard de La Motte.

Adieu, *operum nostrorum candide judex*. Pressez donc notre cher Ciddeville de nous envoyer sa petite drôlerie. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DE CIDDEVILLE.

Dimanche 4 janvier 1732.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui serait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher Ciddeville; elles font toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable Formont, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les *Lettres anglaises;* mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de Rothelin m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite, et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'épître dédicatoire de *Zaïre*, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le malentendu entre M. votre premier président et M. Rouillé. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigiez vos vers : en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de *Zaïre*. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

FATIME.

Vous allez épouser leur superbe vainqueur...

ZAÏRE.

Eh, qui refuserait le présent de son cœur!
De toute ma faiblesse il faut que je convienne,

Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, etc.

(Sc. I.)

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de *Zaïre* est nécessaire; et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de Formont a envoyé une petite épître à madame de Fontaine-Martel, qui aurait fait honneur à Sarrazin et à l'abbé de Chaulieu. Adieu; la plume me tombe des mains.

A M. DE CIDDEVILLE.

3 février 1732.

Enfin, mon cher Ciddeville, *Eriphyle* et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de Formont, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de Lezeau est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de Formont, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'*Eriphyle*. Pourquoi faut-il que ce soit M. de Lezeau qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits; je ne songeais qu'à moi, et je ne fesais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être

infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité dont je vous parle a retardé un peu votre petit opéra.

> Vous êtes trop tendre pour croire
> Que de Quinault la poétique gloire
> De tous les biens soit le plus précieux.

Pour moi, qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à *Eriphyle*, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aie pas brodé un mauvais fond, et que je n'aie pas pris bien de la peine pour me faire siffler !

Enfin, les rôles sont entre les mains des comédiens ; et en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de Fontaine-Martel, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. *Eriphyle* a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes ; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après *le Glorieux* ; c'est une pièce de M. Destouches, de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit en général bien écrite, mais elle est froide par le fond et par la forme, et je suis persuadé qu'elle

n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels il a travaillé. C'est un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour Dufresne et pour Sarrazin. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les spectateurs ne sont accoutumés. J'ai été assez hardi pour songer uniquement à bien faire plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, si je ne réussis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus, que le petit succès qu'a eu l'histoire du roi de Suède a soulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réussi en prose. Je ferais bien mieux de ne plus songer au théâtre, puisque

Palma negata macrum, donata reducit opimum.
(Hor., liv. II., Ép. I, 181.)

Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes *Lettres anglaises* auprès de vous.

O miseras hominum mentes, ô pectora cæca!
(Lucrèce, liv. II., v. 14.)

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher Cideville, et le cœur est toujours un peu diffus.

A M. DE CIDDEVILLE.

8 février 1732.

ÉRIPHYLE et ma machine malade m'ont tellement occupé tous ces jours-ci, mon cher ami, que l'heure de la poste était toujours passée quand je voulais vous écrire. Je suis venu à bout des tracasseries qu'on m'a faites; mais une tragédie et une mauvaise santé sont des choses bien plus difficiles à raccommoder. Je souffre et je rime, quelle vie! Encore si je rimais bien; mais si vous saviez combien il m'en coûte actuelle-

ment pour polir ma p.... d'Argos ; pour mettre chaque chose à sa place,

Et male tornatos incudi reddere versus
(Hor., Art poét., v. 441.)

vous plaindriez votre pauvre ami.

Mon Dieu ! pourquoi faire des vers, et les faire mal ? Voilà ce La Grange qui vient de donner *Erigone*. Il n'y a pas un vers passable dans tout l'ouvrage ; il y en a cinq cents de ridicules. La pièce est le comble de l'extravagance, de l'absurdité et de la platitude; mais j'ai peur que le siècle n'en soit digne. Cependant ce n'est pas trop à moi à dire du mal du siècle, qui traite assez favorablement *Charles XII*. Un auteur qui fait des vers comme La Grange, mais qui vaut assurément bien mieux, est actuellement fort malade : c'est ce pauvre La Motte. Je suis à peu près dans le même cas ; j'ai un reste de fièvre. Adieu ; quand on est malade, il faut s'en tenir au proverbe : des lettres courtes et de longues amitiés.

Je vous aime tendrement pour toute ma vie. Mille amitiés à Formont.

A M. DE CIDDEVILLE.

Mercredi des Cendres, 27 février 1732.

La beauté qu'en secret Ciddeville idolâtre,
Voit en lui deux talens rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'esprit du héros qui charmait Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réussi que le reste, et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami Formont, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de Daphnis et d'Antoine. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter *Eriphyle*

dans l'instant, je ne puis que me recommander à Dieu et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodassiez votre besogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *felices quibus ista licent.* Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu : je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs.*

A M. DE CIDDEVILLE.

Samedi 8 mars 1732.

Il faut vous donner les premices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux,
Le public a goûté mes derniers sacrifices,
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher Cideville, qu'*Eriphyle*, que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée, qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché, en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'Opéra, lorsqu'un grand-prêtre de Jupiter et une catin d'Argos réussissent à la comédie; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'Ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'Opéra.

Pardon d'un billet si succint ; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise ; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

A M. DE CIDDEVILLE.

17 mars 1732.

Voici M. de Linant (1), Monsieur, qui fait des vers pleins d'images et d'harmonie, et qui mérite par là votre bienveillance. Je crois qu'il ira loin, parce qu'il a à présent trop d'idées et de fougue. La fureur de la jeunesse se change par le temps en chaleur. Je désespérerais de lui, si à son âge ses vers étaient raisonnables. Il m'a paru beaucoup plus sage que sa poésie, et je ne sais rien de si bien qu'une conversation douce et une poésie vive. Vous, mon cher Cideville, qui possédez si bien ces deux talens, encouragez-les dans ce jeune élève. Il sera digne de vivre à Paris en bonne compagnie quand il vous aura vu quelque temps. J'envie le plaisir qu'il va avoir : je ne puis m'empêcher de lui donner cette lettre, afin que je sois sûr qu'on vous parle de moi. Vous m'avez envoyé *versiculos dicaces*, et une épître charmante. Adieu, le cœur le mieux fait et l'esprit le plus aimable que je connaisse.

A M. DE MONCRIF.

Mars 1732.

Mon cher Valérius, que votre consulat (2) ne vous fasse pas oublier Argos. J'ai besoin plus que jamais

(1) Michel Linant, auteur de plusieurs tragédies, et éditeur des œuvres de Voltaire, publiées à Amsterdam en 1739, 4 vol. in-8°, fig.

(2) Moncrif jouait en société le rôle du consul Valérius Publicola dans *Brutus*.

d'être approuvé et protégé par votre charmant maître (1). Je ne veux pas qu'un ouvrage qui sera honoré de son nom soit médiocre ; j'y travaille jour et nuit, et peut-être l'envie de lui plaire sera devenue talent chez moi. S'il daignait envoyer chercher la troupe comique encore une fois, et lui recommander *Eriphyle*, ce serait une bonne action digne de lui. J'ai abandonné cette pièce aux comédiens, quant au profit; mais pour la gloire, nous autres poëtes ne sommes pas si généreux. Mon intérêt véritable, qui est celui de ma réputation, le droit que j'ai de faire continuer la pièce après Pâques, et surtout la protection dont m'honore monseigneur le comte de Clermont, me font espérer que les comédiens ne refuseront pas de jouer la pièce. Je sais bien qu'après les manières honnêtes et généreuses que j'ai eues avec eux, ils auront envie de me nuire, attendu l'esprit de corps. Mais j'attends tout des bontés de S. A. S. et de votre amitié.

A M. DE MONCRIF.

Mars 1732.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à La Fare, à Ferrand,
Que je ne ressemble à Racine.

Grand merci de vos bontés ; j'y suis plus sensible qu'à des battemens de mains (1).

Mon cher et aimable Tithon, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de Fontaine-Martel, qui se vante d'avoir quelque chose à vous

(1) Le prince de Clermont.

(2) La tragédie d'*Eriphyle* venait d'être représentée avec applaudissemens.

dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste et Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois Votre Altesse ratée :
Cela veut dire, hélas ! tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée !
Il n'en ferait rien sûrement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de Clermont; mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâce et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

A M. BROSSETTE.

14 avril 1732.

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monsieur; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans *l'Histoire de Charles XII*.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un

héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très-supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français quand il faisait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi La Motte et ses consorts faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux-esprits subalternes, qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelain fesaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très-fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire, qui est un chef-d'œuvre, et dont l'*Epître aux Muses* de M. Rousseau n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très-

obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, Monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer *l'Histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

A M. DE FORMONT.

Du 29 avril 1732.

Formont, chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté ;
Dis-nous un peu sans vanité
Des nouvelles de la Sagesse
Et de sa sœur la Volupté ;
Car on sait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent sans cesse.
L'une et l'autre est une maîtresse
Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,
Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher Formont, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai *Eriphyle* de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux : le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique, lequel sera récité par Dufresne jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera *Eryphile* en dernier ressort ; mais je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de Cideville, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher Cideville, mais j'étais si pressé, que je ne lui mandai rien du tout.

Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur Néricault Des Touches.

Néricault dans sa comédie
Croit qu'il a peint le Glorieux ;
Pour moi je crois, quoi qu'il nous die,
Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs, il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur Marivaux, sous le titre des *Sermens indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite Dufresne, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes : « Je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice « de ne jamais remonter sur le théâtre. » Tout le monde dit : « Oh! le beau billet qu'a La Châtre! » Pour nous autres Fontaine-Martel, nous jouons la comédie assez régulièrement ; nous repétâmes hier la nouvelle *Eriphyle*. Nous faisons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours : « Ah ! si « M. de Formont était là ! » Adieu, mon cher ami, personne ne vous aime plus tendrement que moi, etc.

A M. DE CIDDEVILLE.

16 mai 1732.

J'AI reçu aujourd'hui *Eriphyle;* mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allègue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canonisation d'*Eriphyle*.

1° En votre conscience, n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte Théandre vient annoncer que les Furies se sont emparées de l'autel, etc. Ce que dit la Reine à Alcméon, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie; donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2° Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. Théandre y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec Alcméon me paraît mauvaise, parce que Théandre n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu'Alcméon est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en sait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas supportable. L'ombre venant après cette scène ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle dit moins que Théandre n'en a fait entendre. Enfin la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle devrait avoir; elle ne marque que le désir d'épouser Alcméon : il faut qu'elle exprime les sentimens de tendresse, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraiue;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, le 29 mai 1732.

Je lisais, ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami Ciddeville; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans *Eriphyle* tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée, qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour-propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vite commencé un autre (1), et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur *Eriphyle*, que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'*Eriphyle* était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera entre des Turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum* musulmanum*que sit*.

Je vis avant-hier l'abbé Linant, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement

(1) *Zaïre*.

regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de Fontaine-Martel; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens, et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de Fontaine n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que Thieriot l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre Crébillon, frère aîné de *Rhadamiste*, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient deux maîtresses. Le meilleur titre pour qu'on puisse avoir entrée chez elle est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'Opéra : jugez d'après cela si Linant, qui a dix-neuf ans, est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de Fontaine a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais, quelque chose qui arrive, il réussira sûrement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour Dieu et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois

ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher Ciddeville, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai 1732.

Je viens de mander à notre cher Ciddeville combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé Linant à Thieriot. La dame du logis prétend que, puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde Thieriot comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme à qui elle ferait une pension la quitterait sur-le-champ pour mademoiselle Sallé. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé Linant; car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas assûrément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de Formont. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît: pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas *Eriphyle* sitôt: j'ai tout corrigé, mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage, quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'*Eriphyle* était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils

en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorency, de Saint-Louis, de Saladin, de Jésus et de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune Bernard, poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie partout continue toujours, et la fureur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des *Cinq* ou *Six Sens*; la musique est de Des Touches, les paroles de Roy, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les *Sermens indiscrets* de Marivaux, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement,

Ea cura quietum
Non me *sollicitat.*

(Virg., Én., IV, 379.)

Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin 1732.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie, mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se faisait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Ciddeville.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à *Eriphyle*, comme Perrin-Dandin se délassait à avoir des procès. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épître, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà

en général quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

Adieu, je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

A M. DE CIDDEVILLE.

27 juin 1732.

Un homme qui vient d'achever une tragédie nouvelle n'a pas le temps d'écrire de longues lettres, mon aimable Ciddeville; mais chaque scène de la pièce était une lettre que je vous écrivais, et je me disais toujours : mon tendre et sensible ami approuvera-t-il cette situation ou ce sentiment? Lui ferai-je verser des larmes? Enfin, après avoir écrit rapidement mon ouvrage, afin de vous l'envoyer plus tôt, je l'ai lu aux comédiens. J'ai mené avec moi le jeune Linant, qui, je crois, vous en a rendu compte. Je serais bien aise de savoir ce qu'en pense un cœur aussi neuf et un esprit aussi juste que le sien. J'ai fait d'ailleurs ce que j'ai pu pour lui rendre service. Je ne sais si je serai assez heureux pour le placer, mais il est sûr que je l'envierai à quiconque le possédera. Madame de Fontaine-Martel a été assez abandonnée de Dieu pour n'en vouloir pas. Si j'avais une maison à moi il en serait bientôt le maître. Il me paraît digne de toute la fortune qu'il n'a pas. Mais si les mœurs aimables, l'esprit et les talens peuvent conduire à la fortune, il faudra bien qu'il en fasse une. Il vous aime de tout son cœur; nous parlons de vous quand nous nous rencontrons. Nous souhaitons de passer notre vie avec vous à Paris. Que dites-vous de nos conseillers de la *cohue des enquêtes*,

qui ont fait vœu de n'aller ni aux spectacles, ni aux Tuileries, jusqu'à ce que le roi leur rende les appels comme d'abus? Qu'a donc de commun la comédie avec celle du jansénisme? Mais, Dieu merci, tout cela va s'accommoder, et je me flatte d'avoir un nombre honnête de conseillers au parlement, à la première représentation de ma tragédie turco-chrétienne.

Adieu, mon cher ami, je retourne à *Eriphyle* dans le moment; je vous écrirai de longues lettres quand je ne ferai plus de tragédies.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, le 10 juillet 1732.

Oui, je vais, mon cher Ciddeville,
Vous envoyer incessamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Évangile,
Et justaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muse facile
Me l'a dit très-élégamment.
Vous y verrez assurément
Des airs français, du sentiment,
Avec la fierté de l'Asie.
Vous concilirez aisément
Les discours de notre patrie
Avec les mœurs d'un Ottoman;
Car vous avez (et dans la vie
C'est sans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un musulman.

Mon Dieu! mon cher Ciddeville, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaisir à recevoir de vos lettres! Je m'attirerais ce plaisir-là plus souvent; mais comment trouver un instant au milieu des maladies, des

affaires et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé Linant va faire une tragédie.

Macte nova virtute puer, sic itur ad astra.
(Virgile, Énéid., IX, 641.)

Pendant ce temps-là on joue les *Cinq Sens* à l'Opéra, à la Comédie française, à l'italienne, à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages (1); il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté surtout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai Jore de mettre quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. Formont ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet 1732.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant *Ériphyle* et *Zaïre*. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes œuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je

(1) Amsterdam, 1732; 2 v. in-8°. Première collection d'ouvrages de Voltaire portant le titre d'Œuvres.

n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mais. Mais ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute, que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de La Faye. Il est vrai que j'y parle un peu durement de Rousseau; mais lui ai-je fait tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié ses odes; mais c'est, je crois, une faute du libraire : j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi, quand je vous dirai que, dans ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ses allégories, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. Despréaux avait introduits auparavant en vers coulans et naturels? Pour la personne de Rousseau, je ne lui dois aucun égard; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise, qu'elle est inconnue, quoique imprimée.

Le petit abbé Linant va faire une tragédie : je l'y ai encouragé. C'est envoyer une homme à la tranchée, mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et

de tout risquer pour cela. M. de Nesle m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre Linant. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela, il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris?

A M. DE CIDDEVILLE.

Samedi, 9 d'auguste 1732.

Messieurs Formont et Ciddeville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma *Zaïre* barbouilla,
Lorsqu'étant en sale cornette,
A la hâte on vous l'envoya
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de *Zaïre* qui n'est pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte, et la dernière du quatrième acte, entre Orosmane et Zaïre, sont comme il faut; imaginez-vous qu'Orosmane n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec Zaïre à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers de corrigés, et que si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

A M. DE CIDDEVILLE.

25 d'auguste 1732.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous puissiez être témoins du succès de *Zaïre;* vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez, mon cher

Ciddeville, que je me livre avec vous, en liberté, au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre* à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais ; mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays ; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Messieurs, renvoyez-moi donc *Eriphyle*, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu! ce que c'est que de choisir un sujet intéressant! *Eriphyle* est bien mieux écrite que *Zaïre;* mais tous les ornemens, tout l'esprit, et toute la force de la poésie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Adieu, mes chers Ciddeville et Formont.

Quod si me tragicis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.
(Hor., liv. I, Od. I., v. 36.)

Je vous embrasse bien tendrement.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher Ciddeville, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de la Rivaudaye, dans ce même jardin où M. de Formont m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de la Rivaudaye ne m'ait pas traité de même ; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami.

A M. DE CIDDEVILLE.

Le 3 septembre 1732.

Je suis pénétré, mon cher Ciddeville, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler ; c'est la preuve

la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous soit malheureux? Que serai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de Fontaine-Martel; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de Formont m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai pas encore fait de réponse; je ne sais où le prendre. Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

A. M. DE FORMONT.

Le... septembre 1732.

Je viens d'apprendre par notre cher Cideville, qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de *Zaïre.* Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est accoutumé à moi. *Zaïre* ne s'éloigne pas du succès d'*Inès de Castro;* mais cela

même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle Gaussin, au jeu des acteurs et au mélange nouveau des plumes et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peine pour cette fumée de vaine gloire! Cependant, que ferions-nous sans cette chimère? elle est nécessaire à l'âme comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre *Eriphyle* et *la Mort de César*, le tout pour cette fumée. En attendant, je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de *Charles XII*. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par La Motraye. L'homme ne méritait pas de réponse; mais; toutes les fois qu'il s'agit de la vérité, et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces *Lettres anglaises* que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de Louis XIV. Voilà, mon cher Formont, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficulrés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de

n'être jamais d'aucun corps, et de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps Cideville pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher Formont, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre 1732.

Muse et Grace, madame de Fontaine-Martel m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec mon parlement, et de la combustion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au sujet d'une mauvaise comédie que j'ai empêché d'être représentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires signalées sur des choses où il ne s'agissait de rien du tout. Il s'est formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princesses et de leurs adhérens. La reine a été victorieuse, et j'ai fait la paix avec les princesses. Il n'en a coûté, pour cette importante affaire, que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adressés; car il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaisir à en brûler pour vous, Muse et Grâce! Mais il faut vous le déguiser trop adroitement; il faut vous cacher presque tout ce qu'on pense.

Je n'ose dans mes vers parler de vos beautés
Que sous le voile du mystère.

Quoi! sans art je ne puis vous plaire,
Lorsque sans lui vous m'enchantez?

Non, Muse et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait passer sa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puissiez venir souper très-fréquemment chez madame de Fontaine-Martel; car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux,
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'assurer M. le président de Lubert de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

A M. DE FORMONT.

Octobre 1732.

JE vous adressai hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à Falkener, telle que je

l'avais corrigée et montrée à M. Rouillé. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de Ciddeville à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le dirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes:

> Tous les jours à la cour un sot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité.
>
> (Boileau, sat. IX, 173.)

Qui ne fait que des critiques générales n'offense personne. La Bruyère a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à Louis XIV, ne deviendront un jour la satire de Louis XV, que si Louis XV ne l'imite pas; mais en quel endroit insinué-je que Louis XV ne marchera pas sur ses traces? Les vers sur *Polyeucte* renferment une vérité incontestable, et la manière dont ils sont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain est telle, que la belle âme de Polyeucte aurait faiblement attendri sans l'amour de sa femme pour Sévère, etc.? Ce qui regarde la pauvre Le Couvreur est un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire sentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de Melpomène, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poétiquement ce que je n'ose pas dire sérieusement.

M. Rouillé, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiselle Le Couvreur était le seul qu'un approbateur ne puisse passer, et c'est lui-même qui a donné le conseil de faire paraître deux éditions: la première sans l'épître et avec le privilège, la seconde

avec l'épître et sans le privilége. C'est à quoi je me suis déterminé. J'ai écrit à Jore en conséquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Versailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre syndicale avec toutes les formalités ridicules dont la librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? Ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, et non pas un sermon : et dans quelque genre que *Zaïre* soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre *Zaïre* méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à Falkener m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 30 octobre 1732.

ETANT à la cour, Monsieur, sans être courtisan, et lisant des livres de philosophie sans être philosophe, j'ai recours à vous dans mes doutes, bien fâché de ne

pouvoir jouir du plaisir de vous consulter de vive voix. Il s'agit du grand principe de l'attraction de M. Newton. A qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, Monsieur, qui l'entendez si bien, qui travaillez vous-même sur la philosophie, et qui êtes si capable d'en confirmer la vérité ou d'en démontrer le faux?

Je vous envoie un petit Mémoire que j'avais fait très-long pour un autre, et que j'ai fait très-court pour vous, bien sûr que, sur le seul énoncé, vous suppléerez à tout ce qui y manque. Je vous demande pardon de mon importunité; mais je vous supplie très-instamment de vouloir bien employer un moment de votre temps à m'éclairer. J'attends votre réponse pour savoir si je dois croire ou non à l'attraction. Ma foi dépendra de vous; et si je suis persuadé de la vérité de ce système, comme je le suis de votre mérite, je suis assurément le plus ferme newtonien du monde.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que je vous dois, votre, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 3 novembre 1732.

Je ne vous avais demandé qu'une démonstration, et vous m'en donnez deux! Je vous remercie assurément de tout mon cœur de votre libéralité, et je suis bien aise de voir que ce sont les riches qui sont prodigues. Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumineuse; me voici newtonien de votre façon; je suis votre prosélyte, et fais ma profession de foi entre vos mains. A la manière dont vous écrivez, je ne doute pas que votre livre ne vous fasse bien des disciples. Vous êtes si intelligible, que, sans doute, *unusquisque audiet linguam suam*.

J'aurai seulement le bonheur d'avoir été instruit

avant les autres, et d'être le premier néophyte. On ne peut plus s'empêcher de croire à la gravitation newtonienne, et il faut proscrire les chimères des tourbillons.

. . . *Deus ille fuit, Deus, inclyte Memmî.*
(Lucr., liv. V, v. 8.)

Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longè flammantia lumina mundi.
(Lucr., liv. I, v. 43.)

Voilà le cas où vous êtes; j'attends votre livre avec la dernière impatience; vous serez l'apôtre du dieu dont je vous parle. Plus j'entrevois cette philosophie, et plus je l'admire. On trouve, à chaque pas que l'on fait, que cet univers est arrangé par des lois mathématiques qui sont éternelles et nécessaires.

Qui aurait pensé, il y a cinquante ans, que le même pouvoir faisait le mouvement des astres et la pesanteur! qui aurait soupçonné la réfrangibilité et les autres propriétés de la lumière découvertes par Newton! il est notre Christophe Colomb; il nous a menés dans un nouveau monde, et je voudrais bien y voyager à votre suite. Que de questions, peut-être mal fondées je vous ferais! mais je me flatte que vous y répondriez avec la même bonté avec laquelle vous avez levé mes premiers scrupules.

Je vous dirais que le système de l'attraction et l'anéantissement des tourbillons de matière subtile ne donnent aucune raison de la rotation des planètes sur leurs axes.

Je vous demanderais pourquoi, si la force de l'attraction augmente si prodigieusement par le voisinage, la comète de 1680, dans son périgée, qui était presque dans le disque du soleil, et n'en était éloignée que de la huitième partie, n'y a pas été entraînée? pourquoi les corps graves n'accélèrent plus leur chute sur la terre au bout de quelques minutes? comment

M. Newton peut apporter l'aimant en preuve de son système, puisque, selon ce système, l'aimant devrait attirer le fer ou en être attiré en tous les sens, au lieu y a un pôle qui attire et un autre qui repousse?

Votre écolier deviendrait enfin bien importun; mais il voudrait mériter d'avoir un tel maître. Je sens avec douleur que toute mon attention, tous mes efforts et tout mon temps me suffiraient à peine pour être un peu instruit, et que je n'ai à donner à cette étude sublime que quelques heures sans suite, et une attention distraite par mille objets, et surtout par ma mauvaise santé.

Je n'en sais qu'autant qu'il faut pour vous admirer, et non pas pour vous suivre. Je suis, Monsieur, avec les sentimens les plus vifs d'estime et de reconnaissance, votre, etc.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 5 novembre 1732.

Ah! il me vient un scrupule affreux, et toute ma foi est ébranlée; si vous n'avez pitié de moi, la grâce m'abandonne.... (1)

Peut-être ne sais-je ce que je dis. Je m'en vais entendre la musique de Tancrède, et j'attends votre réponse avec toute la docilité d'un disciple assez heureux pour avoir trouvé un maître tel que vous.

Non ita certandi cupidus quam propter amorem
Quod te imitari aveo. Quid enim contendat hirundo
Cycnis, etc.

(Lucr., liv. III, v. 5.)

Je vous cite toujours des vers; mais je crois que vous ne haïssez pas des bribes de Lucrèce.

(1) Nous supprimons ici un passage sur le mouvement de la lune et sur la pesanteur; on le retrouvera dans la physique: c'était un double emploi.

A M. DE MAUPERTUIS.

Fontainebleau, 8 novembre 1732.

PARDON, Monsieur, mes tentations sont allées au diable, d'où elles venaient. Votre première lettre m'a baptisé dans la religion newtonienne; votre seconde m'a donné la confirmation. En vous remerciant de vos sacremens, brûlez, je vous prie, mes ridicules objections; elles sont d'un infidèle. Je garderai à jamais vos lettres, elles sont d'un grand apôtre de Newton : *Lumen ad revelationem gentium.* (Evang. de S. Luc, ch. II, v. 32.)

Je suis, avec bien de l'admiration, de la reconnaissance et de la honte, votre très-humble et indigne disciple.

A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le... 1732.

VOUS m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse du Maine; et, ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame du Maine comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi; mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puis-

sante; il est ami de M. de Formont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de Formont, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous; et je vous en remercîrai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers; vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame du Maine, et pour l'amour de Formont, qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame; je vous suis attaché comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre 1732.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel;
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître-autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,

Me semblait plus amer que fiel ;
Je l'ai renversé comme Ulysse ;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice :
J'en fus sauvé par l'Éternel ;
Car on peut aller au b.....
Sans y gagner la.....

Je me rends tout entier, mon cher Cideville, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau me rendait le plus paresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en parlez ; vous semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...
(Corneille, Rodog., act. I, sc. 7.)

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

. . . *Mox, ubi publicas*
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.
(Hor. II, Od. I, 10.)

C'est ce qu'Horace écrivait à l'autre Cideville ; et cela ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici *Zaïre ;* il y avait honnêtement du monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son frère Caunus ; mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'Opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde paraît content. Ce n'est pas que l'intrigue de la pièce ne puisse recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conseiller de nos enquêtes, nommé M. de Montessu, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi avait donné pour sa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiselle Labaté, comédienne assez médiocre, mais assez jolie catin. Il est mort incognito de la petite-vérole, au grand étonnement des connaisseurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, si vous n'avez point vu mes petits versiculets pour la demoiselle Gaussin, je vous les enverrai. Vous avez des droits sur mes ouvrages, et vous en aurez sur moi toute ma vie.

Mandez-moi un peu, je vous prie, si vous avez vu l'épouse de Gilles Bernières, et si M. le marquis se trouve bien de son ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi.... novembre 1732.

Il y a mille ans, mon cher Formont, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de *Zaïre*, et vous me donniez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger *Zaïre*. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient ces importantes billevesées, je m'amusais à lire Newton au lieu de retoucher notre *Zaïre*. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces *Lettres anglaises*, et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire Newton; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre René. J'ai la hardiesse de soutenir le système d'Isaac, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pour-

rais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; Thieriot en souffrira; vous regretterez ces endroits, et moi aussi; mais,

Non *me fata meis patiuntur* scribere nugas
Auspiciis, et sponte meâ componere chartas.
(Virg., Énéid. IV, v. 340.)

J'ai lu au cardinal de Fleury deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer Newton et d'obscurcir Locke. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de Sade vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin, à vous et à M. de Cideville, pour vos étrennes; mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, monsieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle de Launay une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces et la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous me fesiez part de ces gentillesses, ce serait en vérité très-bien fait à vous, et je me croirais payé avec usure du magasin que je vous destine. Notre baronne vous fait ses complimens. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. Desalleurs, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je supplie M. de Cideville de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de Formont d'assurer mon cher Cideville de ma tendre amitié.

Adieu ; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 24 novembre 1732.

Les vers aimables que vous avez bien voulu m'envoyer, Monsieur, sont la récompense la plus flatteuse que j'aie jamais reçue de mes ouvrages. Vous faites si bien mon métier, que je n'ose plus m'en mêler après vous, et que je me réduis à vous remercier, en simple prose, de l'honneur et du plaisir que vous m'avez fait en vers. Je n'ai reçu que fort tard votre charmante lettre; et une fièvre qui m'est survenue, et dont je ne suis pas encore guéri, m'a privé jusqu'à présent du plaisir de vous répondre. On avait commencé, il y a quelque temps, Monsieur, une édition de quelques-uns de mes ouvrages, qui a été suspendue. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, tout imparfaite qu'elle est; je vous prie de la recevoir comme un témoignage de ma reconnaissance, et de l'envie que j'ai de mériter votre suffrage. Il est beau à vous, Monsieur, de joindre aux calculs de Plutus l'harmonie d'Apollon. Je vous exhorte à réunir toujours ces deux divinités; elles ont besoin l'une de l'autre.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
(Hor., Art poét., v. 343.)

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE FORMONT.

Décembre 1732.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaissance, et vos vers avec transport, comme vous le seriez

vous-même. Ils vous ressemblent, mon cher Formont, ils sont pleins de justesse et d'esprit. Tout le monde croira, avec raison, que si je ne vous réponds qu'en prose, c'est parce que je sens mon impuissance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raison, c'est que je n'ai pas un instant dont je puisse disposer. Je retouche les *Lettres anglaises* pour vous les renvoyer. Je viens de finir le *Temple du Goût*, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de Cideville, si M. le cardinal de Polignac et M. l'abbé de Rothelin ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de *Zaïre*. Vous autres, qui avez un peu plus de loisir, écrivez-nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du *Temple du Goût;* car après tout, Messieurs, c'est votre affaire, et il s'agit de votre dieu et de votre église. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique! Adieu.

A M. DE CIDDEVILLE.

8 décembre 1732.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pélerinage
Que je fis en certain séjour
Où vous faites souvent voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y suis dès long-temps oublié:
Mais pour celui de l'Amitié,
C'est avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du Goût* doit être

montrée à très-peu de monde; et surtout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher Cideville, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de Polignac vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune *Zaïre* de vos mains, sans l'errata que j'ai envoyé à Jore, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes, ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

A M. DE FORMONT.

15 décembre 1732.

Vous daignez vous abaisser à revoir des éditions, vous qui êtes fait assurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du soin que vous avez la bonté de prendre pour *Zaïre*, si vous me passez sa conversion, j'ai l'amour propre d'espérer que vous ne serez pas tout-à-fait mécontent du reste. Il me semble qu'on voit assez, dans la première scène, qu'elle serait chrétienne, si elle n'aimait pas Orosmane. Fatime, Nérestan et la croix avaient déjà fait quelque impression sur son cœur. Son père, son frère et la grâce achèvent cette affaire au second acte. La grâce surtout ne doit point effaroucher; c'est un être poétique et à qui l'illusion est attachée depuis long-temps. Pour le style, il ne faut pas s'attendre à celui de la *Henriade*. Une loure ne se joue point sur le ton de la descente de Mars.

Me dulces dominæ Musa Liciniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum

Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus.
(Hor., liv. II, Od. XII, v. 13.)

Il a fallu, ce me semble, répandre de la mollesse et de la facilité dans une pièce qui roule tout entière sur le sentiment. *Qu'il mourût* serait détestable dans *Zaïre;* et *Zaïre, vous pleurez*, serait impertinent dans Horace. *Suus unicuique locus est.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les sons en eussent paru aussi aigres, si j'avais voulu les rendre forts en cette occasion.

Je compte vous envoyer incessamment une copie manuscrite de toutes mes lettres à Thieriot sur la religion, le gouvernement, la philosophie et la poésie des Anglais (1). Il y a quatre lettres sur M. Newton, dans lesquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le système et même tous les systèmes de ce grand philosophe. J'évite avec soin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ses affaires sans chiffrer avec son intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. Locke. La seule matière philosophique que j'y traite est la petite bagatelle de l'immatérialité de l'âme; mais la chose est trop de conséquence pour la traiter sérieusement; il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front nosseigneurs les théologiens, gens qui voient si clairement la spiritualité de l'âme, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, le corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à Jore, avec le privilége de *Zaïre.* C'est une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impression de quelques jours. Je ne l'ai adressée à

(1) *Lettres philosophiques*, écrites en anglais en 1728 et 1729. Voltaire les publia ensuite en français en 1733.

M. Jore qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui sont M. de Formont et M. de Cideville.

Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir incessamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux Italiens deux critiques de *Zaïre*. Elles sont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour-propre, car les Italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que *Zaïre* en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tels que le *Repos de Cyrus*, les *Poésies* du sieur Tanevot, et autres denrées. *Le Spectacle de la nature*, compilation assez bonne dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. Moncrif va être de l'académie française, et faire jouer sa comédie des *Abdérites*, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale*.

A. M. DE MAUPERTUIS.

1732.

J'AI lu ce matin, Monsieur, les trois quarts de votre livre (1) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Évangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; souffrez donc, Monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres; je vous demande en grâce de vouloir bien les lire. Je n'ose vous prier de mettre par

(1) *De la Figure des astres.*

écrit les réflexions que vous ferez, il n'est pas juste que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que si vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choisi, parmi toutes ces lettres, celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire sur plus d'une province du Parnasse, mais je n'ai pas voulu vous ennuyer à la fois *in omni genere*. Je veux essayer votre patience par degrés.

Quand vous voudrez faire encore un souper chez M. du Fay avec l'honnête musulman qui entend si bien le français (1), je serai à vos ordres, et je vous lirai le *Temple du Goût*. C'est un pays aussi connu de vous qu'il est ignoré de la plupart des géomètres. M. Newton ne le connaissait pas, et M. Leibnitz n'y avait guère voyagé qu'en Allemand.

Adieu, Monsieur, vous n'avez point de disciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

A M. BERGER,

SECRÉTAIRE DE M. LE PRINCE DE CARIGNAN.

1732.

VOUS, Monsieur, qui êtes le très-digne secrétaire d'un prince qui veut bien être à la tête de nos plaisirs, et qui avez par conséquent le plus joli département du monde, faites-moi, je vous prie, l'amitié de me mander quand il faudra lui envoyer les paroles de *Samson*. Je n'ai fait cet ouvrage par aucun autre motif que par celui de contribuer de fort loin à la gloire de M. Rameau, et de servir à ses talens, comme celui qui fournit la toile et le chevalet contribue à la gloire

(1) M. de La Condamine, habillé en Turc, avait soupé chez M. du Fay, avec M. de Voltaire, sans en être reconnu.

du peintre. Mais quoique je ne joue qu'un rôle très-subalterne dans cette affaire, cependant je voudrais bien n'avoir aucune difficulté à essuyer, et pouvoir compter personnellement sur la protection de M. le prince de Carignan, tant pour la manière dont cet opéra sera exécuté, que pour l'examen des paroles. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire un peu ma cour, et que ce sera à vous que j'aurai l'obligation de ses bontés.

On a mandé ici que ces *Lettres anglaises* fesaient beaucoup plus de bruit qu'elles ne méritent; que la plupart des ignorans qui parlent dans les cafés, devant des gens plus ignorans qu'eux, disaient que j'avais tort sur Newton, dont ils ne connaissaient que le nom; que les jansénistes m'appelaient moliniste; que les dévots disaient que je suis un athée, parce que je me suis moqué des quakers; et que ces indignes ennemis, qu'un peu de réputation m'a attirés, ne parlaient que de lettres de cachet, pour se venger de ce que mon livre a peut-être fait trop de plaisir et leur a appris quelque chose. Vous pouvez compter que mon seul embarras est de savoir pour qui de tous ses animaux raisonneurs j'ai le plus grand mépris; mais je ne suis point embarrassé de vous dire, que je suis beaucoup plus touché de votre amitié que de leurs criailleries. Je compte entretenir un commerce fort exact avec votre ami, M. Sinetti, et être en France son correspondant, si pourtant je reste en France. Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles, et aimez un peu votre ami.

A M. DE CIDDEVILLE.

24 décembre 1732.

J'AI envoyé, mon très-aimable Ciddeville, une petite boîte à Jore, contenant deux chiffons d'espèce

très différente. L'un est un parchemin, avec un *tel est mon plaisir;* l'autre est une épître dédicatoire de *Zaïre*, moitié vers, moitié prose, dans laquelle j'ai mis plus d'imagination qu'il n'y en a dans cet autre ouvrage en parchemin. J'ai bien recommandé à Jore de vous porter cette épître; il y a bien des choses à réformer avant qu'on l'imprime. Je ne sais même si la délicatesse excessive de ceux qui sont chargés de la librairie ne se révoltera pas un peu contre la liberté innocente de cet ouvrage. J'en ai adouci quelques traits, et je le communique corrigé à M. Rouillé, afin qu'il donne au moins une permission tacite, et que Jore ne puisse être inquiété.

A l'égard de l'impression de *Zaïre*, je ne peux faire ce que Jore demande; mais je le dédommagerai en lui fesant imprimer mes *Lettres anglaises*, qui composeront un volume assez honnête. Je compte que vous verrez bientôt ces guenilles; mais je vous supplie surtout de bien recommander à Jore de ne pas tirer un seul exemplaire de *Zaïre* au-delà des deux mille cinq cents que je lui ai prescrits. Il ne faut pas que personne en puisse avoir avant que je l'aie présentée au garde-des-sceaux.

Pour notre abbé Linant, je crois qu'il retournera bientôt à Rouen; j'ai été assez malheureux pour lui être inutile à Paris. Mais que faire de lui? il ne sait pas seulement écrire assez lisiblement pour être secrétaire, et j'ai bien peur qu'il n'ait la vertu aimable de la paresse, qui devient un grand vice dans un homme qui a sa fortune à faire. Il a de l'esprit, du goût, de la sagesse; je ne doute pas qu'il ne fasse tôt ou tard sa fortune, s'il veut joindre à cela un peu de travail.

Il faut surtout qu'il ne dédaigne pas les petits emplois convenables à son âge, à sa fortune et à son état;

car quoiqu'il soit né avec du mérite, il n'a encore rien fait d'assez bon pour qu'on le mette au rang des gens de lettres qui ont à se plaindre de l'injustice du siècle.

Je voudrais qu'il pût attraper quelque bénéfice de votre archevêque. Voilà, ce me semble, qui lui conviendrait le mieux. Peut-être que vous pourrez, avec M. Formont et avec le secours de M. de Tressan, lui procurer quelque petit établissement de cette espèce, sans quoi il sera réduit à passer par l'amertume des emplois subalternes. Ce qu'il a de mieux à faire, pendant qu'il est encore jeune, c'est de se retirer dans un grenier, chez sa mère, et de cultiver son talent dans la retraite, en attendant qu'il puisse le présenter au grand jour avec succès.

Je vais m'arranger pour vous donner les étrennes que vous me demandez. Ce sont de vraies étrennes, car tout cela n'est que bagatelle. Je ne compte pas faire imprimer sitôt toutes ces petites pièces fugitives; il ne faut pas assommer le public coup sur coup. Je vais seulement finir l'édition de la *Henriade* qui est entre les mains de Jore. Il n'y a plus de *Henriades* à Paris chez les libraires, et il ne faut pas en laisser manquer, de peur qu'on ne se désaccoutume d'en demander; après cela viendra l'édition des *Lettres anglaises*, et je serai le

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.
(Boileau, sat. II, 77.)

Mandez-moi, je vous prie, comment va la guerre civile de La Rivière-Bourdet. Ragotin a-t-il racommodé madame Bouvillon avec M. de la Baguenaudière? Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DE MONCRIF.

Paris, décembre 1732.

Il faut se lever de bon matin pour voir les princes et messieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher Moncrif, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie : c'était de m'aider à travailler auprès de Son Altesse pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence.

Madame de Fontaine-Martel disait à ce propos.

« Puisse-t-il sans cérémonie,
Au saint jour de l'Épiphanie,
Dîner avec les Arts dont lui seul est l'appui !
Ah ! s'il venait dans cet asile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Évangile. »

Voilà ce que nous chantions, madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'est pas mon affaire, c'est la vôtre.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.
(Hor., I, Épit. XVII, 35.)

Vous qui savez ce secret, enseignez-nous comme il faut s'y prendre.

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, 1732.

Je devrais être chez vous, Monsieur, pour vous remercier de vos nouvelles bontés ; mais des difficultés, des tracasseries et des injustices assez singulières, que j'essuie depuis quelques jours au sujet d'une pré-

face que je destinais à *Zaïre*, ne me laissent pas un moment de libre. Il n'y a aucune de vos réflexions sur mes lettres à laquelle je ne me sois rendu dans l'instant. Mais, malgré la vanité que j'ai de recevoir vos lettres, mon petit amour-propre se sent obligé de vous dire que mon copiste avait passé une page entière où j'expliquais, tant bien que mal, le mouvement des prétendus tourbillons qu'on suppose emporter les planètes autour du soleil, et le mouvement de rotation de chaque globe en particulier, qu'on suppose être la cause de la pesanteur. Je me gardais bien de confondre ces deux romans; mais l'omission d'une page a dû vous faire croire que je pensais que c'était la même matière subtile qui, selon Descartes, fesait le mouvement annuel de la terre et de la pesanteur. Je suis bien aise de me justifier auprès de vous de cette erreur, et de vous dire encore qu'on a mis *aphélie* en un endroit pour *périhélie*.

Je vous supplie de vouloir bien examiner s'il est vrai que Newton assure que la lumière n'est point réfléchie par le rebondissement, si j'ose ainsi parler, des traits de lumière qui sont repoussés comme une balle par une muraille. Pemberton, que j'ai entre les mains, le dit positivement, et il n'y a pas d'apparence qu'il en impose à son maître. Il s'étend fort sur cet article, à la page 139 et suivantes, et il met au nombre des plus étonnans et des plus beaux paradoxes de M. Newton, cette proposition, que *la lumière n'est pas réfléchie, en réjaillissant sur les parties solides des corps*.

Je n'ai pû m'étendre dans mes lettres, ni sur cette particularité, ni sur tant d'autres : il aurait fallu faire un livre de philosophie, et je suis à peine capable d'entendre le vôtre. J'ai cru seulement être obligé, en parlant de tous les beaux-arts, de faire un peu connaître

M. Newton à des ignorans comme moi, *in quantum possum et in quantum indigens.*

Adieu; je vous aime et je vous admire, mais j'ai bien peur d'être obligé d'abandonner toute cette philosophie; c'est un métier qui demande beaucoup de santé et beaucoup de loisir, et je n'ai ni l'un ni l'autre.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET (1).

Ce dimanche....

Je vous regarderai toute ma vie comme mon maître, et vous aurez toujours sur moi vos premiers droits. Je vous dois toutes les prémices de ce que je fais. Comptez, mon cher monsieur, que tant que je vivrai vous aurez en moi un ami tendre et attentif. Je n'aurai *Zaïre* que dans sept ou huit jours; vous croyez bien que vous serez des premiers à qui je ferai ce petit hommage. *Si placeo tuum est;* et *placerem* bien davantage, si j'étais assez heureux pour passer ma vie avec vous; mais

Non me fata meis patiuntur ducere vitam
Auspiciis, et sponte meâ componere curas.
(Virg., Én., liv. IV, v. 340.)

On ne fait rien dans ce monde de ce qu'on voudrait, et je passe ma vie à vous regretter. *Vale, dilige tuum amicum, tuum discipulum*, qui vous est toujours dévoué avec l'amitié la plus respectueuse.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Vassy, en Champagne, 1732.

Mon ancien maître, qui l'êtes toujours comme vous

(1) L'une des quarante-neuf lettres inédites que les héritiers de l'abbé d'Olivet avaient données à M. Guillaume, membre de l'académie de Besançon.

savez, et que j'aime comme si vous n'étiez pas mon maître, sachez que, si j'étais resté à Paris, je vous aurais vu très-souvent, et que, puisque je me suis confiné à la campagne, il faut que je sois avec vous en commerce de lettres : car de près ou de loin je veux que vous m'aimiez et que vous m'instruisiez. Dites-moi donc, mon très-cher abbé, quelle fortune a fait l'*Histoire du vicomte de Turenne*. Daignez me dire si l'*Histoire ancienne de Rollin* ne commence pas à lasser un peu le public. Les tréteaux de Melpomène et de Thalie retentissent-ils de fadaises amusantes ou sifflées ? Mettez un peu au fait, je vous prie, un pauvre solitaire qui

> ....*Armis*
> *Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.*
>
> (Hor., liv. I, épit. I, v. 4.)

Mais si vous voulez me faire un véritable plaisir, mandez-moi à quoi vous occupez votre loisir. Allez-vous

> . . *Inter silvas Academi quærere verum?*
>
> (Hor., liv. II, épit. II, v. 45.)

Vous occupez-vous de philosophie ancienne et moderne, ou de l'histoire de nos belles-lettres ? Si vous déterriez jamais dans votre chemin quelque chose qui pût servir à faire connaître le progrès des arts dans le siècle de Louis XIV, vous me feriez la plus grande faveur du monde de m'en faire part. Tout me sera bon, anecdotes sur la littérature, sur la philosophie, histoire de l'esprit humain, c'est-à-dire de la sottise humaine, poésie, peinture, musique. Je ferai comme La Flèche, qui *faisait son profit de tout*. Je sais que vous êtes

> *Harum nugarum exquisitissimus detector.*

Je vous demande en grâce de me faire part de ce que

vous pourrez déterrer de singulier sur ces matières, ou du moins de m'indiquer les sources un peu détournées. Il me semble, mon cher abbé, que j'aurais passé des journées délicieuses à m'entretenir avec vous de ces riens qui m'intéressent, et qui, tout futiles qu'ils sont, ne laissent pas d'être matière à réflexion pour quiconque sait penser. Écrivez-moi donc, mon ancien maître, avec familiarité, avec amitié, *currente calamo et animo*. Songez que vous n'avez guère d'ami de plus veille date, ni qui vous soit plus tendrement et plus vivement attaché quand il ne vous aimerait que d'hier.

A M. LEFEBVRE (1).

SUR LES INCONVÉNIENS ATTACHÉS A LA LITTÉRATURE.

1732 (1).

Votre vocation, mon cher Lefebvre, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire, que le ver à soie file, que M. de Réaumur les dissèque, et que vous les chantiez. Vous serez poëte et homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité sera votre partage. La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre (ce que je ne crois pas), voilà des remords pour la vie. Si vous réussissez, voilà des ennemis : vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris et la haine.

(1) Cette lettre paraît écrite en 1732 ; car en ce temps l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé M. Lefebvre, à qui elle est adressée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très-savant, et fesait bien des vers : il mourut la même année.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer et à instruire les autres!

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur. Si votre manière de penser n'est pas la sienne; s'il n'est pas l'ami de vos amis; s'il est celui de votre rival; s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilége, qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociation, votre ouvrage s'imprime; c'est alors qu'il faut ou assoupir les *Cerbères* de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France et autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satiriques; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la Renommée; vous courtisez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs: tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez; il réplique: vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux partis au ridicule.

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre; vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilisse-

ment où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre pièce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire tomber. Réussit-elle, la farce qu'un appelle *italienne*, celle de la Foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savans qui entendent mal le grec, et qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; et le laquais galonné qui porte la livrée du luxe, insulte à votre habit qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant : mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite, vous vieillissez dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur qui,

par le moyen de la mère de son élève, emportera un poste que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savans qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps; vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par des cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie française, et pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception, un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoique assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tous tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des sciences, ménage si peu l'Académie française. C'est que les travaux de l'Académie française sont exposés aux yeux du grand nombre; et les autres sont voilés. Chaque Français croit savoir sa langue, et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physi-

cien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses remarques sur le *Cid;* la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrens se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux Rousseau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme. Essuyez-vous un refus, votre affliction est réelle. On

pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel long-temps abusé.
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais? est-ce de vous détourner de la route de la littérature? non. Je ne m'oppose point à la destinée; je vous exhorte seulement à la patience.

A M. JOSSE, LIBRAIRE (1).

A Paris, le 6 janvier 1733.

QUOIQUE je n'aie jamais reçu un sou des souscriptions de la *Henriade* (2), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune souscription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je suis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les souscriptions qu'on a présentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la *Henriade* aux souscripteurs. Il est vrai, Monsieur, que le temps fixé pour ce remboursement est passé il y a deux mois; mais M. de la Porte, porteur de deux souscriptions, mérite une considération particulière. Je vous prie de lui rembourser ce

(1) Nous imprimons cette lettre sur l'original même auquel se trouvait joint un grand nombre de souscriptions remboursées par M. de Voltaire. Cette lettre prouve qu'au commencement même de sa carrière littéraire, M. de Voltaire n'avait point cette avidité que ses ennemis lui ont tant de fois et si injustement reprochée. Il est d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ses ouvrages pour s'enrichir; il les a presque toujours donnés, soit aux libraires ou aux comédiens, soit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(2) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

papier, et de lui faire présent d'une *Henriade* de ma part.

A M. DE CIDDEVILLE.

11 janvier 1733.

Il est deux heures après midi; je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher ami. Je vous dirai avec la précipitation où me met l'heure de la poste, que j'envoyai hier, sous le couvert de M. de Formont, une nouvelle copie de l'épître telle que je souhaite qu'elle soit imprimée. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous dans presque tous vos sentimens. Vous verrez que j'ai adouci, dans cette nouvelle copie, une partie des choses que vous craignez qui ne révoltent. Je ne suis point du tout de votre avis sur les trois rimes masculines et féminines de suite. Il me paraît que ce redoublement a beaucoup de grâce dans ces ouvrages familiers, et je vous renvoie sur cela à notre ami Chapelle et à l'abbé de Chaulieu qu'on imprime à présent. A l'égard du style de cette épître, j'ai cru qu'il était temps de ne plus ennuyer le public d'examens sérieux, de règles, de disputes, de réponses à des critiques dont il ne se soucie guère. J'ai imaginé une préface d'un genre nouveau dans un goût léger, qui plaît par lui-même; et, à l'abri de ce badinage, je dis des vérités que peut-être je n'oserais pas hasarder dans un style sérieux. Tous les adoucissemens que j'ai mis à ces vérités les feront passer pour ceux mêmes qui s'en choqueraient si on ne leur dorait pas la pillule. L'éloge que je fais de Louis XIV est plutôt un encouragement qu'un reproche pour un jeune roi. Enfin, pour plus de sûreté, j'ai montré l'ouvrage à celui qui est chargé de la librairie, et je suis convenu avec lui que je le ferais imprimer sans approbation, et qu'il paraîtrait dans une seconde édition de *Zaïre*.

Je vous prie donc de dire à M. Jore qu'il presse l'impression de *Zaïre* et de cette épître, et qu'il se conforme de point en point à tout ce que je lui ai écrit.

Si vous trouvez encore quelque chose à redire dans l'épître, vous me ferez plaisir de me le mander. J'écrirai demain à M. de Formont. Adieu, adieu.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 janvier 1733.

LES confitures que vous aviez envoyées à la baronne (1), mon cher Formont, seront mangées probablement par sa janséniste de fille, qui a l'estomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de sa mère, à moins qu'elles ne soient substituées, comme tout le reste, à mademoiselle de Clère. Je devais une réponse à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre présent; mais la maladie de notre baronne suspendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle seraient son épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai résisté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me saisissait *Zaïre* d'un côté, la baronne se mourait de l'autre; il fallait aller solliciter le garde-des-sceaux, et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maison tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser, et vint ensuite lui donner le reste. Quand

(1) De Fontaine-Martel.

ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son Créateur était dans l'Eucharistie, elle répondit : *Ah, oui!* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.

Adieu; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie; après quoi je veux consacrer le reste de ma vie à des amis comme vous. Adieu, je vous aime autant que je vous estime.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 27 janvier 1733.

J'AI perdu, comme vous savez peut-être, mon cher ami, madame de Fontaine-Martel. Que direz-vous de moi qui ai été son directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de Formont; je ne veux vous parler que de mes consolateurs, à la tête desquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne soit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous représentâmes *Zaïre* chez madame de Fontaine-Martel, en présence de votre amie madame de la Rivaudaye? je jouais le rôle du vieux Lusignan, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance, qui n'est pas tout-à-fait si séduisant que madame de la Rivaudaye, et qui veùt pourtant me séduire; c'est monsieur le marquis, qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit

pourtant pas que la Providence l'ait traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre Gilles Maignard et la pauvre présidente de Bernières.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à La Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher Cideville, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à La Rivière avec M. de Formont. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de Bernières à prendre ce parti; dites-lui, je vous prie, qu'elle m'écrive, que je lui serai toujours attaché, et que si elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu, je vous embrasse tendrement.

A M. THIERIOT, A LONDRES.

Paris, 24 février 1733.

VOULEZ-VOUS savoir, mon cher Thieriot, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si long-temps? premièrement, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis si sûr que vous m'aimez de même, que j'ai cru inutile de vous le répéter; en second lieu, c'est que j'ai fait, corrigé et donné au public *Zaïre*, que j'ai commencé une nouvelle tragédie (1), dont il y a

(1) *Adélaïde du Guesclin.*

trois actes de faits; que je viens de finir *le Temple du Goût*, ouvrage assez long et encore plus difficile; enfin, que j'ai passé deux mois à m'ennuyer avec Descartes, et à me casser la tête avec Newton, pour achever les lettres que vous savez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me soulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'est une consolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez souvent.

Vous avez dû recevoir, par M. votre frère, un paquet contenant quelques *Zaïre* adressées à vos amis de Londres; je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. Falkener; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices, au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aie dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable épître dédicatoire a été supprimée par M. Rouillé, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de *Zaïre* n'est donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très-digne d'un poëte, et surtout de moi, c'est que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée, je commençai une pièce nouvelle.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent; c'est un sujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de

probité et de grandeur d'âme. J'ai imaginé un sire de Couci, qui est un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'Aydie ou le chevalier de Froulay.

Il faudrait à présent vous rendre compte de *Gustave Vasa;* mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de Maupertuis dit que ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événemens en une heure. Boindin dit que c'est l'histoire des révolutions de Suède, revue et augmentée. On convient que c'est une pièce follement conduite et sottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait mise au-dessus d'*Athalie*, à la première représentation; mais on dit qu'à la seconde on l'a mise à côté de *Callisthène* (1).

Venons maintenant à nos *Lettres* (2). M. votre frère se pressa un peu de vous les envoyer; mais depuis il vous a fait tenir les corrections nécessaires. Je me croirai, mon cher Thieriot, bien payé de toutes mes peines, si cet ouvrage peut me donner l'estime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'est si doux que de pouvoir faire en même temps sa réputation et la fortune de son ami. Je vous prie de dire à milord Bolyngbrocke, à milord Bathurst, etc., combien je suis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaisir que les *Lettres* vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas sur l'impression de cet ouvrage. En Angleterre, on

(1) *Gustave Vasa* et *Callisthène* sont deux tragédies de Piron.
(2) *Lettres philosophiques.*

parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais pensent qu'on met à la Bastille la moitié de la nation française, qu'on met le reste à la besace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'est pas tout-à-fait vrai, du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de Rothelin, qui m'aime, que j'ai consulté, et qui est assurément aussi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait, même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les lettres, excepté seulement celle sur M. Locke; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception; mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole.

Je ne me rétracte point sur nos seigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que saint Pierre et saint Jacques n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur Clarke n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur Clarke ne chantait jamais le *credo* d'Athanase.

J'ai lu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolyngbrocke, que de circonstancier l'infamie du chancelier Bacon.

Farewell, I have forgot this way to speak english with you, but whatever be my language my heart is yours for ever (1).

(1) *Traduction :* Adieu ! j'oublie ici à parler anglais avec vous, mais, quel que soit mon langage, mon cœur est à vous pour toujours.

A M. DE CIDDEVILLE.

Paris, 25 février 1733.

Pourquoi faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier : je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du *Goût* que je vous ai envoyée, bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un temple immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ses occupations poétiques pour corriger, dans les *Lettres anglaises*, quelques calculs et quelques dates, ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ah! si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami Formont! Mais je ne sais encore si Jore imprimera ces *Lettres anglaises ;* et même, s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille.

Jore est ici qui débite son abbé de Chaulieu, que que j'ai mis dans *le Temple du Goût* comme le premier des poëtes négligés, mais non comme le premier

des bons poëtes. On joue encore *Gustave Vasa*; mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. Des Touches a fait une comédie héroïque; c'est *l'Ambitieux*; la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai, ni vif; et, comme dit fort bien feu Le Grand, de polissonne mémoire :

> Le comique écrit noblement
> Fait bâiller ordinairement.

Ce Des Touches-là est assurément de tous les comiques le moins comique : cela sera joué l'hiver prochain. *Le Paresseux* de Launay paraîtra après Pâques, et, dans le même temps, le chevalier de Brassac ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi Auguste.

A M. DE CIDDEVILLE.

25 mars 1733.

Le Temple du Goût devient d'une petite chapelle une cathédrale; ce ne sont plus des corrections que je comptais envoyer pour en faire des cartons; c'est un temple tout nouveau. Ainsi il faudrait que Jore bâtit à neuf. Qu'il fasse donc ce qu'il lui plaira; mais surtout qu'il ne montre jamais de mes lettres à personne. Que je suis fâché de n'avoir pas deux têtes et deux mains droites, et de ne vous point écrire tout ce que je fais à mesure que je travaille! Je suis toujours en mal d'enfant, et je voudrais vous avoir pour accoucheur. J'ai montré à Formont le nouveau *Temple*; il en est beaucoup plus content que du premier. *Et in triduo reedificabo illud.* Adieu, mon tendre ami.

A M. DE MONCRIF.

10 avril 1733.

Il m'est absolument impossible de sortir. Ma santé est dans un état qui ferait pitié, même à Marivaux le métaphysique, ou à Rousseau le cynique. Oserai-je vous supplier de demander à S. A. S. monseigneur le comte de Clermont s'il permettra que son nom se trouve dans *le Temple du Goût*, en cas que l'on donne, de mon aveu, une édition de cette bagatelle? Je n'ose prendre la liberté d'écrire à S. A. S. sur une pièce qui a trouvé tant de contradicteurs; mais si vous voulez bien me faire savoir ses intentions, j'attendrai ses ordres avant de rien faire. Son nom est déjà si cher aux beaux-arts, qu'il ne lui appartient plus; il est à nous; mais je n'oserai jamais en faire usage sans son aveu. Je vous supplie de lui faire la cour d'un pauvre malade.

Adieu, je m'intéresse au succès du ballet comme vous-même. Comptez que je vous aime de tout mon cœur.

A M. DE MONCRIF.

11 avril 1733.

Du dieu du goût j'ai le temple pollu,
Du dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous savez *plaire*, aimer, chanter, écrire.
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des sots, et qu'on prend pour satire.
Donc je verrai mon temple vermoulu.
Vous, vous serez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu;
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon

office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de Crébillon fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de M. de Crébillon; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, *le Temple du Goût* ira à tous les diables. Ce n'est pas encore tout, car ils disent que M. de Crébillon laissera manger mon *Temple* par ses chats, et qu'il sera long-temps sans le lire; et il fera bien; car il vaut mieux qu'il achève *Catilina* que de perdre son temps à lire mes guenilles. Cependant si vous vouliez un peu le presser, il aurait du temps pour lire mon *Temple* et pour achever son divin *Catilina*. Écrivez-lui donc un petit mot, mon aimable Quin-Monte. Je vous souhaite, et à Lullbrass, tout le plaisir que nous aurons mardi : je ne sortirai que ce jour-là, et je serai à midi au parterre. *I love you with all my heart* (1).

A M. DE CIDDEVILLE.

12 avril 1733.

Ce *Temple du Goût*, cet amas de pierres de scandale, est tellement devenu un nouvel édifice, qu'il n'y a pas deux pans de muraille de l'ancien. Ceux qui l'ont pris sous leur protection veulent qu'on l'imprime avec privilége, et qu'il soit affiché dans Paris, afin de fermer la bouche aux malins fseurs d'interprétations. Il est accompagné d'une lettre en forme de préface; on y pourrait joindre *le Temple de l'Amitié*, avec quelques pièces fugitives, et Jore pourrait s'en charger.

(1) *Traduction :* Je vous aime de tout mon cœur.

A l'égard des *Lettres anglaises*, je vous prie, mon cher ami, de me mander si Jore y travaille. On a fait marché à Londres avec ce pauvre Thieriot, à condition que les lettres ne paraîtraient pas en France pendant la première chaleur du débit à Londres et à Amsterdam. Ainsi, quelle honte pour lui et pour moi si le malheur voulait qu'on en pût voir une feuille en ce pays-ci avant le temps. Je crois vous avoir mandé qu'*Adélaïde du Guesclin* est dans son cadre; il ne s'agit plus que de la transcrire pour vous l'envoyer. Voici bien de la besogne : nous avons encore *l'Histoire de Charles XII* que Jore veut réimprimer; j'ai écrit en Hollande qu'on m'envoyât un exemplaire par la poste; mais je ne l'ai point encore reçu.

J'ai bien envie de venir faire un petit tour à Roueu, et de raisonner de tout cela avec vous. Voici le temps

> *Où* les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines
> Ont fondu l'écorce des eaux (1).

Quel plaisir de lire *Adélaïde* et même *Ériphyle* revue et corrigée! J'entends, quel plaisir pour moi, car de votre côté ce sera complaisance.

Je n'ai encore montré qu'un acte à Formont. Il m'a parlé de votre idée anacréontique. Vous savez que l'exécution seule décide du mérite du sujet. On peut bien conseiller sur la manière de traiter une pièce, mais non pas sur le fond de la chose. C'est à l'auteur à se sentir.

> *Cui lecta potenter erit res,*
> *Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*
> (Hor., Art poét., v. 40.)

Vale; je vous aime de tout mon cœur.

(1) J. B. Rousseau : Ode au comte de Sinzindorff.

A M. THIERIOT, A LONDRES.

Paris, 1er mai 1733.

J'AI donc achevé *Adélaïde*; je refais *Eriphyle*, et j'embrasse des matériaux pour ma grande *Histoire du siècle de Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour muser ma f..... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions et de malheurs. Ce *Temple du Goût* a soulevé tous ceux que je n'ai point assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat: ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet, vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second *Temple*, et *in triduo reedificavi illud*. J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des tots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur Lucrèce, sur Corneille, Racine, Molière, Despréaux, La Fontaine, Quinault, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple prose. J'y ai joint de nouvelles notes qui seront plus instructives que les premières, et qui serviront de preuves au texte. M. votre frère, qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné; et vous pourrez en régaler si vous voulez quelque libraire. Je crois que l'ouvrage sera utile, à la longue, et pourra

mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Jusqu'à présent il n'y a personne qui ait pris la peine de les avertir que Voiture est un petit esprit, et Saint-Évremont un homme bien médiocre, etc.

Cependant *les Lettres* (1) en question peuvent paraître à Londres; je vous fais tenir celle sur les académies, qui est la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore est-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de choses à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraisse donné par moi; ce sont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conséquent, c'est à vous seul à mettre à la tête un avertissement qui instruise le public que mon ami Thieriot, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout son cœur.

Tell my friend Falkener he should write me a word when he has sent his fleet to Turkey. Make much of all who are so kind as to remember me. Get some money with my poor works; love me, and come back very soon after the publication of them. But Sallé *will go with you. At least come back with her. Farewell my dearest friend* (1).

A M. DE CIDDEVILLE.

6 mai 1733.

Je vous écris au milieu des horreurs d'un déménagement que la lecture de vos vers m'adoucit. Je vais

(1) *Lettres philosophiques.*

(1) *Traduction :* Dites que mon ami M. Falkener m'a écrit au moment où il expédiait des vaisseaux en Turquie. Employez tous ceux qui sont assez bons pour se souvenir de moi. Tâchez de gagner quelque argent en fesant imprimer mes chétifs ouvrages; aimez-moi, et revenez bien vite après leur publication. Que mademoiselle Salé aille avec vous, mais au moins revenez avec elle. Adieu, mon très-cher ami.

demeurer vis-à-vis le seul ami que le *Temple du Goût* m'ait fait, vis-à-vis le portail Saint-Gervais. C'est là que je vais mener une vie philosophique dont j'ai toujours eu le projet en tête, et que je n'ai jamais exécuté. Je ne renonce point du tout, mon cher ami, au projet non moins sage, et beaucoup plus agréable, d'aller passer quelques jours avec vous. Mais avant de vous aller embrasser, il faut que j'accoutume un peu le monde à mon absence. Si on me voyait disparaître tout d'un coup, on croirait que je vais faire imprimer les livres de l'Ante-Christ. Il est absolument nécessaire que je reste quelques semaines à Paris, et que je fasse une ou deux échappées avant de m'aller éclipser totalement avec mon cher Ciddeville. Le bonheur de vous voir m'est si précieux que je veux me l'assurer.

Propria hæc Di munera faxint.

Si je pouvais vous ramener à Paris, et que vous voulussiez accepter un lit auprès de ce beau portail, le rat de ville tâcherait de recevoir le rat des champs de son mieux.

Formont vous aura sans doute mandé que le paresseux de Launay a été reçu comme il le méritait. Ce pauvre diable se ruine à faire imprimer ses ouvrages, et n'a de ressource qu'à faire imprimer ceux des autres. Si l'abbé de Chaulieu n'avait pas fait quelques bons vers il y a trente ou quarante ans, Launay était à l'aumône.

La fureur d'imprimer est une maladie épidémique qui ne diminue point. Les infatigables et pesans bénédictins vont donner, en dix volumes *in-folio*, que je ne lirai point, l'*Histoire littéraire de la France.* J'aime mieux trente vers de vous, que tout ce que les plus laborieux compilateurs ont jamais écrit.

Vous voyez souvent un homme qui me trompera bien s'il devient jamais compilateur; il a deux talens qui s'opposent à cette lourde et accablante profession, de l'imagination et de la paresse.

Vous devez reconnaître à ce petit portrait le joufflu abbé de Linant, au teint fleuri et au cœur aimable. Je voudrais bien lui être bon à quelque chose; mais il ne paraît pas qu'il ait grande envie de vivre avec moi, et je suis persuadé qu'il ne songe à présent qu'à vous. Cela doit être ainsi, et je compte bien oublier avec vous le reste du monde.

A M. THIERIOT, A LONDRES.

Paris, le 15 mai 1733.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui est presque le seul ami que m'ait fait le *Temple du Goût*.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes; mais ma santé ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penser librement à Paris, puisqu'il est défendu d'écrire. Je laisserai les jansénistes et les jésuites se damner mutuellement, le parlement et le conseil s'épuiser en arrêts, les gens de lettres se déchirer pour un grain de fumée, plus cruellement que des prêtres ne disputent un bénéfice. Vous ne vous embarrasserez sûrement pas davantage des querelles sur l'*accise* ou *excise* (1), et Walpole et Fleury nous seront très-indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable passion fera le bonheur de notre vie.

(1) Impôt anglais.

Mandez-moi si vous avez commencé l'édition en question. J'espérais vous envoyer le nouveau *Temple du Goût*, mais on s'oppose furieusement à mon église naissante; en vérité, je crois que c'est dommage. Je vous envoie la chapelle de Racine, Corneille, La Fontaine et Despréaux. Je crois que ce n'est pas un des plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie ma vieille *Eriphyle*, vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé Franchini. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle, dont l'héroïne est une nièce de Bertrand du Guesclin, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser, je fais un opéra. A tout cela, vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra du chevalier de Brassac, sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau, et a un très-grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé *Gustave*.

Launay a donné son *Paresseux*; mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur Launay. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur: il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être; il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez

qu'il a vendu à Jore pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de Chaulieu, qui vous appartenait; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de Chaulieu ait été il y a vingt ou trente ans un homme aimable.

Ce qui me serait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle Sallé. Adieu; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de Pope sur les *Richesses*. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du Resnel, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poésie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady Mary Montaigne, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

A M. DE CIDDEVILLE.

15 mai 1733.

Mon cher ami, je suis enfin vis-à-vis ce beau portail (1), dans le plus vilain quartier de Paris, dans la plus vilaine maison, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage, je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots et des Titiens, je fais mon opéra (2), je fais transcrire *Eriphyle* et *Adélaïde*; je les corrige, j'ef-

(1) Portail de Saint-Gervais.

(2) Samson.

face, j'ajoute, je barbouille; la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez madame Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu; je souffre trop pour écrire.

A M. DE CIDDEVILLE.

19 mai 1733.

Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous présenter moi-même M. Richey, qui vous rendra cette lettre. C'est un étranger qui croit voyager pour s'instruire, et qui m'a instruit beaucoup. Il me paraît de tous les pays. Il y a donc dans le monde une nation d'honnêtes gens et de gens d'esprit, qui sont tous compatriotes. M. Richey est assurément un des premiers de cette nation-là, et fait par conséquent pour connaître les Ciddeville. Je vous demande en grâce de lui procurer dans votre ville tous les agrémens qui dépendront de vous. Celui de vous voir sera celui dont il sera le plus touché. Je crois qu'il y trouvera aussi M. de Formont, qui est sur son départ. Je ne vois pas qu'après cela il y ait bien des choses à voir à Rouen. Je suis plus malade que jamais, mon cher ami.

Durum ! sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.

(Hor., liv. I, od. XXIV, v. 19.)

Je vais écrire à l'abbé Linant.

Adieu; vous m'écrivez toujours des vers charmans; et je ne vous réponds qu'en prose; preuve que je suis bien malade.

A M. DE CIDDEVILLE.

29 mai 1733.

Mille remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon Hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami Formont de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah! qu'à cet honnête Hambourgois,
Candide et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie!
Que je voudrais passer ma vie,
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cideville,
C'est-à-dire avec mes amours!

Que fait cependant le joufflu abbé de Linant? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b..... de *la ville de Mantes* (1) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétiennement ce que j'en pensais; mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé Linant, que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de

(1) Hotellerie de Rouen.

vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit Virgile et Horace tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé Linant. Je voudrais avoir un autre *amanuensis* (1), mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant *Charles XII*, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à la Motraye. Vous y trouverez aussi la tragédie d'*Eriphyle*, que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la-moi. Il faudra que Jore m'envoie les épreuves de *Charles XII*, sous le nom de Demoulin, rue du Long-Pont, après la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la *Henriade* : il n'y en a plus chez les libraires ; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

A M. DE CIDDEVILLE

20 juin 1733.

J'ai été tous ces jours-ci auprès d'un ami malade ; c'est un devoir qui m'a empêché de remplir celui de vous écrire. J'ai prié l'abbé de Linant de vaincre sa paresse pour vous dire des choses bien tendres en son nom et au mien. S'il vous a écrit, je n'ai plus rien à ajouter; car personne ne connaît mieux que lui combien je vous aime, et n'est plus capable de le dire comme il faut. Je ne change rien du tout à mes dispositions avec Jore, et j'insiste plus que jamais pour avoir les cent exemplaires (2) dont il faut que je donne cinquante, qui seront répandus à propos. Je lui ré-

(1) Copiste.

(2) Des *Lettres anglaises*, les *Lettres philosophiques*.

pète encore qu'il faut qu'il ne fasse rien sans un consentement précis de ma part; que s'il précipite la vente, lui et toute sa famille seront indubitablement à la Bastille; que s'il ne garde pas le secret le plus profond, il est perdu sans ressource. Encore une fois, il faut supprimer tous les vestiges de cette affaire. Il faut que mon nom ne soit jamais prononcé, et que tous les livres soient en séquestre jusqu'au moment où je dirai : Partez.

Je vous supplie même de vous servir de la supériorité que vous avez sur lui, pour l'engager à m'écrire cette lettre sans date :

« Monsieur, j'ai reçu la vôtre, par laquelle vous me priez de ne point imprimer et d'empêcher qu'on imprime à Rouen les *Lettres* qui courent à Londres sous votre nom. Je vous promets de faire sur cela ce que vous désirez. Il y a long-temps que j'ai pris la résolution de ne rien imprimer sans permission, et je ne voudrais pas commencer à manquer à mon devoir par vous désobliger. Je suis, etc. »

Vous jugez bien, mon cher ami, qu'il faut, outre cette lettre, le billet au sieur de Sanderson; lequel je remettrai dans les mains d'un Anglais, pour le représenter en cas que Jore pût être accusé d'avoir reçu des lettres de moi, ou de quelqu'un de mes amis.

Toutes ces démarches me paraissent absolument nécessaires, et empêcheront que vous ne puissiez être commis en rien. Ce n'est pas que vous puissiez jamais avoir rien à craindre. Vous sentez bien que dans le cas le plus rigoureux qu'on puisse imaginer, la moindre éclaboussure ne peut aller jusqu'à vous; mais je veux en être encore plus sûr, et il me semble que Jore ayant donné sa déclaration qu'il a reçu ces lettres d'un Anglais, ne pourra jamais dire dans aucun cas : C'est M. de Ciddeville qui m'a encouragé.

Je suis en train de vous parler d'affaires : mon amitié ne craint rien avec vous. Me voici tenant maison, me meublant, et m'arrangeant, non-seulement pour passer une vie douce, mais pour en partager les agrémens avec quelques gens de lettres qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de la médiocrité de ma fortune. Dans ces idées, j'ai besoin de rassembler toutes mes petites pacotilles. Savez-vous bien que j'ai donné 18,000 francs au sieur marquis de Lézeau, sur la parole d'honneur qu'il m'a donnée, avec un contrat, que je serais payé tous les six mois avec régularité ? Il s'est tant vanté à moi de ses richesses, de son grand mariage, de ses fiefs, de ses baronnies et de sa probité, que je ne doute pas qu'un grand seigneur comme lui ne m'envoie 900 livres à la Saint-Jean. Si pourtant la multiplicité de ses occupations lui fesait oublier cette bagatelle, je vous supplierais instamment de daigner l'en faire souvenir. Mais j'aimerais bien mieux quelqu'un qui vous fît souvenir d'achever votre opéra et votre allégorie.

> Te verò *dulces* leneant *ante omnia Musæ.*
>
> (Virg., Géorg., liv. II, v. 475.)

Voilà des colonels et des capitaines de gendarmerie qui nous donnent des pièces de théâtre. Si vous achevez jamais votre ballet, je dirai : *Cedant arma togæ.*

A propos, Jore vous a-t-il donné, et à M. Formont, des *Henriades* de son édition ? Qu'il ne manque pas, je vous prie, à ce devoir sacré. Adieu ; que fait Formont dans sa philosophique paresse ? Excitez un peu son esprit juste et délicat à m'écrire. Il devrait rougir d'aimer si peu, lorsque vous aimez si bien. *Vale.*

A M. DE FORMONT.

Juin 1733.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père,
Et quoiqu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,
Esclave maudit du parterre,
Fait sa besogne tristement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de la Serre,
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface assidument,
Et le tout, Messieurs, pour vous plaire.

Je vous soupçonne de philosopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre Ciddeville. Vous savez combien j'ai toujours souhaité d'apporter mes folies dans le séjour de votre sagesse.

Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !
. . . .
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.
(Virg., Ecl. X, 35.)

Mais je suis entre *Adélaïde du Guesclin*, le seigneur *Osiris* et *Newton*. Je viens de relire ces *Lettres anglaises* moitié frivoles, moitié scientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus passable dans ce petit ouvrage, est ce qui regarde la philosophie; et c'est, je crois, ce qui sera le moins lu. On a beau dire, le siècle est phi-

losophe : on n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de Maupertuis, où il est question de l'attraction ; et si on montre si peu d'empressement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles essais d'un écolier comme moi ? Heureusement j'ai tâché d'égayer la sécheresse de ces matières et de les assaisonner au goût de la nation. Me conseillerez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les *Pensées de Pascal?* Il y a long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec Lucrèce :

Quare superstitio *pedibus subjecta vicissim*
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo.

Au reste je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur Pascal. En attendant, je retourne à *Osiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux Linant échafaude son *Sabinus*.

A M. DES FORGES-MAILLARD.

Le .... juin 1733.

De longues et cruelles maladies dont je suis depuis long-temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré

de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remercîmens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous souhaite, songez à la rendre meilleure; *primò vivere, deindè philosophari.* Vous serez surpris qu'un poëte vous écrive de ce style; mais je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reste, Monsieur, si je suis jamais à portée de vous rendre quelque service dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours disposé à vous donner toutes les marques de l'estime et de la reconnaissance avec lesquelles je suis, etc.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 1er juillet 1733.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif Jore, une vingt-cinquième lettre, qui

contient une dispute que je prends la liberté d'avoir contre Pascal. Le projet est hardi; mais ce misanthrope chrétien, tout sublime qu'il est, n'est pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort, et je crois qu'il a tort très-souvent. Ce n'est pas contre l'auteur des *Provinciales* que j'écris, c'est contre l'auteur des *Pensées*, où il me paraît qu'il attaqua l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jésuites. Si tous les hommes vous ressemblaient, mon cher Cideville, M. Pascal n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez respectable et aimable autant qu'il veut me la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre Pascal. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coercuit* (1); car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne.

Mais, vous qui parlez, vous me devez une belle épître; et vous ne me l'envoyez point.

Cum publicas res ordinaris
Cécropio repetes cothurno (2).

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous

(1) Hor., *Art poét.*, v. 293.
(2) Ces vers sont ainsi dans Horace, liv. II, od. I, v. 10.

. . . Mox, ubi publicas
Res ordinâris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres; je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

A M. DE CIDDEVILLE.

3 juillet 1733.

Je vous donne, mon cher ami, plus de soins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. Pascal. J'examine scrupuleusement mes petites remarques lorsque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes sont aussi sujets à se tromper que les plus bornés. Je pense qu'il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps; les plus robustes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts quand ceux-ci sont malades. Voilà pourquoi j'ose attaquer Pascal.

J'envoie à Jore la dernière épreuve des *Lettres*, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler, je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que simple et ordinaire. Jai quelques scrupules sur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui savent mieux que moi à quel point il faut respecter ici les impertinences scolastiques; et ce ne sera qu'après leur examen et leur décision que je hasarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à Thieriot, à Londres, d'en suspendre la publication jusqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface, qu'il compte mettre au-devant de l'ouvrage. Il y aura beaucoup de choses à réformer dans la préface comme dans mon livre : ainsi nous avons, pour le moins, un bon mois devant nous.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître sur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée; je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'est point de l'abbé Desfontaines; il est réellement du bénédictin défroqué (1), auteur de *Cléveland* et des *Mémoires d'un homme de qualité*. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de *Zaïre*, puisque vous en avez fait l'éloge.

> Ne vous étonnez pas que je sache confondre
> Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du journal, où vous avez mis un monument de votre amitié; je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtresse que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philosophe Formont; il n'est pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre Pascal; mais le livre était trop court, et d'ailleurs, si je déplais aux fous de jansénistes, j'aurai pour moi ces...... de révérends pères.

> *Sæpè, premente deo*, fert deus alter opem.
> (Ovid., Trist., liv. I, Éleg. II, v. 4.)

Vale, et amantem tuî semper ama.

On répète à la Comédie-Française une *Pélopée* de l'abbé Pellegrin; et aux Italiens, une comédie intitulée *le Temple du Goût*, où votre serviteur est, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothéque des petits ouvrages que l'on a faits contre moi; mais la bibliothéque serait trop mauvaise.

(1) L'abbé Prévost. *Le Pour et Contre*, feuille in-12 commencée en 1733, et dont il parut 20 volumes.

Il y a ici une haute-contre, nommée Jéliotte, qui est étonnante. Notre petit Tribon est enterré de cette affaire-là. Pour mademoiselle Pélissier, elle se soutient encore, attendu que le chevalier de Brassac la...... On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

A M. BAINAST, A ABBEVILLE.

Paris, 9 juillet 1733.

J'AI senti assurément plus de joie, Monsieur, en lisant votre lettre, que vous n'en avez eu en lisant *le Temple du Goût*. Votre approbation est bien flatteuse pour moi, et votre amitié m'est encore plus sensible. Je vois avec un plaisir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre esprit, sans rien diminuer des sentimens de votre cœur. Quel saut nous avons fait, mon cher monsieur, de chez madame Alain dans *le Temple du Goût!* Assurément cette dame Alain ne se doutait pas qu'il y eût pareille église au monde.

Vous me paraissez être très-initié aux mystères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des schismes dans notre église, et qu'on m'a regardé à Paris et à Versailles comme un hérésiarque dangereux, qui a eu l'insolence d'écrire contre les apôtres Voiture, Balzac, Pélisson? On m'a reproché d'avoir osé dire que la chapelle de Versailles est trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage, qu'on vient de publier en Hollande.

Ce que vous avez vu n'est qu'une petite esquisse, assez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amsterdam; mais je

n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en sera venu, je ne manquerai pas de vous en adresser un avec un exemplaire de la nouvelle édition de la *Henriade* qui vient de paraître. Je vous avoue que la *Henriade* est mon fils bien-aimé, et que si vous avez quelques bontés pour lui, le père y sera bien sensible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je suis comblé de joie de ce que vous vous êtes souvenu de moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, et suis bien véritablement, etc.

A M. THIERIOT, A LONDRES.

Paris, le 14 juillet 1733.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface; je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les *Pensées* de M. Pascal, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. Pascal, qui contiennent environ six feuilles d'impression, seront mieux reçues qu'une nouvelle édition du *Temple du Goût*.. De plus, les libraires peuvent imprimer *le Temple du Goût* sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des *Pensées* de M. Pascal, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme Pascal, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée, et que je la fais imprimer; j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant

que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet; alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume; et, si vous m'en croyez, vous garderez l'édition du *Temple du Goût*, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux.

Je ne peux réserver l'impression de mon petit *Anti-Pascal* pour une seconde édition, parce que si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes *Lettres anglaises*, venir encore attaquer le défenseur de la religion, et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse, que la première ne sera pas sans doute sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de Pimbêche de plaider de sa vie.

Ma seconde raison est que ceux qui auraient acheté la première édition, qui se vendra assez cher, seraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une seconde fois pour une petite augmentation, et que les misérables insectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'est un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle Sallé, je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci, où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition. De plus, la petite épître à mademoiselle Sallé ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore dans un ouvrage qui n'est pas fait pour elle? Tenez-

vous-en donc, je vous en supplie, aux *Lettres* et à *l'Anti-Pascal.* Cela fera un livre d'une grosseur raisonnable, sans qu'il y ait rien de hors-d'œuvre. Je vous prierai aussi, lorsque votre édition anti-pascalienne sera faite, ce qui est l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourcissiez le commencement, et que vous ne disiez pas que *mon ouvrage sera content de sa fortune, si,* etc. Je voudrais aussi moins d'affectation à louer les Anglais : surtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit, quatre lignes plus haut, que je les ai faites pour vous ; d'ailleurs, je suis très-content de votre manière d'écrire, et aussi satisfait de votre style, que honteux de mériter si peu vos éloges.

On joue à la Comédie-Italienne *le Temple du Goût.* La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera ensuite tomber de lui-même. Il est d'un auteur inconnu, et corrigé par Romagnesi, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si Aristophane a joué Socrate, je ne vois pas pourquoi je m'offenserais d'être barbouillé par Romagnesi. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers me feront plus de tort que les Romagnesi et les Lelio ne me feront de mal; mais un peu de philosophie et votre amitié me font mépriser mes ennemis et mes pertes.

A M. THIERIOT, A LONDRES.

Paris, 24 juillet 1733.

Je ne suis pas encore tout-à-fait logé; j'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France.

Croiriez-vous bien que M. le garde-des-sceaux me persécute pour ce malheureux *Temple du Goût*, comme on aurait poursuivi Calvin pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du *Pour et Contre* des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages : cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder autant que vous pourrez la publication des *Lettres anglaises*. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer l'*Acoran*. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur *le Temple du Goût* fussent un peu calmées avant que les *Lettres anglaises* parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher Thieriot, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce

temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami Falkener. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au ciel que je pusse vivre avec mon cher Thieriot dans un pays libre! Ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, *Ériphyle, Adélaïde;* je vous enverrai aussi une Épître sur la calomnie, adressée à madame du Châtelet. A propos d'épître, dites à M. Pope que je l'ai très-bien reconnu *in his* Essay on Man; *t'is certainly his style. Now and then there it is some obscurity: but the whole is charming* (1).

Je crois que vous verrez dans quelques mois le marquis Maffei, qui est le Varron et le Sophocle de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet 1733.

Je compte, mon cher Formont, envoyer par Jore, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut, en

(1) *Traduction:* Dans son *Essai sur l'Homme;* c'est bien là certainement son style. Ce n'est pas qu'il n'y ait par-ci par-là quelques obscurités; mais l'ensemble est charmant. (*Voir* ci-après, Lettre à madame du Deffant, 18 mars 1736.)

attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos *Lettres anglaises* effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à Jore, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu près du même avis sur le fond des choses ; il n'y aura que la forme à corriger: car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces révérendes Petites-Maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. Locke? Qui osera dire qu'il *est impossible que la matière puisse penser?*

Quoi! Mallebranche, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé Descartes, Mallebranche et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très-vraie, c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs ; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit Pascal. Ils verront, au contraire, combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des mi-

racles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que Pascal, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées! En vérité, les prophéties qu'il cite ressemblent à Jésus-Christ comme au grand Thomas; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

O mentes hominun ! ô quantum est in rebus inane !
(Pers., sat. I, v. 1.)

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes. Que vous êtes sage, mon cher Formont! Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer : et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis; malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie, ou vous, ou notre ami Ciddeville, de serrer sous vingt clefs ce magasin de scandale que Jore vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les g ens impunément.

Voilà une *Pélopée* de l'abbé Pellegrin qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros *in-folio* avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher Formont, croyez-moi,

j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous, que la bibliothéque de Sainte-Geneviève. Adieu ; aimez-moi, écrivez-moi souvent; vous n'avez rien à faire.

A M. DE CIDDEVILLE.

26 juillet 1733.

J'AURAIS dû répondre plus tôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les *Lettres persanes*? y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre cependant n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée Académie française. Saint-Évremont a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. La Fontaine a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. Ovide a été exilé, et est mort chez les Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme La Fontaine, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme Ovide.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher Ciddeville. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de ma-

ladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe Formont.

Adieu ; je ne sais pas encore si Linant sera un grand poëte, mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.

A M. THIERIOT.

Ce 28 juillet 1733.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire reproche; je veux seulement les désabuser; il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infâmes faussetés (1).

Je n'ai point vu le garde-des-sceaux ; mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que *les Lettres anglaises* s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher Thieriot, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française; je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés ; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du *Temple du Goût*, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de *Manon Lescaut*, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au *Temple du Gout*. Ah!

(1) *Voyez* la lettre du 5 auguste.

mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle Le Couvreur et mon cher Maisons? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris; et, pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât chez les farceurs italiens une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout, je ne suis pas sûr de ma liberté; on me persécute, on me fait tout craindre; et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie, dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami, c'est bien à présent que je dois dire :

> *Frange, miser, calamos, vigilataque* carmina *dele.*
>
> (Juv., sat. VII, v. 27.)

A M. DE CIDDEVILLE.

Mardi au soir, 28 juillet 1733.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre, où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était tout entière entre vos mains et en celles de Formont. Il y a deux jours que j'attends Jore à tous momens; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point

couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

> Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
> Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
> (*Henriade*, ch. IV, v. 455.)

Cela est très-vraisemblable; cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi; je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin; et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de Desforges. Écrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre Linant; mais en vérité c'est l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très-beau sujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son *Sabinus*, qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante, à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous.

A M. LE COMTE DE CAYLUS.

Juillet 1733.

Je vais vous obéir avec exactitude, Monsieur; et si l'on peut mettre un carton à l'édition d'Amsterdam, il sera mis, n'en doutez pas. Je préfère le plaisir de vous

obéir à celui que j'avais de vous louer. Je n'ai pas cru qu'une louange si juste dût vous offenser. Vos ouvrages sont publics; ils honorent les cabinets des curieux; mes portefeuilles en sont pleins; votre nom est à chacune de vos estampes; je ne pouvais deviner que vous fussiez fâché que des ouvrages publics, dont vous vous honorez, fussent loués publiquement.

Les noirceurs que j'ai essuyées sont aussi publiques et incontestables que le reste; mais il est incontestable aussi que je ne les ai pas méritées, que je dois plaindre celui qui s'y abandonne et lui pardonner, puisqu'il a su s'honorer de vos bontés, et vous cacher les scélératesses dont il est coupable. C'est pour la dernière fois que je parlerai de sa personne; pour ses ouvrages, je n'en ai jamais parlé. Je souhaite qu'il devienne digne de votre bienveillance. Il me semble qu'il n'y a que des hommes vertueux qui doivent être admis dans votre commerce. Pour moi, j'oublierai les horreurs dont cet homme m'accable tous les jours, si je peux obtenir votre indulgence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE CIDDEVILLE.

2 auguste 1733.

Vous m'avez cru peut-être embastillé, mon cher ami; j'étais bien pis, j'étais malade et je le suis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse écrire dans l'état où je suis.

Je vais me rendre tout entier à mon *Adélaïde*, dès que j'aurai un rayon de santé. Je n'ose vous envoyer mon *Épître à Émilie* sur la calomnie, parce qu'Émilie me l'a défendu, et que si vous m'aviez défendu quelque chose, je vous obéirais assurément. Je lui demanderai la permission de faire une exception pour vous.

Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales; elle penserait sur vous comme moi.

Vous savez qu'on a imprimé *le Temple du Goût* en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup; et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens un temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour Formont. Je les corrige à mesure; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre *le Temple;* mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher Cideville, les prémices de tout ce que nous fesons. Il est bien mal logé chez moi; mais d'ailleurs je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie; il bégaie comme l'abbé Pellegrin; il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui; mais il faut croire qu'il sera meilleur poëte.

Dites donc à notre philosophe Formont qu'il m'envoie quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre allégorie? Adieu, je vous embrasse.

A M. THIERIOT.

Ce 5 auguste 1733.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je

ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité, ou de penser que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez, ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et absurde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuscrit!* Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire? Monsieur le garde-des-sceaux, M. Rouillé, M. Hérault, M. Pallu, M. le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ça été de mon consentement; j'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. Rouillé, parlez à M. Hérault, à M. d'Argental, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit* est une calomnie insigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne. N'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur-le-champ pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis

qui se brouillent, se déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légèreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

A M. DE CIDDEVILLE.

14 auguste 1733.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile prose à vos agaceries poétique,

qui ont si fort l'air des lettres de Chaulieu, de Ferrand ou de La Faye.

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie;
Je ne chante plus qu'Émilie:
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à Émilie votre ingénieuse lettre; Émilie a répondu comme Benserade à Dangeau, au nom des filles de la reine:

«Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.»

Elle m'a donc donné la permission de vous envoyer les vers en question, à condition que vous les renverrez sans les avoir copiés. Je suis sûr que vous serez fidèle, car c'est l'amitié qui vous fait savoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon:

«Je l'adore comme les dieux
«Qu'on invoque sans les connaître.»

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette pensée,

Une petite différence
Est entre Émilie et les dieux:
C'est que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encense.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage:
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle est donc, me direz-vous, cette divinité? Est-ce quelque madame de La Rivaudaye? Est-ce une personne en l'air? Non, mon cher Cideville.

Je vais, sans vous dire son nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'est qu'Émilie :
Elle est belle et sait être amie;
Elle a l'imagination
Toujours juste et toujours fleurie;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie;
Elle a chassé de sa maison
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il est si vrai, qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi, qui lui suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur :
L'amour serait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands dieux! (s'il en est d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié :
Écartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
L'amitié jamais ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un fou trop dangereux.
On a des momens si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

Adieu; vous êtes Emilie en homme, et elle est Cideville en femme. Notre ami Formont m'a écrit

une lettre sur Loke, dans laquelle je crois qu'il ne s'est pas assez souvenu des sentimens de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article.

Pardon, aimable Ciddeville; je ne vous écris point de ma main, mais je suis si malade, qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Revoyez l'*Épitre à Émilie* (1), vous verrez que je hais Rousseau; mais qui ne sais pas haïr, ne sait pas aimer.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguste 1733.

VOTRE lettre, Monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine Émilie savait combien je vous étais attaché, et sait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens: c'est une femme que l'on ne connaît pas; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire; écrivez-lui et écrivez-moi malgré les amusemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaise de mes *Lettres*. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Église anglicane.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philosophie;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

(1) Sur la calomnie.

Vous me demandez l'*Épitre à Émilie ;* mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un de ses prêtres, qu'il faut vous adresser; et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de vous désobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle âme est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons;
Son esprit est très-philosophe,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle est tyrannique :
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique,
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique, et qui préfère l'amitié d'Émilie à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.
L'art de penser est consolant
Quand on renonce à l'art de plaire.
Ce sont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser entre Émilie et vous; j'aurais été l'admirateur de tous deux; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison comme Horace de celle de Mécène :

. . . . Nil mi officit unquam,
Ditior hic, aut es quia doctior : est locus uni
Cuique suus.
(Hor., liv. I, od. I, v. 36.)

Mais vous allez courir à Avignon : Émilie est toujours à la cour, et cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. Pour moi je reste presque toujours dans ma solitude entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de Caumont de réputation, et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien,

Sublimi feriam sidera vertice.
(Hor., liv. I, Od. I, v. 36.)

A M. DE CIDDEVILLE.

15 septembre 1733.

Eh bien! mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra ni *Adélaïde*, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et Linant m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en Dieu et craignant fort les exempts. Un nommé Vanneroux, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que Desgrets, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si Jore n'aurait point imprimé certaines *Lettres anglaises*, que l'on croit ici l'ouvrage du malin. Jore jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revoir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous

le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde-des-sceaux et de Vanneroux. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout; il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres.

J'ai vu enfin la présidente de Bernières. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? Qu'il serait doux de nous y revoir? Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent; et venir manger ses canetons chez lui? Je reste constamment dans mon ermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi : *fari quæ sentiat.* La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre?

Thieriot jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux; et moi je suis en transes à Paris : *laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Il n'y a guère de semaines où je ne reçoive des lettres de pays étrangers, par lesquelles on m'invite à quitter la France. J'envie souvent à Descartes sa solitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ses tourbillons et sa métaphysique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays ou à la passion de penser tout haut; c'est le parti le plus sage. Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très-chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bon-

heur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne souhaiterais plus rien ; mais loin de vous, il faut que je me console en travaillant; et quand un ouvrage est fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point Linant de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ses mains : *illum oportet crescere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 26 septembre 1733.

J'aime fort Linant pour vous et pour lui ; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués sans qui la poésie est un bien méchant métier; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher Cideville, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de caresses, un jeune homme qui, parmi ses besoins, doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou plutôt je ne lui en donnerais point du tout; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce. *Vale, amice.*

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 27 septembre 1733.

L'AUTRE jour l'Amitié, d'un air simple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
« Ils sont, tu le vois bien, du charmant Ciddeville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et séducteur
Dont cet ingénieux pasteur,
Par ses accens nouveaux à son gré ressuscite
Les sons du doux Virgile et ceux de Théocrite;
Mais il t'a prodigué dans son style enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite. »

Quelle faible réponse, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de vous payer si tard et si mal ! N'accusez point ma paresse ; mon cœur surtout n'est point paresseux ; mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles-lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presqu'en regrets! L'abbé Linant, ou plutôt Linant, qui n'est plus abbé, vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il est bien mal logé chez moi ; mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content ; c'est un jeune homme nommé Le Febvre, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme Linant, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils dai-

gnent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos Parisiens, j'aime mieux avoir des amis que du superflu, et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On en a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas, mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé La Chaussée, intitulée *la Fausse Antipathie*. Ce titre a l'air de Marivaux; mais Marivaux ne fait pas de vers, et La Chaussée en fait de très-bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

A M. BERGER.

Octobre 1733.

Je suis très-fâché, Monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse qui mérite d'être connu par vous? Comment va l'opéra de Rameau (1)? Soyez donc un

(1) M. de Lézeau.

(2) *Hippolyte et Aricie*. L'abbé Pellegrin, auteur du poëme, se défiant des talens du musicien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non-succès; mais à la première répétition, il courut embrasser Rameau, et déchira le billet, en s'é-

peu, avec votre ancien ami, le nouvelliste des arts e des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens qu j'ai toujours eus pour vous.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre 1733.

. . . .

Mais quand pourrai-je donc, mon très-cher ami vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez, de plus, des vers charmans, et je suis comme une bégueule, qui me laisse aimer. Non, mon cher Ciddeville, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous; j'ai retouché deux actes d'*Adélaïde*, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
(Boileau, Ép. VII, 100.)

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de

criant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. Rameau n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par son *Traité de l'harmonie*. M. de Voltaire, plus pénétrant que Pellegrin, avait donné à Rameau sa tragédie de *Samson*, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation, sous prétexte que le sujet était sacré, quoiqu'on eût donné à l'Opéra *Jephté*, aux Français *Athalie*, et qu'on eût permis à Romagnesi de travestir en arlequinade ce même sujet au Théâtre-Italien. On verra, dans les années suivantes, que M. de Voltaire espéra long-temps d'obtenir justice; mais ce fut en vain. Rameau alors employa une grande partie de la musique de Samson dans l'acte des *Incas* et dans *Zoroastre*.

vous dire en conscience que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'Horace :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo ;
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris.
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.
(Liv. II, ép. 2, v. 201.)

Mais voilà mon seul embarras, et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions désagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis et beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne;
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu ; je vous embrasse. Linant vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore; on ne sait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre 1733.

Aujourd'hui est partie par le coche certaine *Adélaïde du Guesclin*, qui va trouver l'intime ami de son père, avec des sentimens fort tendres, beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil ; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux Cidde-

ville, lui dira tous ses défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'*Adélaïde*, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela.

Parve, sed *invideo*, *sine me*, *liber*, *ibis* ad illum ;

(Ovid., Trist., liv. 1, Eleg. 1, v. 1.)

Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit carissimus.

J'attends votre allégorie; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je parle souvent de vous avec Linant. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent; vous sortez du temple de Thémis comme de celui d'Apollon. Je ne sais pas encore quel fruit Linant aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet au lieu de son Sabinus, qui n'était point du tout théâtral; il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas ; car il me semble qu'étant un peu fier et très-gueux, si avec cela il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison; cela met, malgré que j'en aie, bien du désagrément dans sa vie. Celui qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme, s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés ; les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que Linant en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagré-

mens que des gens qui ne sont pas tout-à-fait mes domestiques sont à portée de lui faire essuyer sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour-propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux; mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune, et qu'il a besoin de travail. Je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

A M. BERGER.

1733.

J'AI reçu à la fois trois lettres de vous. Je suis trop heureux d'avoir un ami comme vous. Les autres se contentent de dire : c'est dommage; mais vous êtes rempli des attentions les plus obligeantes, et je regarderai toujours votre commerce comme la consolation la plus flatteuse de votre absence.

J'ai fait une grande sottise de composer un opéra; mais l'envie de travailler pour un homme comme M. Rameau m'avait emporté; je ne songeais qu'à son génie, et je ne m'apercevais pas que le mien (si tant

est que j'en aie un), n'est point fait du tout pour le genre lyrique. Aussi je lui mandais il y a quelque temps que j'aurais plutôt fait un poëme épique que je n'aurais rempli des canevas. Ce n'est pas assurément que je méprise ce genre d'ouvrage; il n'y en a aucun de méprisable, mais c'est un talent qui, je crois, me manque entièrement. Peut-être qu'avec de la tranquillité d'esprit, des soins et les conseils de mes amis, je pourrai parvenir à faire quelque chose de moins indigne de notre Orphée; mais je prévois qu'il faudra remettre l'exécution de cet opéra à l'hiver prochain; il n'en vaudra que mieux, et n'en sera que plus désiré du public. Notre grand musicien, qui a sans doute des ennemis en proportion de son mérite, ne doit pas être fâché que ses rivaux passent avant lui. Le point n'est pas d'être joué bientôt, mais de réussir. Il vaut mieux être applaudi tard que d'être sifflé de bonne heure. Il n'y a que le plaisir de vous voir que je ne puis différer plus long-temps. Je me flatte que je vous embrasserai cet hiver. Le jour que je vous verrai sera ma première consolation, et l'empressement de vous obéir auprès de M. de Richelieu sera la seconde. Je vous prie de m'écrire souvent.

A M. DE SADE (1).

Ce lundi..... 1733.

VOILA une fort mauvaise copie d'*Adélaïde;* mais je n'en ai point d'autre. Vous n'aurez pas besoin de mes vers pour vous amuser en chemin. Votre imagination et votre compagne de voyage vous mèneraient au bout du monde. Cependant, prenez toujours ce chiffon de

(1) Aide-de-camp du maréchal de Villars.

tragédie pour les quarts d'heure où vous voudrez lire des choses inutiles. Si vous voulez en procurer une lecture au petit *Gnome*, correspondant des savans, vous en êtes le maître. Quand vous serez arrivé à Toulouse, voyez, je vous en prie, mon ami d'Aigueberre (1), conseiller au parlement; je le crois au fond digne de vous, quoiqu'il n'ait pas de brillant. Vous lui ferez lire cette pièce, mais point de copie. Adieu. Bon voyage. Mille respects, tendre amitié.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre 1733.

Vous m'avez écrit, Monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur le mariage de M. votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très-souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale.

Les petits vers sur le mariage de M. de Sade ne sont bons que pour votre trinité indulgente (2); je vous des-

(1) Auteur des *Trois Spectacles*, composés de *Polixène*, tragédie en un acte; du *Vieillard amoureux*, comédie en un acte, et de *Pan et Doris*, pastorale en un acte. (*Note de M. Auger*)

(2) Voici ces vers, que les éditeurs de *Kehl* et quelques autres ont imprimés parmi les *Poésies Mêlées*, mal à propos sous la date de 1734 :

Vous suivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hyménée :
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman et sous Villars.

tinais des vers un peu plus ampoulés : c'est une nouvelle édition de *la Henriade*. J'ai remis entre les mains de M. de Malijac un petit paquet contenant une *Henriade* pour vous et une pour M. de Caumont. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de Caumont comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les *Lettres* en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire; ni en français, parce que je ne veux point être brûlé sitôt.

Comment! M. de Caumont sait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez sûrement, car madame du Châtelet l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité,

Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel est le plus rude service
Ou de Bellone ou de l'Amour.

M. de Sade répondit par les vers suivans :

« Ami, je suis les étendards
De Bellone et de l'Hyménée.
Si je quitte une épouse aimée,
C'est pour voir triompher Villars.
Mars et l'Amour me trouveront novice,
Et je m'instruirai tour à tour,
Avec Villars des rigueurs du service,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

« Vous voyez, mon cher ami, que, quand on me fournit la rime et la pensée, je fais des vers tant que l'on veut. »

(Note de M. C.)

madame du Châtelet est un prodige, et on est bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante est en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en Italie et en Allemagne, le roi Stanislas est plus empêché que jamais. Une grande moitié de sa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paie plus forte de l'électeur-roi.

Cependant le roi de Prusse se fait faire la cour par tout le monde, et ne se déclare encore pour personne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient secourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la situation présente de l'Europe; mais à Paris on ne songe point à tout cela. On ne parle que du rossignol que chante mademoiselle Petit-Pas (1), et du procès qu'a Bernard avec Servandoni pour le paiement de ses impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous serez las de toute autre chose, souvenez-vous que Voltaire est à vous toute sa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre 1733.

AIMABLE ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de très-beaux vers, pleine de sens et d'harmonie; mon cœur, mon esprit, mes oreilles vous ont

(1) Opéra d'*Hippolyte et Aricie*.

la dernière obligation. Je me suis rencontré avec vous dans un vers que peut-être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie.

> Toutes les passions sont en moi des fureurs (1).

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est Vendôme qui parle à Adélaïde, au second acte :

> Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.
> Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose;
> Non, tu ne me dois rien : dans tes fers arrêté,
> J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
> Te servir en esclave est ma grandeur suprême,
> C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime.
> Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
> Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
> Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
> Mes sentimens, ma gloire, et mon ignominie.
> Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
> Toutes les passions sont en moi des fureurs.
> Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même; on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une antichambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail sont des ornemens presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de Virgile et de Racine, les éclairs et les raisonnemens de Corneille ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante, mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit, de

(1) *Adélaïde du Guesclin*, édit. de 1734, act. II, sc. 5. Variantes actuelles.

préférence à tout le monde; c'est à eux à me parler: il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'Horace et Despréaux ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? pourquoi différens climats dans une montagne? pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et quand vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire: *Non erat hic locus.*

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse; alors chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit, comme mon cher Cideville, jouissent des biens ac-

quis dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fond de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde*, mais surtout ne gâtez point Linant. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je sais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point; il ne fait rien; il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 15 novembre 1733.

VOYEZ, mon cher ami, combien je suis docile. Je suis entièrement de votre avis sur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiselle du Guesclin; mais puisque vous, qui êtes expert en cette science, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'existe pas. Mais vous me donnez autant de scrupule sur le reste que de confiance sur les choses que vous approuvez.

Je conviens avec vous que Nemours n'est pas à beaucoup près si grand, si intéressant, si occupant

le théâtre que son emporté de frère. Je suis encore bien heureux qu'on puisse aimer un peu Nemours après que le Vendôme a saisi pendant deux actes l'attention et le cœur des spectateurs. Si le personnage de Nemours est souffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait supporter un personnage qui devait être insipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de Nemours en affaiblissant celui de Couci. Je ne saurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que Couci ne se trouve avec Nemours qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de Charles VI, de cette mégère Isabeau, de ce grand homme Henri V; mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat hìc locus*. La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose: quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand Nemours et Vendôme se voient, c'est bien là le cas de parler de Charles VI et de Charles VII; point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique.

Vous avez très-bien senti l'horreur de l'action de Vendôme. Il me semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté

qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de Couci, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte, dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer Vendôme et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie; qui voit sa maîtresse enlevée et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie; nous persistons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, Adélaïde ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale, et me ama.*

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre 1733.

Je regarde, Monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de *la Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très-fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité,

à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon *Essai sur l'Épopée*, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé Desfontaines l'avait traduit d'après mon *Essai anglais*. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je sois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me sois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais.

Cette *Henriade* a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec Rousseau, mon ennemi; mais vous ressemblez à Pomponius Atticus, qui était courtisé à la fois par César et par Pompée. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que Rousseau eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, Monsieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour M. le marquis de Caumont; c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, Monsieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
. . . .
. . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
(Virg., Géorg., liv. I, v. 509.)

. . . . *Et carmina tantum*

Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantum
Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.

(Virgile, Égl. IX, v. 11.)

On a pris le fort de Kehl; on se bat en Pologne; on va se battre en Italie.

I nunc et versus tecum meditare canoros.

(Hor., liv. II., Ép. II, v. 76.)

Voilà bien du latin que je vous cite, mais c'est avec des dévots comme vous que j'aime à réciter mon bréviaire.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, 25 novembre 1733.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire : voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez
Le juste nom de grand-vicaire,
Qu'aussitôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah ! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez :
Fussiez-vous évêque ou Saint-Père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai ministère;
Et toujours vous réussirez
Et dans l'Église et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade, que je ne vous en dirai pas davantage, et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux sinon que je vous aime de tout mon cœur.

J'ai envoyé trois *Henriades* de la nouvelle édition à M. de Caumont. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu, conservez bien votre santé; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale*, *vale*. Ne parlez pas à madame du Châtelet de son anglais; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

A M. DE CIDDEVILLE.

Le 26 novembre 1733.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade d'une espèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penser, ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle allégorie. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet; ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire: trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous; c'est le défaut d'un homme supérieur,

vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller; allez vite au but; ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres, quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner; mais.... *petimusque damusque vicissim.* Celui qui écrit est comme un malade qui ne se sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adélaide* sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figure, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta est alea.*

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre 1733.

J'ai été bien malade, mon cher ami; je le suis encore, et le peu de forces que j'ai, c'est l'amitié qui me les donne; c'est elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à Émilie votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et m'a confirmé dans l'opinion où je suis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissé croître, sans y penser, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie: soyez moins prodigue, et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez; voici donc quel serait mon petit

avis pour arranger les affaires de votre grande maison. J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les désirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, etc.

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de Socrate au temple de la Raison; et cela bien clairement, bien nettement, et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps*, dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses même que la raison condamne; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités, qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent chemin fesant, et que tout en poésie doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver; tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres; j'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre *Adélaide*. Vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de Nemours, à mettre

plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers.

J'ai adopté toutes vos critiques; j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie j'ai refait l'opéra de *Samson* pour Rameau? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour-propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*

A M. CLÉMENT,

RECEVEUR DES TAILLES, A DREUX.

A Paris, le 25 décembre 1733.

J'ÉTAIS à Versailles, Monsieur, quand votre présent arriva à Paris. Madame de Fontaine-Martel le mangea sans moi; mais vous n'y perdrez rien. Elle a beaucoup de goût pour tout ce qui est excellent en son genre; elle a autant de gourmandise que d'esprit. Elle a trouvé votre marcassin admirable; mais elle est encore plus touchée de vos vers et de l'agrément de vos lettres. Je vous remercie de tout mon cœur, Monsieur, de votre souvenir obligeant. Je voudrais bien vous envoyer pour vos étrennes une édition plus complète des ouvrages que vous avez reçus avec tant d'indulgence. Je me flatte que je paierai incessamment votre marcassin en

cette mauvaise monnaie. Je vous souhaite, pour les complimens du nouvel an :

Que toujours de ses douces lois
Le dieu des vers vous endoctrine;
Qu'à vos chants il joigne sa voix,
Tandis que, de sa main divine,
Il accordera sous vos doigts
La lyre agréable et badine
Dont vous vous servez quelquefois.
Que l'Amour, encor plus facile,
Préside à vos galans exploits,
Comme Phébus à votre style;
Et que Plutus, ce dieu sournois,
Mais aux autres dieux très-utile,
Rende par maints écus tournois,
Les jours que la Parque vous file
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace ou de Virgile.

A M. DE CIDDEVILLE.

Le 27 décembre 1733.

Mon aimable Ciddeville, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'est qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de songer au plaisir au milieu des sacs, et de vous délasser de la chicane avec l'amour; pour moi je suis bien malade depuis quinze jours; je suis mort au plaisir; si je vis encore un peu, c'est pour vous et pour les lettres. Elles sont pour moi ce que les *belles* sont pour vous, elles sont ma consolation et le soulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit plié depuis long-temps aux belles-lettres s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps apprise, et comme la main

du musicien se promène sans fatigue sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé.

L'esprit est peut-être aussi juste au milieu des souffrances du corps; mais il peut manquer de chaleur; aussi dès que je sentirai ma machine totalement épuisée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination. Alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse pour laquelle on change son amour en amitié.

Linant, qui se porte bien, et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie, promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc, et que faire pour lui s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à Dieu d'en avoir voulu faire un homme du monde; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier, et qui le perdra. Il aurait raison s'il avait dix mille livres de rente; mais n'ayant rien il a tort.

Adieu; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, 1733.

J'ai lu votre manuscrit sept ou huit fois, mon aimable maître à penser. J'ai été tenté de vous écrire mes objections, et les idées que cette lecture m'a fournies; mais j'apprendrai plus de choses dans un quart d'heure de votre conversation, que je ne vous proposerais de doutes dans cent pages d'écriture. D'ailleurs, les persécutions que j'essuie déjà, au sujet de mes *Lettres anglaises*, un peu trop philosophiques, ne me laissent guère le temps de mettre par écrit mes songes métaphysiques. Plus je raisonne, plus je suis incertain; mais je sais certainement que je voudrais vivre en liberté, et m'éclairer avec des esprits comme le vôtre. Je ne suis pas trop sûr qu'il n'y ait point de substances, et j'ignore absolument ce que c'est que la matière; mais je suis certain que je suis un être pensant, qui le deviendrait bien davantage avec vous, qui vous aime de tout son cœur, et qui est pénétré pour vous de la plus tendre estime.

A M. CLÉMENT, DE DREUX.

Qui lui avait envoyé des truites renommées de la rivière de Blaise, qui traverse la ville de Dreux pour se jeter dans l'Eure, à la distance d'environ trois quarts de lieue.

1733.

J'ai reçu, j'ai goûté vos poissons et vos vers;
Votre puissance enchanteresse
Gouverne également, par des talens divers,
Et les nymphes de l'Eure et celles du Permesse.

Rien n'est plus précieux pour moi que l'honneur de

votre souvenir, Monsieur; et si je vous disais combien j'y suis sensible, je vous écrirais des volumes au lieu d'une petite lettre.

Vos vers pour madame du Maine valent encore beaucoup mieux que vos présens, et dans le peu que je vous ai vu, vous m'avez paru valoir encore mieux que vos ouvrages. Le prix le plus flatteur que j'aie jamais reçu des miens est d'avoir connu un homme comme vous.

A Mme LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Moi qui, dans mes amusemens,
Cherchant quelque sage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans,
Et beaucoup la sainte Écriture;
Hier je lisais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui, de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans son réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-Pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme Abraham. Mais la différence fut que ce trio céleste soupa chez ce bonhomme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon ermitage; mais votre apparition ne fut point une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,

Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déesses un couple aimable,
Conduites par le dieu d'amour;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde; ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le fesaient craindre; et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier
Marianne, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Châtelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tanière!

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence!

Les dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux;
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

A Mme LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Les lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donnent une furieuse envie d'écrire.

Mais je n'ose plus écrire en prose depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce style aimable et gracieux,
Et cette prose si polie,
Me font voir que la poésie
N'est pas le langage des dieux.

Je suis réduit à ne parler qu'en vers par vanité, car si vous et votre amie vous vous avisiez jamais de faire des vers, je n'oserais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'esprit et du sentiment; il ne me reste plus que des rimes; je rimerai donc que

Dans l'asile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur;
Occupé sans tumulte, amusé sans langueur,
Je méprise le monde, et je vous y regrette;
L'étude et l'amitié me tiennent sous leur loi:
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

Permettez-moi, Madame, que j'assure M. de Forcalquier de mon tendre dévoûment.

J'aime sa grâce enchanteresse;
Il parle avec esprit et pense sagement:
Nos vieux barbons font cas de son discernement,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjoûment;
Avec tant d'agrémens qui le suivent sans cesse
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment?

A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

1733.

Je vous envoie, Madame, cette *Épître sur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée (1).

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie ;
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais ;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuse quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire.

Je joins à mon ol éissance une petite œuvre de surérogation : *La Mi le du Pape* (2). C'est une satire que j'ai retrouvée dans mes paperasses. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé sur le Saint-Père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les jansénistes par une honnête aversion pour la cour de Rome, mais je vous suis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

A M. DE MAIRAN.

Du 1er février 1734.

Monsieur, *Adélaïde* et moi nous sortons de l'agonie. Voilà pourquoi je n'ai pu encore vous remercier

(1) A Madame du Châtelet. t. 61.
(2) T. XI, p. 62.

du beau présent dont vous m'avez honoré. Je voulais l'avoir lu avant de vous remercier; mais pardonnez à un mourant qui touchait à son dernier crépuscule de n'avoir point vu votre aurore (1).

Pardon si je fais des pointes; je viens de lire deux pages de la *Vie de Marianne* (2).

Je vais me mettre demain à vous étudier et à vous admirer. Je vous devrai mon instruction et mon plaisir. Vos livres sont comme vous, Monsieur, sages, instructifs et agréables. Heureux qui peut ou vous lire ou vous entendre! Vous n'avez point de plus zélé admirateur ni de plus tendre et de plus respectueux serviteur que VOLTAIRE.

A M. CLÉMENT, DE DREUX.

19 février 1734.

Vous m'accablez toujours de présens, mon cher monsieur; vos galanteries m'enchantent et me font rougir; car, *quid retribuam domino pro omnibus quæ retribuit mihi* (3)? Hélas! je ne dirai point: *Calicem.... accipiam* (4), misérable que je suis! il me faut vivre d'un régime bien indigne de vos dindons et de vos perdrix. Je ne fais point imprimer *Adélaïde* sitôt, et j'attends la reprise pour la donner au public. Mais je suis charmé de pouvoir vous donner sur le public une petite préférence. Je vais vous faire transcrire *Adélaïde* pour vous l'envoyer. Il est juste que vous ayez les fruits de ma terre.

(1) *Traité historique et physique de l'Aurore boréale*, par M. de Mairan.

(2) Par Marivaux.

(3) Psaume 115 v. 12.

(4) *Idem*, v. 13.

J'accepte la très-consolante proposition que vous daignez me faire pour la sainte Quadragésime; c'est un des plus grands plaisirs qu'on puisse faire à un pauvre malade comme moi.

Si vous avez la bonté de charger un de vos gens ou de vos commissionnaires, d'envoyer cette petite provision au sieur Demoulin, qui prend soin de mon petit ménage, et qui par conséquent demeure chez moi, je vous aurai beaucoup d'obligation, à condition que vous n'empêcherez pas que Demoulin paie très-exactement votre commissionnaire.

Adieu, je vous embrasse tendrement. *Adélaïde* fut jouée hier pour la dernière fois. Le parterre eut beau la redemander à grands cris pendant un quart d'heure, j'ai été inflexible.

Adieu, mille remercîmens; je vous aime trop pour vous écrire avec cérémonie.

A M. DE CIDDEVILLE.

Paris, le 27 février 1734.

Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami du Bourgtheroulde; il est mon rival auprès de vous, et rival préféré; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher Ciddeville avec un plaisir si entier et si pur! nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher Ciddeville qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela est-il bien vrai? puis-je y compter? Ah! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je serai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même samedi dernier à l'enterrement d'*Adélaïde*, dont le convoi fut

assez honorable. J'avais esquivé le mien, et je suis fort content du parterre, qui reçut *Adelaïde* mourante, et Voltaire ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vite chez M. du Bourgtherould pour lui parler de vous. En attendant, disons un petit mot d'*Adélaïde*.

On ne se plaint point du duc de Nemours; on s'est récrié contre le duc de Vendôme. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de cœur, un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de cette idée; mais nosseigneurs les courtisans, qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vite, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée.

Un historiographe me dira bien que le comte de Vendôme n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne Jean, et non le comte de Vendôme qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela; et si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de Jean ou de Vendôme.

Mais ce Vendôme n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. Couci vient encore prouver à notre homme qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur Du Fresne a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise Rochemore.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait

paru révoltant dans ce Vendôme, à la première représentation, est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Écrivez, je vous en prie, à Linant qu'il a besoin d'avoir une conduite très-circonspecte; que rien n'est plus capable de lui faire tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la comédie; il y va tous les jours, sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien, et il se croit un personnage parce qu'il va au théâtre et chez Procope. Je lui pardonne tout, parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 7 avril 1734.

Mon cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête il y a long-temps de marier M. le duc de Richelieu à mademoiselle de Guise; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie: le dénouement va se faire à Mont-

jeu auprès d'Autun. Les poëtes sont plus dans l'usage de faire des épithalames que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et probablement je ne ferai point de vers. Vous savez ce que dit madame de Murat :

Mais pour l'hymen, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu des vers et les neuf doctes sœurs;
C'est le sort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame (1).

Je pars dans une heure, mon aimable Cideville; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, et *totam nugarum supellectilem*. C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. Formont vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les Normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du Resnel, autre Normand, traducteur de Pope, homme qui sait penser, sentir et écrire, est ou doit être de Rouen; je lui ai dit que mon cher Cideville y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en faisant connaissance.

Je ne crois pas que Linant ait jamais un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de Formont.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete, curæ!*

(1) *L'Heureuse peine*, conte.

A M. DE FORMONT.

Avril 1734.

PHILOSOPHIE aimable, à qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine Linant l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme devient vice dans un autre. Écrivez-moi donc souvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur Clarke, Mallebranche et Locke. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que Clarke est le meilleur sophiste qui ait jamais été; Mallebranche, le romancier le plus subtil; et Locke, l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. Mallebranche commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ouvrage; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans son second chapitre de l'existence de Dieu, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela, par ce seul argument, que si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure, et cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester

sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, que Locke était le premier qui eût hasardé de dire que Dieu pouvait communiquer la pensée à la matière. Hobbes l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De Naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être tout aussi bien attachée à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les *Lettres Philosophiques*, politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques, se vendent en anglais à Londres, avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de Dieu, qui sont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'église gallicane ne soit un peu plus difficile. Jore m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu; on le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires; il a eu sur cela une petite conversation avec M. Hérault; et, par un miracle plus grand que tous ceux de saint Pâris et des apôtres, il n'est point à la Bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour.

Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Montjeu, par Autun, le 24 avril 1734.

J'ÉTAIS ici tranquille, mon charmant ami, et je jouissais paisiblement du fruit de ma petite négociation entre M. de Richelieu et mademoiselle de Guise. Je n'ai pas trop l'air du blond Hyménée; mais je fesais les fonctions de ce dieu charitable, et je me mêlais d'unir des cœurs par-devant notaire, lorsque les nouvelles les plus affligeantes sont venues troubler mon repos. Ces maudites *Lettres anglaises* se débitent enfin sans qu'on m'ait consulté, sans qu'on m'en ait donné le moindre avis. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et de donner l'ouvrage avec la lettre sur les pensées de Pascal, que j'avais le plus à cœur de supprimer.

Je ne veux pas soupçonner Jore de m'avoir joué ce tour, parce que sur le moindre soupçon il serait mis sur-le-champ à la Bastille pour le reste de sa vie; mais je vous supplie de me mander ce que vous en savez. En un mot, si l'on pouvait ôter mon nom, du moins ce serait une impertinence de sauvée. Je ne sais où est ce misérable.

Adieu; j'ai le cœur serré de douleur; écrivez-moi pour me consoler, et faites mille complimens pour moi à mon ami Formont. L'abbé du Resnel est-il à Rouen? En êtes-vous bien content? Écrivez-moi à Montjeu.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu, par Autun ; ce 25 avril 1734.

On ne peut, mon cher Formont, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aie le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne! moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen ; mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de Richelieu avec mademoiselle de Guise, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne : on vend mes *Lettres*, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête; et, malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les *Pensées* de Pascal, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent, mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. Jore est-il dans votre ville? est-il à Paris? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on au moins supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami : je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

A Montjeu, par Autun, ce 25 avril 1734.

Je compte toujours sur votre amitié, mon très-cher abbé et mon maître, et je vous mets à l'épreuve. Écrivez-moi si vous m'aimez, tout ce qu'on dit de ces *Lettres anglaises*, qui paraissent depuis peu. C'est bien assurément malgré moi que l'on débite cet ouvrage. Il y a plus d'un an que je prenais les plus grandes et les plus inutiles précautions pour le supprimer. Il m'en a coûté 1,500 fr. pour espérer pendant quelques mois qu'il ne paraîtrait point. Mais enfin j'ai perdu mon argent, mes peines et mes espérances. Non-seulement on m'a trahi, et l'on débite l'ouvrage; mais, grâce à la bonté qu'on a toujours de juger favorablement son prochain, j'apprends qu'on me soupçonne de faire vendre moi-même l'ouvrage. Je me flatte que vous me défendrez avec vos amis, ou plutôt que ceux qui ont l'honneur d'être vos amis ne m'imputeront point de telles bassesses.

Mais vous, mon cher abbé, mandez-moi ce que c'était que l'affaire qu'on voulait vous susciter au sujet des rêveries de ce fou de père Hardouin. Faudra-t-il que les gens de lettres en France soient toujours traités comme les mathématiciens l'étaient du temps de Domitien. Écrivez-moi, je vous en prie, au plus vite à Montjeu. J'y étais paisiblement occupé à marier M. le duc de Richelieu avec mademoiselle de Guise. L'aventure de ces *Lettres* a rabattu ma joie, et votre souvenir me la rendra.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu, par Autun, 29 avril 1734.

VOTRE géomètre (1), Monsieur, vient de me montrer votre lettre; je vous plains de son absence; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Bâle, tandis que vous serez à Paris avec madame du Châtelet.

Ce sont donc ces *Lettres anglaises* qui vont m'exiler. En vérité, je crois qu'on sera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, mallebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne contre moi; mais j'espère en votre appui : il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de Locke et de Newton, et un apôtre de votre trempe avec une disciple comme madame du Châtelet rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus M. le garde-des-sceaux que les raisonneurs; il ne prend point du tout cette affaire en philosophe; il se fâche en ministre, et qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public; il me suffisait de votre approbation. Madame du Châtelet et vous, ne me valez-vous pas le public?

D'ailleurs, aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage?

(1) Madame du Châtelet, à qui M. de Maupertuis avait donné quelques leçons de géométrie.

Y aurais-je ajouté la lettre sur Pascal, que j'avais fait supprimer même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce Pascal? De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse s'expliquer honnêtement de Jésus-Christ. Son chapitre sur les miracles est un persiflage. Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie. Mais laissez-moi faire; quand je serai une fois à Bâle, je ne serai pas si prudent. En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être défendu par vous que persécuté par les sots.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre, mais quand on écrit en présence de madame du Châtelet, on ne peut pas recueillir son esprit fort aisément.

Adieu; vous savez le respect que mon esprit a pour le vôtre. Écrivez-moi, ou pour m'apprendre quelques nouvelles de ces *Lettres*, ou pour me consoler. Je vous suis tendrement attaché pour la vie, comme si j'étais digne de votre commerce.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL (1).

avril 1734.

On dit qu'après avoir été mon patron, vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre sénat ces *Lettres anglaises* comme un mandement du cardinal

(1) Conseiller d'honneur du parlement de Paris, et depuis ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

Il y avait un grand nombre de lettres à M. d'Argental antérieures à celle-ci. Les premières dataient de 1716 ou 1717. On n'a pu les retrouver, quoiqu'elles aient été données, à ce qu'on croit, avec les autres, par M. d'Argental.

Il n'a cessé jusqu'à sa mort de prendre le plus vif intérêt à

de Bissy ou de l'évêque de Laon. Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui, etc.
(*Henr.*, ch. IV, v. 399.)

cette édition des œuvres de M. de Voltaire. Non-seulement il a déterminé par ses sollicitations plusieurs personnes de considération en France à communiquer les lettres qu'elles avaient reçues de M. de Voltaire, mais il a employé pour le même objet, dans les pays étrangers, avec un zèle qui ne s'est jamais refroidi, le crédit des ministres avec lesquels sa place le mettait en relation. Il n'a pu jouir malheureusement de cette partie de l'édition. Avec quelle sensibilité, avec quelle douce émotion n'eût-il pas lu cette Correspondance où son nom tient le premier rang! Combien n'eût-il pas chéri ce monument qui doit transmettre à la postérité de nombreux témoignages des qualités rares de son esprit, comme des vertus de sa belle âme, et l'associer à la gloire de son ami! Si la perte de M. d'Argental a devancé la publication de ce recueil, les éditeurs ont dû payer du moins à sa mémoire le juste tribut de leur reconnaissance. Ils ont cru ne pouvoir mieux remplir ce devoir qu'en consignant la notice intéressante de M. de la Harpe dans l'un des volumes de cette collection (*). Ils joindront ici quelques détails sur la famille de M. d'Argental.

Charles-Augustin de Fériol, comte d'Argental, naquit à Paris, le 20 décembre 1700, d'une famille distinguée par son amour pour les lettres et les arts. Il fut le second fils de M. de Fériol, d'abord receveur général des finances du Dauphiné, et ensuite président au parlement de Metz, comme son père, et de N. Guérin de Tencin, sœur de la célèbre madame de Tencin. On doit à M. de Fériol son oncle, ambassadeur à la Porte Ottomane, un ouvrage intéressant sur les mœurs et les usages des Turcs. M. de Pont-de-Vesle, frère aîné de M. d'Argental, a été fort connu par les agrémens de son esprit, sa gaîté, ses vers faciles, et par plusieurs comédies restées au théâtre.

(*) *Voir* la Lettre à M. le comte d'Argental, du 20 avril 1778.

Je me flatte qu'en ce cas les présidens Hénault et Roujaut, les Bertier, se joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt par lequel il sera dit que Rabe-

M. d'Argental, né timide, débuta dans le monde avec moins de succès. Il fut d'abord destiné à l'état militaire ; mais son frère ayant refusé une charge de conseiller au parlement de Paris, ses parens engagèrent M. d'Argental son cadet à le remplacer; et par déférence pour eux, il se dévoua à la magistrature, pour laquelle il n'avait point de goût, et dont il a cependant rempli les devoirs pendant plus de quarante années avec autant de zèle que de lumières. Il fut fait conseiller d'honneur, et céda cette charge, en 1771, à l'abbé de Chauvelin, dont le frère, le marquis de Chauvelin, était depuis long-temps son intime ami. M. d'Argental avait été nommé, en 1738, à l'intendance de Saint-Domingue. Tous ses amis, qui craignaient de le perdre pour jamais, le pressèrent tellement de renoncer à cette place, qu'il dut céder à leurs instances.

Il accepta, en 1757, celle de ministre plénipotentiaire de l'infant duc de Parme auprès du roi, que Madame infante, fille de Louis XV, qui était alors à la cour, fit créer pour lui. Il dut principalement ce don, que la princesse accompagna de toute la grâce possible, à l'amitié de M. le duc de Choiseul, qui lui fut toujours très-attaché, ainsi que feu M. le duc de Praslin.

M. d'Argental fut admis très-jeune dans la société de madame de Tencin sa tante, où il vécut avec tout ce que la France avait de plus distingué dans les lettres. Sa liaison avec M. de Voltaire s'était formée dès le collége. Ils y avaient joué ensemble dans les tragédies que les jésuites étaient dans l'usage de faire représenter. L'analogie de leur goût pour la poésie et pour les ouvrages dramatiques, une sorte de sympathie avaient cimenté leur amitié, qui ne s'est jamais démentie pendant soixante et dix ans. M. d'Argental, né avec beaucoup de sensibilité et de goût, fut toute sa vie adorateur des grands talens; et quand, à la fleur de son âge, il les trouva unis avec l'esprit et la beauté dans mademoiselle Le Couvreur, l'on dut peu s'étonner de la passion violente qu'il conçut pour elle, quoique beaucoup plus âgée que lui. Il eut la douleur de la voir mourir entre lui et M. de Voltaire en 1730, à l'âge de quarante ans. Elle le chargea de remplir ses dernières intentions, et de partager sa petite fortune entre deux filles naturelles qu'elle laissait. Il les maria depuis toutes deux;

lais, Montaigne, l'auteur des *Lettres persanes*, Bayle, Locke, et moi chétif, serons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

et, comme le bien de mademoiselle Le Couvreur ne suffisait pas pour leur procurer un établissement avantageux, il y ajouta du sien, quoiqu'elles lui fussent étrangères, et qu'il fût peu riche alors. Il s'est toujours intéressé à leur sort et à celui de leurs enfans, et leur en a même donné des preuves dans son testament. Une petite anecdote pourra faire connaître la manière dont M. d'Argental savait aimer. On sait que les préjugés, dont l'empire décroît de jour en jour à mesure que celui de la raison s'étend, avaient forcé les amis de mademoiselle Le Couvreur à la faire enterrer furtivement sur les bords de la Seine vers la rue Belle-Chasse. Cinquante ans après, M. d'Argental, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, apprenant qu'un particulier propriétaire de ce terrain avait découvert, en bâtissant, les vestiges du tombeau de mademoiselle Le Couvreur, court sur les lieux, reconnaît en pleurant ces traces précieuses, obtient d'y ériger un monument, et y fait graver des vers où se peint toute la sensibilité de son âme.

Quelques années après la mort de cette célèbre actrice, M. d'Argental épousa Mlle. du Bouchet, dont le père, surintendant de M. le duc de Berri, avait dissipé la fortune; mais il n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille; elle avait des grâces et de l'esprit, et c'était assez pour le bonheur de M. d'Argental. Il vécut avec elle dans la plus parfaite union jusqu'en 1774, où il eut le malheur de la perdre sans en avoir eu de postérité. Il lui a survécu jusqu'au 6 de janvier 1788; époque funeste pour tout ce qui l'approchait, et dont M. de la Harpe a parlé avec tant de sensibilité.

Depuis sa mort on a appris de madame de Courteille, qui lui était très-attachée, que le roman du *Comte de Comminges*, attribué jusqu'ici à madame de Tencin, est de M. d'Argental, son neveu; et elle le savait de lui-même. On connaît aussi des vers très-agréables de M. d'Argental; nous n'en citerons que quatre. Dans le dernier séjour de M. de Voltaire à Paris, son cher ange ne le quittait guère. A la fin d'une journée pénible, où tout Paris était venu rendre hommage au vieillard de Ferney, M. d'Argental lui dit : « Si quelqu'un a dû jamais être fatigué d'hon» neurs et de louanges, c'est vous. On vous en accable. Jamais

Qu'est devenu M. de Pont-de-Vesle? d'où vient que je n'entends plus parler de lui? n'est-il point à Pont-de-Vesle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. Hérault, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la Bastille; et encouragez ledit M. Hérault à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre Chauvelin, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a

» ce mot de grand homme n'a été prononcé par tant de bouches. » Mais c'est un éloge trop rebattu. Il est devenu en général, et » surtout par vous en particulier, un lieu commun, une expres- » sion triviale. Que ces messieurs vous appellent avec la pos- » térité, grand homme, tant qu'ils voudront; moi qui vous » connais mieux et depuis plus long-temps qu'eux tous, je vous » réserve un éloge aussi vrai et plus neuf, car aucun de nos Pa- » risiens ne s'en est encore avisé. Eh quoi? dit M. de Voltaire. » — C'est que vous êtes un bonhomme et que vous l'avez tou- » jours été. — Par ma foi, vous avez raison, reprit M. de Vol- » taire, cet éloge me touche plus que tous les autres; et il a cela » de bon, qu'on peut l'accepter sans trop blesser la modestie. » La conversation continua sur ce ton, la soirée fut très-gaie, et fournit à M. d'Argental le sujet de cette inscription qu'il mit sur une statue de M. de Voltaire :

Que pourrait-il manquer à sa célébrité ?
Ses écrits à jamais vivront dans la mémoire ;
Assez d'autres sans moi parleront de sa gloire ,
Je ne veux désormais que louer sa bonté.

Voici ceux que M. le commandeur de Buffevent fit pour le buste de M. d'Argental son ami :

Philosophe sans faste et sans pédanterie ,
L'infortune à son cœur commande les bienfaits ;
Homme rare , ami sûr , le charme de sa vie
Est de s'environner des heureux qu'il a faits.

(*Note des éditeurs de* Kehl.)

deux ans, à Thieriot d'imprimer ces maudites *Lettres*, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir dans un pays libre du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois, et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime, et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame du Châtelet, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame du Châtelet, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en sont les choses; si M. de Chauvelin s'adoucit, si M. Rouillé peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de Rothelin peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires; mais aussi il est bon de ne pas

m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxonne; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vite en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle pour la prison; je suis malade, un air renfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde-des-sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxonne un homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert? Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je serai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 8 mai 1734.

Votre protégé Jore m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon consentement; je lui avais prêté 15,000 fr. dans cette espérance; cependant à peine suis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la lettre sur Pascal. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à Demoulin, mais d'une façon à se faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que si je ne veux pas être perdu, il faut remettre sur-le-champ

l'édition à M. Rouillé. Que faire dans cette circonstance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à Jore, le 2 mai, que je ne veux être ni son délateur ni son complice; que s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de Demoulin ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vite le garde-des-sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de Jore à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. Rouillé, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces *Lettres;* que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés à la remettre, etc.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier président? il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde-des-sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. Rouillé, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une re-

traite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons sûrement des *Samson* et des pièces fugitives en quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami Formont et notre cher du Bourgtheroulde. Adieu, mon aimable ami, adieu.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 11 mai, 1734, en passant.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cent soixante-huit livres qu'on vous a envoyé sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bonhomme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voie que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme Dieu aux Juifs : *Sacrificia tua non volo*. C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition *avec mon nom à la tête* est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 20 mai 1734.

Par des lettres que je viens de recevoir, mon cher Ciddeville, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette affaire : point de nouvelles; je ne sais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous savez, est absolument inutile et même très-dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne sais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cent soixante-huit livres; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. Pasquier, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très-grand besoin, et qui s'en dessaisissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire : il ne faut pas qu'elle soit la victime de son amitié.

A l'égard de Jore, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre amitié; je vous écrirai quand je serai fixé en quelque endroit. Jusqu'à présent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaires; mon cœur sera plus bavard la première fois. Adieu; mille amitiés à Formont et à l'abbé du Resnel.

A M. DE CIDDEVILLE.

Mai 1734.

Eh bien! est-il possible que vous vous soyez laissé surprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là! Ou ils vous trompent indignement, ou ils sont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce misérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien, à son silence. Le scélérat m'avait juré en partant que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *supplément* de la fin, il s'en est servi; il a pris le temps de mon absence pour trahir les promesses qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve incontestable de son crime. J'ai tout confronté; sa perfidie n'est que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents, à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je suis proscrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux: voilà tout ce qu'il m'attire; tandis que, sur la foi de vos lettres, j'ai hasardé de me perdre pour le sauver; et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez: dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchans! Quoi! dans le temps qu'il m'a mille obligations! O hommes! vous

êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres; mais il y a des Ciddeville, il y a des Émilie; cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale; et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe Formont, le tendre et charmant Bourgtheroulde (1), le judicieux et élégant du Resnel. Si vous voyez M. le marquis (2), dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguasils. N'y viendrez-vous pas? Adieu; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte.

Vale, te amo.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai 1734.

Encore une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en a fait écrire mille.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.
(Hor., liv. IV, od. XXII, v. 17.)

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'Aiguillon. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces

(1) Jean-Baptiste-François Le Cordier de Bigars, marquis de la Londe, baron du Bourgtheroulde, président à mortier du parlement de Rouen, vers 1725.

(2) De Lezeau.

fichues *Lettres*, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, Pascal, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends! attends!

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte comme saint Augustin? veut-on que j'aille au diable? Écrivez ou chez Demoulin, ou chez l'abbé Moussinot, ou plutôt à M. Pallu, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Bâle, le 23 mai 1734.

Vraiment, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de Maurepas, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses *Lettres*? Madame la duchesse du Maine est-elle bien fâchée que j'aie mis Newton au-dessus de Descartes? et comment madame la duchesse de Villars, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères?

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que Pascal s'était trompé quelquefois, que *fatal laurier, bel astre, merveille de nos jours*, ne

sont pas des beautés poétiques, comme Pascal l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de Dieu à croix ou pile; enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, Madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuse permission, il y a deux ans, à Thieriot, d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là, et malheureusement ces *Lettres* paraissent en France lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, Madame, soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président Hénault, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à M. Rouillé. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous voulez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des quiproquo.

A M. DE CIDDEVILLE.

Le 1er juin 1734.

La dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de Jore, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée, dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence, et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police; elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à Jore de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite; je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi ne servirait qu'à ma justification, et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en

effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur, car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle servira, en premier lieu, à justifier Jore, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires, qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre; et alors s'il arrivait que Jore eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnera considérablement. Ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre, car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambiguës : s'il m'avait fait un mot de réponse il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui coûtait-il de dire : « Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, et » c'est ainsi que je parlerai toujours? »

Heureusement il a tenu aux magistrats ce discours, dont il aurait d'abord dû m'instruire; il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre; c'est ce que je crois et ce que je soutiens fermement; mais cependant le ministère prétend qu'il faut que je lui remette cette pré-

tendue édition, que j'avais, dit-on, fait faire par Jore. A cela je n'ai autre chose à répondre, sinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que Jore; que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il est bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des *Lettres philosophiques*, entre les mains de quelques particuliers de Paris; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne suis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le ministère, trouver une édition qui n'existe point, et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours assuré que je ne connaissais pas. Le résultat de tout ceci est qu'il est absolument nécessaire que Jore m'instruise de tout ce qui s'est passé; que, de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais pensé à faire une édition; que, du sien, il demeure tranquille; mais surtout que je sache ce qu'il a dit à M. Hérault, afin que je m'y conforme en cas de besoin.

N. B. J'apprends dans le moment que mes affaires vont très-bien; que la découverte de cet imprimeur qui fesait une nouvelle édition a beaucoup servi à ma justification; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots.

Sæpè, premente deo, fert deus alter opem.
(Ovid., Trist., liv. I, Éleg. II, v. 4.)

Écrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé Moussinot, cloître Saint-Méri, à Paris.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin 1734.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami; je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les *Pensées* de Pascal sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez coupable de cette trahison; il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajouta-t-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui, n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification en cas de soupçon. Il voulait par là se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. Hérault que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris, et c'est sur cette infâme calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient Demoulin; et quand je songe que j'ai trouvé, dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de Demoulin.

D'un côté, j'apprends qu'un nommé René Josse fesait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte; ce René Josse a été dénoncé à Demoulin par François Josse son parent. Ce François Josse a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin René, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce François Josse, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec René; que depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de René, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture, voilà ce que je vous prie de peser avec M. de Cideville. Vous pouvez, après cela, avoir la bonté d'en parler à Jore. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais, coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des démarches qu'il a faites; et, s'il ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde-des-sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus iusupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 22 juin 1734.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû

me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec Jore.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait, et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde-des-sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point l'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que Jore ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre et son silence le rendraient coupable dans mon esprit. Ne sachant s'il était libre ou à la Bastille, je lui écrivis ces propres paroles par Demoulin : « S'il est vrai » que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne » crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, por- » tez-la chez M. Rouillé, et je la paierai au prix qu'il » taxera. »

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. Je fais plus, quand je sus certainement qu'il était à la Bastille, j'écrivis à M. Rouillé et à M. Hérault les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employés les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur et contre son intérêt; en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler; elle est d'un conseiller au parlement, ami de M. Hérault et de M. Rouillé.

Sur la déposition de ce misérable, M. Hérault assura le cardinal de Fleuri et M. le garde-des-sceaux que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition

débitée; et M. le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant madame d'Aiguillon et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde-des-sceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par Demoulin qui fait mes affaires, mais qui est un peu inattentif. Mon silence fit croire au garde-des-sceaux que je ne voulais pas plier; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grand'chambre, et qui ne rend pas les *Lettres philosophiques* plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à M. le garde-des-sceaux, et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut souffrir sans murmurer, comme la fièvre; que la publication de ces *Lettres* est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de Jore est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (1), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami Formont. J'allais lui répondre, mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de Richelieu, que la

(1) M. de la Condamine.

plume me tombe des mains (1). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu! quel funeste mariage j'aurais fait!

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin 1734.

Si la grand'chambre était composée, Monsieur, d'excellens philosophes, je serais très-fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magistrats n'entendent que très-médiocrement Newton et Locke. Ils n'en sont pas moins respectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la physique d'Aristote, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, etc.; leur intention est toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poison; mais depuis que plusieurs conseillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, sans pourtant réformer leur jugement; de sorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proscrit par un arrêt, et que M. Silva ne laisse pas d'en ordonner à messieurs quand ils sont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu près la même chose à mon livre; peut-être quelque conseiller pensant lira les *Lettres philosophiques* avec plaisir, quoiqu'elles soient proscrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer si vivement les idées

(1) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avaient été mécontens de ce mariage; l'un deux (le prince de Lixen) le fit sentir durement à M. de Richelieu, au camp de Philisbourg; il se battirent sur les revers de la tranchée, et M. de Lixen fut tué.

reçues. Je crois que la manière plaisante dont certaines choses y sont tournées aura fait généralement penser qu'un homme qui traite si gaîment les quakers et les anglicans ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. Newton ne s'était pas servi du mot *d'attraction* dans son admirable philosophie, toute notre Académie aurait ouvert les yeux à la lumière ; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris ; et sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui fera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé ; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un Français qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de Locke, et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans Pascal, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très-convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre. Cependant les hommes, qui abusent toujours des mots, appelleront également athée celui qui niera un Dieu et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les *Lettres* sur Locke et sur Pascal.

Ma lettre sur Locke se réduit uniquement à ceci : La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter la pensée à la matière. Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci : Les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de Pascal, le grand point de la question

roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que Platon a eu cette idée, et qu'elle est très-ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes quand Platon a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Écriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Écriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Écriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à Pascal. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et, quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit et ses lumières elle croit ne savoir rien, et ignore si elle a de l'esprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de Maupertuis, et soyons toute notre vie ses admirateurs et ses amis. La cour n'est pas trop digne d'elle; il lui faut

des courtisans qui pensent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je suis touché de ses bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ses nouvelles, mais je n'en suis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaissance.

Embrassez pour moi, je vous prie, l'électrique M. du Fay; et si vous embrassiez ma petite sœur, feriez-vous si mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle se porte. Mille respects à madame du Fay et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, etc.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 .... 1734.

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont Linant vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaisies (1) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

. . . . Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
(Hor., liv. I, sat. IV, v. 43.)

C'est plutôt dans le goût de l'Arioste que dans celui du Tasse que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique

(1) La Pucelle.

qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne puis m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aie eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si on était puissant et heureux; et dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous Louis XIV, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places, ou au sceau, ou dans les académies; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de Louis XIV n'obtiendraient pas de privilège. Boileau et La Bruyère ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. Locke depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de la plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me

rendre compte à moi-même de son existence (1), et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher Formont, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'Arioste : car malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination! Il y a une dame à Paris, qui se nomme Émilie, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend Locke bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à Émilie. Mandez-moi, je vous prie; si vous avez rencontré Moncrif, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu; je vous aime pour la vie.

A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg, 1734.

J'ai eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de Champbonin, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a apparence que le prince Eugène va occuper les Français à tout autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur;

(1) *Voyez* le *Traité de Métaphysique.*

elle est étonnante ; on jure qu'on battra le prince Eugène; on ne le craint pas ; mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents ; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé ; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince Eugène viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à Marie, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'Asfeld, qui est janséniste; vous savez, Madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge ; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de Dieu*. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de Bellisle avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet 1734.

Ah, que j'aime votre leçon !
Ah, qu'il est doux d'en faire usage,

Pâmé dans les bras de manon,
Ou folâtrant avec un page;
De passer les jours doucement
A se contenter, à se plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire!

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je suis excédé des fatigues du voyage et de celle d'écrire. Je sens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre est datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne sais si ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre est du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de justice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem.
(Ovid., Trist., liv. I, Éleg. I, v. 1.)

Toute la terre me persécute; il n'y a pas jusqu'au petit marquis, c'est le petit Lezeau que je veux dire, qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher Formont, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau, j'en conviens, mais cette gloire est un peu embarrassante; je vous avoue que,

Nec vixit malè qui natus moriensque fefellit;
(Hor., liv. I, épit. XVII, v. 10.)

Et benè qui latuit, benè vixit.

Mais que voulez-vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher Formont; je vous aime tendrement pour toute ma vie.

A M. DE FORMONT.

1734.

Depuis que nous ne nous sommes écrit, mon cher Formont, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique; aussi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse? Êtes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami Cideville est à Paris; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris pendant le seul voyage qu'il y fait? Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble dans cette grande ville si peu philosophe? Quand est-ce donc que nous pourrons dire ensemble avec liberté qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le soleil, et autres hardiesses semblables, pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains sots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'est devenu Jore. Sa famille est-elle encore à Rouen? Ce misérable Jore en a usé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je serai à portée incessamment de

lui rendre service, et je le ferai avec zèle, quelques sujets que j'aie de me plaindre de lui.

Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. Linant, depuis qu'il a quitté le petit ermitage dont l'ermite était proscrit. Il me semble que c'est pousser la paresse bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de souvenir. Mais je lui pardonne si jamais il fait quelque bon ouvrage. Écrivez-moi, mon cher Formont; ne soyez pas si paresseux que le gros Linant. Mandez-moi où est notre cher Cideville; adressez votre lettre sous le couvert de Demoulin, à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu; vous savez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 24 juillet 1734.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plus tôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses, j'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous (1). Vous savez que depuis long-temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres

(1) M. de Ciddeville venait de faire un voyage à Paris.

que nous aimons tous deux également; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que M. le marquis! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les *Lettres philosophiques*.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de Formont, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure: si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous; mais il faut avoir de la modestie.

Pour Jore, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai il y a un mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes?

Odi profanum vulgus, et arceo.
(Hor. liv. III, od. I, v. 1.)

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

A M. DE MONCRIF.

1734.

Je suis très-flatté, je vous assure, mon cher monsieur, de recevoir quelques-uns de vos ordres; mais je crains bien de ne pouvoir les exécuter. M. Falkener, mon ami, n'est point à Alexandrie, mais à Constantinople, dont il doit partir incessamment. Il est vrai qu'il a du goût pour l'antiquaille, mais ce n'est ni pour alun, borax, terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques et dans les vieux auteurs; de sorte qu'excepté les draps et les soies, auxquels il s'entend parfaitement bien, je ne lui connais d'autre intelligence que celle d'Horace et de Virgile, et des vieilles monnaies du temps d'Alexandre. Cependant, Monsieur, s'il lui tombe entre les mains quelque coquille de colimaçon turc, quelques morceaux de soufre du lac de Sodôme, quelque araignée ou crapaud volant du Levant, ou autres utilités semblables, sans omettre de vieux morceaux de marbre ou de terre, je vais le prier de les apporter avec lui à Paris, où je compte le voir à son retour de Constantinople. Il se fera un plaisir de vous les apporter lui-même. Je lui enverrai donc dès demain votre mémoire. Si j'avais une copie de *Titon et l'Aurore*, je l'y joindrais, bien sûr qu'il s'empresserait plus pour l'auteur de cet aimable ouvrage que pour tous les princes du monde; car il est homme d'esprit et Anglais.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, avec la plus sincère estime, etc.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

1734.

Ainsi donc vous quittez Paris,
Les belles et les beaux esprits,
Vos études, vos espérances,
Pour aller dans le doux pays
Des *agnus* et des indulgences.

Au portrait que vous faites des hommes et des femmes du petit comtat de Papimanie,

Je vois que le grand d'Assoucy
Eût aujourd'hui mal réussi :
Car, hélas! qu'aurait-il pu faire,
Avec son luth et ses chansons
Auprès de vos vilains gitons
Et des déesses de Cythère?
Le pauvre homme alors confondu
Eût quitté le rond pour l'oval,
Et se fût à la fin rendu
Hérétique en terre papale.

Pour moi, Monsieur, je ne crains point d'être brûlé dans les terres du Saint-Père, comme vous voulez me le faire appréhender. Je ferais même hardiment le voyage de Rome, persuadé qu'avec beaucoup de louis d'or et nulle dévotion, je serais très-bien reçu.

Nous ne sommes plus dans les temps
D'une ignorante barbarie,
Où l'on fesait brûler les gens
Pour un peu de philosophie.

A Mme DE CHAMPBONIN.

De Cirey 1734.

Fesons ici trois tentes. Que madame de Champbonin vienne dans le *dépenaillement* de Cirey, et que

Voltaire ait le bonheur de vous y voir. Est-il possible qu'il faille absolument trois lits, parce qu'on est trois personnes ? Madame du Châtelet compte aller dans trois jours à La Neuville ; mais savez-vous bien ce que vous devriez faire ? Il serait charmant que vous vinssiez incessamment dîner à Cirey. Vous vous en retourneriez le même jour, si vous vouliez, et même on vous prêterait des chevaux pour courir plus vite. Vous verriez cette madame du Châtelet que vous aimez ; vous verriez son établissement ; nous passerions sept ou huit heures ensemble ; et puis, dès qu'il y aurait des rideaux dans la maison, pour le coup on irait vous enlever. Elle a, entre autres, un petit phaéton léger comme une plume, traîné par des chevaux gros comme des éléphans. C'est ici le pays des contrastes ; mais je suis réuni avec la maîtresse de la maison dans l'attachement que j'aurai toujours pour vous.

A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

1734.

Eh bien ! Madame, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Madame du Châtelet comptait bien aller vous voir dès qu'elle serait débarquée à Cirey ; mais elle est devenue architecte et jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes. Elle change les escaliers en cheminées, et les cheminées en escaliers. Elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes, et si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus, elle fait l'ouvrage des fées dans sa maison ; elle change des guenilles en tapisseries ; elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui servir

bientôt d'écuyer jusqu'à La Neuville, après avoir été ici son garçon jardinier. Elle me charge de vous assurer, et madame de Champbonin, de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience.

A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

1734.

Cela est plaisant, Madame! L'écriture de madame de Champbonin paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, et je me flatte surtout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici à ruiner infailliblement madame du Châtelet, vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis excédé de détails, je crains si fort de faire de mauvais marchés, je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vînt m'aider. Je l'attends dans le mois de janvier; et dès que mon coadjuteur sera venu, j'irai, Madame, vous redemander ces jours heureux et paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison. Vous savez qu'on parle d'un congrès; mais les parties ne sont point encore assez lasses de plaider pour songer à s'accommoder. M. de Coigny s'est démis du commandement en Italie, et je crois que la cour ne serait pas fâchée que M. de Broglie en fît autant. Mais avant d'accepter la démission de M. de Coigny, on a proposé à M. le Duc de commander l'armée, afin d'avoir quelqu'un qui, par la prééminence de son rang, étouffât les jalousies du commandement. M. le Duc a refusé. On pense d'y envoyer M. le comte de Clermont. Sur cette nouvelle, M. le comte de Charolais a écrit à M. de Chauvelin:

« Monsieur, on dit que vous êtes réduit à la dure nécessité de choisir un prince du sang pour commander les armées ; je vous prie de vous souvenir que je suis l'aîné de mon frère l'abbé. » On commence à trouver la levée du dixième bien rude, et à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut-être rien à gagner pour la France. On s'en dégoûte aussitôt qu'on en est entêté. Je suis persuadé qu'au moindre échec, le ministère sera bien embarrassé.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre 1734.

J'avais, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme qui porte son nom. Mais Rameau crie, Rameau dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en Philistin; que si l'abbé Pellegrin avait fait un *Samson* pour lui, il n'en démorderait pas ; il veut qu'on le joue, il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc, je vais faire le petit Pellegrin, et mettre l'Éternel sur le théâtre de l'Opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot feseur d'opéra cet hiver ; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos Césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme, et cette formidable place de Philisbourg ; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prolo-

gue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de la Condamine.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de Bolyngbrocke. On dit qu'elle a engagé Matignon-le-Sournois à parler au garde-des-sceaux. Ce garde-des-sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout, il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Écrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. Pont-de-Vesle combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame du Châtelet? Ecrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D* ou un *F*. Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 30 septembre 1734.

Vous attendez apparemment, messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publiiez la paix à la tête de

vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ces montagnes, fesant pénitence comme don Quichotte, et attendant sa Dulcinée. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de Richelieu devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand astronome, quand vous aurez le *Gnomon universel* que Varinge a promis de faire pour la somme de 350 livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit Varinge, qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très-certains; et, pour les petits détails, les motifs secrets, etc., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a partout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame du Châtelet méprise un peu trop. Elle traite Tacite comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je

vais vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin.

Un peu las de votre campagne,
Très-affamé de jeunes . . .
Et pour des .... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne ;
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête, bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera sous la main.
Mais, s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Épargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

A M. BERGER.

A Cirey, le .... 1734.

J'APPRENDS avec beaucoup de plaisir que M. de Crébillon est sorti du vilain séjour où on l'avait fourré (1). Il a donc vu.

Cet *horrible* château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
(Henr., ch. IV, v. 455.)

Le roi le nourrissait et lui donnait le logement. Je voudrais qu'il se contentât de lui donner la pension. J'admire la facilité avec laquelle on dépense 12 à 1500 liv. par an pour tenir un homme en prison, et combien il est difficile d'obtenir une pension de 100 écus. Si vous

(1) Crébillon, fils du tragique, fut mis à la Bastille pour le roman de *Tanzaï et Néadarné*, ou l'*Écumoire*, histoire japonaise.

voyez le grand enfant de Crébillon, je vous prie, Monsieur, de lui faire mille complimens pour moi, et de l'engager à m'écrire.

S'il faut se réjouir avec l'auteur de l'*histoire japonaise*, il faut s'affliger avec l'auteur de *Titon et l'Aurore* (1). Si je savais où le prendre, je lui écrirais pour lui faire mon compliment de condoléance de n'être plus avec un prince, et pour le féliciter d'avoir retrouvé sa liberté.

Vous voyez sans doute M. Rameau. Je vous prie de l'assurer qu'il n'a point d'ami ni d'admirateur plus zélé que moi, et que si dans ma solitude et dans ma vie philosophique je retrouve quelque étincelle de génie, ce sera pour le mettre avec le sien.

Quand vous n'aurez rien à faire de mieux, et que vous voudrez bien continuer à me donner de vos nouvelles, vous me ferez un extrême plaisir : quand on n'a pas le plaisir de vous voir, rien ne peut consoler que vos lettres.

Est-il vrai que le comte de Charolais ait écrit la lettre dont on a parlé? Est-il vrai que l'auteur de *Titon* ait été disgracié pour avoir vieilli en un jour de quelques années auprès de la Camargo? Est-il vrai que l'abbé Houteville ait fait une longue harangue, et le duc de Villars un compliment fort joli? Est-il vrai que vous ayez toujours de l'amitié pour moi?

A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

De Cirey, 1734.

Je suis pénétré, Madame, de vos bontés. Ce pays-ci, qui n'était d'abord qu'un asile, est devenu, grâce à

(1) Moncrif, secrétaire des commandemens du comte de Clermont.

vous, un séjour délicieux que je voudrais habiter toute ma vie. Il me semble que ma patrie doit être où vous habitez. Paris est partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de sanglier. Ce monsieur vient d'être assassiné tout à l'heure pour me donner occasion de vous faire ma cour. Je vous fesais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce sanglier était destiné à vous donner sa hure. Je vous jure que je fais très-peu de cas d'une tête de cochon sauvage, et je crois bien que cela ne se mange que par vanité; mais je n'ai rien autre chose à vous offrir. Si j'avais pris une alouette, je vous la présenterais de même, dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

A M. DE MAUPERTUIS, A BALE.

Cirey, octobre 1734.

Que tous les tourbilloniers s'en aillent s'ils veulent à Bâle, mais que le sieur Isac revienne à Paris, et surtout qu'il décrive une ligne courbe en passant par Cirey.

J'ai reçu, Monsieur, l'inutile lettre de T....... (1); une autre conduite eût mieux valu que sa lettre; mais je pardonne aux faibles, et ne suis inflexible que pour les méchans. Horace met parmi les vertus nécessaires, *ignoscere amicis*; je crois avoir cette vertu-là; et, quand je n'y serais pas disposé, vous y auriez tourné mon cœur. Les hommes d'ailleurs sont en général si fourbes, si envieux, si cruels, que, quand on en trouve un qui n'a que de la faiblesse, on est trop heureux. La plus belle âme du monde passe la vie à vous

(1) Thieriot alors brouillé avec Voltaire.

écrire en algèbre; et moi, je vous dis en prose que je serai toute la vie votre admirateur, votre ami.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais, sur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre 1734.

MON cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste, ce n'est pas ma faute si elles sont très-infidèles dans les chemins de traverse de l'Allemagne; et, puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adressée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Westphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie (1); mais j'ai été affligé sans colère, sans croire être trahi, sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner, qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos aîles, que vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendre respects à tous les anges.

(1) Madame la marquise du Châtelet.

Ce 6 novembre 1734.

J'ARRIVE à Bruxelles, où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'Argental. J'ai reçu une ancienne lettre de monsieur le commandeur de Solar. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu deux dont je suis presque aussi content que de M. de Solar. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

A M. DE CIDDEVILLE.

Ce 5 novembre 1734.

JE suis trop malade, mon très-cher ami, pour répondre une seule rime à vos vers charmans; mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maison que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. Demoulin et sa femme vous marqueront par leurs soins avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur?

Ami, ne me conseillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue est aujourd'hui l'asile
Des Allemands et des combats;
Mais fût-elle toujours tranquille,
Je ne connais d'autre séjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Ciddeville.

Je vous embrasse tendrement : si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers ! Ne sachant pas votre adresse, j'ai prié M. d'Argental de vous rendre ce chiffon. Ce d'Argental est bien digne de vous; je lui envoie *Samson* (1) pour vous être montré, en attendant mieux.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre 1734.

J'ai mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de Richelieu qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde-des-sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infâme persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie; il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui

(1) Opéra.

puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoie certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris! J'avais commencé cet ouvrage l'année passée, avant de donner *Adélaïde*, et j'en avais même lu la première scène au jeune Crébillon et à Dufresne. Je suis assez sûr du secret de Dufresne; mais je doute fort de Crébillon. En tout cas, je lui ferai demander le secret, sauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à Dufresne, sans que Crébillon ni personne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver serait d'être reconnu après la première représentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs ne sachant pas que l'ouvrage est de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et passeraient une infinité de choses que mon nom seul leur rendrait suspectes. Est-il vrai que M. Pallu a passé de l'intendance de Moulins à celle de Besançon? Peut-être est-ce une fausse nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Est-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéresser, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre. . . . .

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

A M. DE CIDDEVILLE.

Décembre 1734.

Quoi! Gilles Maignard s'est séparé tout-à-fait de notre présidente (1)? N'est-il point mort de la douleur qu'il avait de lui faire deux mille écus de pension? La veuve vient de me mander qu'elle ne gardera point La Rivière-Bourdet. Il serait pourtant bien doux, mon cher ami, que nous pussions être un peu les maîtres de sa maison. Mais il sera dit que nous passerons notre vie à faire le projet de vivre ensemble. Quoi! vous venez une fois en vingt ans à Paris, et c'est justement le moment où il ne m'est pas permis d'y revenir! Vous n'avez vu ni Émilie ni moi; il vaudrait un peu mieux, mon cher ami, se rassembler chez Émilie que chez la veuve de Gilles. Ce n'est pas que je n'aie pour notre présidente tous les égards d'une ancienne amitié; mais franchement vous conviendrez, quand vous aurez vu Emilie, qu'il n'y a point de présidente qui en approche. Mandez-moi si elle ne vous a point écrit depuis peu; car vous connaissez son écriture avant que de connaître sa personne. Vous vous écrivez quelquefois, et vous êtes déjà amis intimes sans vous être parlé. On m'a mandé que l'*Épître à Émilie* courait le monde; mais j'ai peur qu'elle ne soit défigurée étrangement. Les pièces fugitives sont comme les nouvelles, chacun y ajoute ou en retranche, ou en falsifie quelque chose, selon le degré de son ignorance ou de sa mauvaise volonté. Si vous voulez, je vous l'enverrai bien correcte. Je rougis, mon cher Ciddeville, en vous parlant de vous envoyer mes ouvrages. Il y a si longtemps que je vous en promets une petite édition ma-

(1) Madame De Bernières.

nuscrite, que j'aurais eu le temps d'en composer un *in-folio*. Aussi, depuis ma retraite, il faut que je vous avoue que j'ai fait environ trois ou quatre mille vers. Ce sont de nouvelles dettes que je contracte avec vous, sans avoir acquitté les premières; mais je vous jure que je vais travailler à vous payer tout de bon. J'ai certain valet-de-chambre imbécille qui me sert de secrétaire, qui écrit, *le général F.... tout*, au lieu du *général Toutefitre; c'est donner un grand c....* pour *une grande leçon; ils précipitaient leurs repas*, au lieu de *ils précipitaient leurs pas*. Ce secrétaire n'est pas trop digne d'écrire pour vous; mais je reverrai ses bévues et les miennes. Etes-vous à présent à Rouen? y avez-vous vu l'ami Formont et l'ami du Bourgtheroulde? Faites sentir à M. du Bourgtheroulde combien je l'aime, et prouvez à M. de Formont la même chose. Dites au premier que je fais beaucoup de petits vers, et que j'aime passionnément la musique; dites à l'autre que j'ai un petit *Traité de métaphysique* tout prêt. Tout cela est vrai à la lettre. Voici un petit mot pour M. de Linant. Adieu, mon très-cher ami; je suis à vous pour la vie. Faudra-t-il la passer à regretter votre commerce charmant?

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

1734.

Monsieur, la fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épître était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a

bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, Monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéi-commis pour madame du Châtelet.

Je ne suis rien qu'un prête-nom ;
Votre épître a paru si belle
Et si neuve, et d'un si bon ton,
Que sans doute elle était pour elle.

Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre raison, quand vous la faites parler d'une manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avoûrai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage :
Il en est une autre à mon gré,
Au-dessus de l'esprit du sage,
Un don plus beau, plus précieux ;
Par qui la raison embellie
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel est ce don ? C'est le génie.
On a vu ce génie heureux
Vous inspirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux ;
Votre esprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rousseau ;
Dont l'ennuyeuse hypocrisie
Change son or en oripeau,
Et ses chansons en homélie.
Vos vers sont dignes des premiers

Que votre beau printemps fit naître ;
Vous fûtes, vous serez mon maître.
Vivez, rimez ; puissiez-vous être
Immortel comme vos lauriers !

Voilà, Monsieur, une partie des choses que je pense de vous. Je respecterai, j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philosophe, qui a quitté la cour depuis long-temps, qui vit pour soi, pour sa famille et pour ses amis; l'homme de lettres et de génie qui n'est point de l'Académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ses goûts, et jamais la vanité; l'ami dont la société est toujours égale, qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon silence, comptez, Monsieur, que je suis tendrement attaché à toute votre famille, et que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez, Monsieur, aussi-bien que madame d'Ussé et monsieur votre fils, les assurances de mon tendre et respectueux dévoûment.

A Mme LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Commencement de janvier 1735.

Quoi! femme respectable, même heureuse, amie charmante, amie généreuse! la première lettre que vous écrivez est pour moi! vous savez bien, Madame, tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand, c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au père et au joli enfant. L'hirondelle (1) est bien malade, et je crains fu-

(1) Cheval de madame du Châtelet.

rieusement le froid des églises; mais il n'y a cheval que je ne crève, et rhume que je n'affronte pour aller à La Neuville. Madame du Châtelet est partie, et a laissé son architecte à Cirey. Il est fort étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant, et qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Madame du Châtelet m'a ordonné bien expressément, Madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce château-ci va un peu incommoder les affaires du baron et de la baronne. Les dépenses de la guerre ne les raccommoderont pas; et ils seront forcés, je crois, de venir vivre en grands seigneurs à Cirey. Je vous jure, Madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux et votre société; et je commence à l'espérer.

A M. DE CIDDEVILLE.

8 janvier 1735.

Un orage bien cruel et bien imprévu m'a arraché quelque temps, mon charmant ami, du port où je vivais heureux et tranquille. Il faut que j'aie été bien accablé, puisque je ne vous ai point écrit. Le premier usage que je fais de ma tranquillité et de mon bonheur, c'est de vous le dire, et de goûter avec vous une félicité pure et nouvelle en vous parlant du malheur que j'ai essuyé. Je ne sais quelle calomnie m'avait encore noirci dans ce séjour du vice qu'on appelle la cour. Il sera dit que les poëtes comme les prophètes seront toujours persécutés dans leur pays. Voilà le seul prix, mon cher Ciddeville, de vingt ans de travail. On m'a mandé que ces horreurs, qui ont été sur

le point de m'accabler, avaient été fabriqués par le barbouilleur de *Didon*. Il devait bien se contenter d'avoir corrigé Virgile. Que peut-il après cela daigner avoir à démêler avec Voltaire? j'avais fait ma pièce des *Américains*, mais je ne savais pas qu'il m'avait volé, et je ne croyais pas que la rage d'être joué le premier pût le porter à ourdir une aussi vilaine trame que celle dont on l'accuse. Je ne le veux pas croire. J'ai trop de respect pour les lettres; je ne veux pas les déshonorer au point de croire les gens de lettres aussi méchans que les prêtres. Je me borne, mon cher ami, à tâcher de bien faire. J'oublie la calomnie, j'ignore les intrigues. Je fais actuellement transcrire mon ouvrage pour vous l'envoyer, et si vous l'approuvez, je croirai avoir toujours été heureux.

Je ne sais si je vous ai parlé de cette sottise de Demoulin, qui voulait que vos vers valussent un habit au petit Lamarre. Ce petit homme serait le mieux vêtu du monde, si vous aviez accordé la requête; mais Demoulin n'a pas un papier à vous, et je l'ai bien grondé de la lettre indiscrète qu'il vous écrivit.

Mille tendres complimens au philosophe Formont et à votre cher du Bourgtheroulde.

Je vous dis en confidence que je me trouve dans une situation qui aurait besoin du souvenir du petit marquis (1). Si vous vouliez rafraîchir sa mémoire et piquer sa vanité, vous feriez une bonne œuvre. Je vous embrasse mille fois.

P. S. Avouez que vous avez bien gagné à mon silence. Vous avez eu une belle lettre d'Émilie. Adieu, mon cher ami.

(1) Le marquis de Lezeau.

A M. BERGER.

A Cirey, le 12 janvier 1735.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de Laclède est placé auprès de M. le maréchal de Coigny. Je ne le savais pas; c'est sans doute M. d'Argental qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'Argental bien aise; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme Rameau pour faire de bonne musique.

N'avez-vous point vu M. de Moncrif? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de Villars? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de Berwick est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne sais qui sera le Fléchier de notre dernier Turenne. Le père Tournemine avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé Ségui qui lui a succédé? Il est déjà connu par un très-beau panégyrique de saint Louis. Le sujet de saint Louis était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles?

Adieu, Monsieur; vous savez combien je vous suis attaché.

A M. DE FORMONT.

26 janvier 1735.

L'EXTRÊME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé du Resnel fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plus tôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poëtes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce bel ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette première idée que j'avais d'un essai sur le siècle de Louis XIV. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerais pas la peine; mais son siècle mérite assurément qu'on en parle; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aie mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là sera le modèle de ma prose;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux;
Juste en vos jugemens et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. Cassini n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire encore que Boileau a commencé à travailler long-temps avant que Quinault fît des opéras. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Écumoire* (1) de ce grand enfant, et les *Princesses de Malabar* de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les *Mémoires* du maréchal de Villars. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé Houteville, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de Villars a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne, car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la Bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. Melon; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée: car je me souviens qu'il nous régala, il y a quelques années, d'un certain *Mahmoud*, qui, pour être défendu, n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant

(1) *Tanzai* ou l'*Écumoire*, roman très-leste de Crébillon fils.

son *Traité sur le commerce*; car, au bout du compte, M. Melon a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de La Chaussée; il y aura sûrement des vers bien faits, et vous savez combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec Émilie; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame du Deffant? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant Cideville. Pour Thieriot, je ne sais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement: je ne le veux pas croire, pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector.*

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier 1735.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été: voici le reste que vous ne savez pas. Rousseau apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à une prison perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées et si absurdes, ne peuvent ici me porter

coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelque tribut à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de Saint-Pierre a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre Newton, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent *l'Enfant prodigue*. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de Newton à Thalie, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, messieurs, la poésie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec Newton, je me consolerai bien vite avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à Thalie (1); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour

(1) Mademoiselle Quinault.

vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictins.

A M. DE CIDDEVILLE.

6 février 1735.

Allez, mes vers, au rivage de Seine,
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous-en; les arts y sont proscrits:
Des gens dévots la sottise et la haine
Y font la guerre à tous les bons écrits.
Vers indiscrets, enfans de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, sur le bord neustrien;
Vous y verrez certain homme de bien
Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez; et plût aux dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux!
Ne craignez point son goût ni sa prudence;
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence;
Allez d'abord saluer humblement
Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent,
Et faites-leur ce petit compliment:
« Frères très-chers, enfans de Ciddeville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé: c'est l'art de votre père. »

Voilà le petit compliment que je vous faisais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais

(1) Le recueil manuscrit de ses poésies fugitives.

dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles, et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de Formont à l'abbé du Resnel? Mais comment va la tragédie de Linant? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, son coup d'essai sera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de Dieu qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de *Didon;* cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir *Ramessès*. Engagez M. Linant à m'en envoyer une copie.

Mon cher Ciddeville, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre *Pucelle;* mais, Dieu merci, notre *Pucelle* est dans le goût de l'Arioste, et non dans celui de Chapelain.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février 1735.

Si madame du Deffant, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de

passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien ; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les *Mémoires d'Hector* (1); mais vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela partout ; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine de Villars et de princes Eugène. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridlingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de Villars avait l'esprit un peu romanesque ; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour amuser son lecteur.

Qu'un prince, comme Charles II, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de fuir à travers son royaume, déguisé en postillon; qui, demeuré deux jours dans le creux d'un chêne, lequel chêne, par parenthèse, est mis au rang des constellations; qu'un tel prince, dis-je, fasse des mémoires, on les lira plus volontiers que les *Amadis*. Il en est des livres comme des pièces de théâtre ; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si Charles XII n'avait pas été excessivement grand, malheureux et fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du siècle de Louis XIV; mais celle de ce roi sans son siècle me paraîtrait assez insipide.

Le père de La Bletterie, en écrivant la vie de Ju-

(1) Hector de Villars.

lien, a fait un superstitieux de ce grand homme. Il a adopté les sots contes d'Ammien-Marcelin. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen bigot, c'est vouloir me persuader que Spinosa était bon catholique. La Bletterie devait prendre avec soi le peloton de M. de Saint-Agnan, et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire; il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de Réaumur nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs, je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine. et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre, à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en use avec vous à peu près comme Dieu avec Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces ....-là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays : vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. Ciddeville est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassi en Champagne, le .... février 1735.

Dona puer solvit, quæ femina voverat Iphis.
(Ovid., Mét., liv. IX, v. 795.)

Votre changement de sexe, Monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit

avisé, et cela serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi, j'ai un peu abandonné la poésie dans la campagne où je suis :

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes ;

Mais à présent je songe à vivre :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.
(Hor., liv. I, Ép. I, v. 11.)

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ.
(Hor., liv. II, sat. VI, v. 62.)

Cette vie sera plus heureuse encore si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son âme.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1er mars 1735.

Je profite, mon cher et respectable ami, du voyage de M. le marquis du Châtelet, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai osé vous écrire depuis que je suis à Cirey, et vous croyez bien que je

n'ai écrit à personne. Vous sentez sans doute combien il en coûte de garder le silence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaissance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en suivant vos ordres à la lettre lorsque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par Rousseau contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir; de sorte que je me voyais à la fois persécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre assez retiré, et de chercher des consolations dans l'étude et dans la société de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le hasard me fit connaître une ou deux de ces personnes que Rousseau avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuse guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui se trouve contre Rousseau.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amsterdam, qui vous instruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'est que Rousseau. Je vous prie de lire cette lettre d'Amsterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il est bon que ce nouveau crime de Rousseau soit public. Peut-être ceux qu'il anime à me persécuter en France rougiront-ils de prendre son parti, et imiteront ceux qu'il avait séduits en Hollande, qui sont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le détestent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce scélérat, croyant aplanir son retour en France, a fait imprimer contre le vieux Saurin les calomnies les plus atroces. Vous savez que c'est lui qui écrivait et qui

fesait écrire que j'étais venu prêcher l'athéisme en Hollande, que j'avais soutenu une thèse d'athéisme à Leyde contre M. s'Gravesende, qu'on m'avait chassé de l'université, etc. Vous êtes instruit de la lettre de M. s'Gravesende, dans laquelle cette indigne et absurde calomnie est si pleinement confondue; l'original est entre les mains de M. de Richelieu; je ne sais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de Maurepas en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occasion en parler au cardinal? et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me fesaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. Hérault est celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme Hérault! Eh! qui me répondra que m'ayant desservi avec maliceil, ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me

porte tous les jours. C'est une chose bien inouïe que la manière dont on en use avec moi ; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers, pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : si mon père, mon frère ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain ; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame du Châtelet est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerais jamais rien que de vous y voir. Adieu les deux frères aimables ; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de Maurepas, que vous donnerez si vous le jugez à propos : mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des *Élémens de la philosophie de Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aie pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécile fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie ; je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris *Zaïre* et *Brutus*.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

A M. DE CIDDEVILLE (1).

A Paris, le 31 mars 1735.

Émilie permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce qu'elle vous mande? Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre : je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher Ciddeville! que de conversations charmantes! M. de Formont a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de mon imagination. J'ai vu le gros Linant, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui.

(1) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise du Châtelet. Les voici:

«Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si longtemps, que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de Formont a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.»

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher Formont devrait bien regretter Paris si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du Bourgtheroulde veut bien se souvenir de moi. Pour M. du Brévedent, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu; ne vous verrai-je donc jamais?

A M. DE CIDDEVILLE.

Paris, ce 16 avril 1735.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! que votre imagination est riante et féconde! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais mon cher ami :

Carmina secessum scribentis, et otia quærunt.
(Ovid., Trist., liv. I, Eleg. I, v. 41.)

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris; *tendunt extorquere poemata;* mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme qui au-

rait vécu sous Louis XIV, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Ciddeville, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu Jore à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour Linant, ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il songe à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point si vous l'aimez. *Vale.*

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril 1735.

Mon cher Formont, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur Julien. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il se soit fait débaptiser et tauroboliser de

bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur Constance son ennemi ; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes : Cicéron en fesait autant, et Julien était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme ; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits ; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves ; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de Julien est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe ? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte de superstition, à la bonne heure que Julien en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes ? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équa-

teur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par conséquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. *Vale.*

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril 1735.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant, méchant et misérable; loin des mauvais poëtes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour, par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles font les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour-propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien Rameau est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces

naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que Newton eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très-humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de Fontenelle. Mon ami Thieriot s'est fait peindre avec la *Henriade* à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'Opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le ..... avril 1735.

Les fréquentes maladies dont je suis accablé, Monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle Malerais, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été monsieur le contrôleur-général. Je chercherai *mollia fandi tempora;* et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du Plutus de Versailles, en faveur de l'Apollon de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main. Je suis, etc.

A M. DE CIDDEVILLE.

Paris, 29 avril 1735.

LINANT n'a encore que la parole de madame du Châtelet; cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame du Châtelet, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire; il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que Linant, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à *Inès*; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers; elles sont si mauvaises que, toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupes de comédiens qui jouent à huis clos des parades de Gilles, trois fois par semaine? Les acteurs sont.... devinez qui? le prince Charles de Lorraine, âgé de plus de cinquante-trois ans; il fait le rôle de Gilles; le duc de Nevers, goutteux, amant de l'infidèle et impertinente Quinault; d'Orléans, Pont-de-Vesle, d'Argental, le facile d'Argental, etc.

J'ai vu votre petit Bréhant, il est charmant, il est digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a mon-

trés sont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille complimens aux Formont, aux Bourgtheroulde, et même au Brévedent. Je voudrais bien savoir comment le métaphysicien Brévedent a trouvé les *Lettres philosophiques*.

Vale, et ama me.

A M. DE CIDDEVILLE.

Cirey, 6 mai 1735.

Non, mon cher ami, je n'ai jamais reçu cette *Reine des songes*. Cet abbé a sans doute connu le mérite de ce qu'il avait entre les mains, et l'a gardé pour lui; je le ferai assigner à la cour du Parnasse; cela est infâme à lui.

Pour notre Linant, il faut bien des brigues pour le placer. J'espère que nous en viendrons à notre honneur, malgré les prêtres qui ont empaumé le mari. C'est bien raison que la divine Émilie l'emporte sur ces faquins qui,

Scire volunt secreta domûs atque indè timeri.

(Juv., sat. III, v. 113.)

Point de prêtres chez les Émilies, mon cher ami! Ah! si nous pouvions vivre ensemble! Ah! destinée, destinée! Les Émilies de Rouen retiennent mon cher Cideville. On a joué les *Grâces* (1), mais personne ne les a reconnues, parce que l'auteur ne les connaît guère. Adieu, vous qui êtes leur favori. Je pars; je vous aime pour jamais.

(1) Ballet de Roy.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai 1735.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des *Grâces*. On dit que l'auteur, j'entends le poëte, qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'est pas bien remis dans leur cour; je m'en rapporte aux connaisseurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les suivans de ces trois déesses sont à présent à Rouen. C'est donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philosophe, poëte aimable, plein de grâce et de raison. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé Franchini. En vérité, il est plus aisé à présent de tirer des vers français d'un Italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais aussi, car ni vous ni les Muses n'êtes là. Adieu, mon cher ami.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR DU COLLÉGE D'HARCOURT.

Mai 1735.

En me parlant de tragédie, Monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous présenter *la Mort de César*, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour

modèle votre illustre compatriote (1), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

> La main qui crayonna
> L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et sans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, César, Brutus, Cassius et Antoine sont à votre service quand vous voudrez. Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Champbonin que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort; et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui paient bien.

Enfin, Monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monsieur, comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de *V*. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A*.

A M THIERIOT, A PARIS.

Lunéville, le 15 mai 1735.

Mon cher correspondant, me voici dans une cour sans être courtisan. J'espère vivre ici comme les sou-

(1) L'abbé Asselin était de Normandie.

ris d'une maison, qui ne laissent pas de vivre gaiement sans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne suis pas fait pour les princes, encore moins pour les princesses. Horace a beau dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.
(Hor., Ép. XVII, liv. I, v. 35.)

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent physicien, nommé M. de Varinge, qui, de garçon serrurier, est devenu un philosophe estimable, grâce à la nature, et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de Lorraine, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a aussi un Duval, bibliothécaire, qui de paysan est devenu un savant homme, et que le même duc de Lorraine rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce seront là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour; joignez-y un ou deux Anglais pensans qui sont ici, et qui, dit-on, s'humanisent jusqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aie besoin de princes, mais j'aurais besoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philosophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, surtout quand ils passent par vos mains.

A M. THIERIOT, A PARIS.

Lunéville, le 12 juin 1735.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de La Popelinière (1), je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez

(1) Fermier général.

d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre; et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi, et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés :* qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? Songez qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers; que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos

amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit de la littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres philosophiques*.

J'ai lu le *Turenne* (1); le bon-homme a copié des pages entières du cardinal de Retz, des phrases de Fénélon; je le lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les oraisons funèbres de Mascaron et de Fléchier, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé Le Blanc (2), ni de son succès. Il se peut très-bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

(1) *Histoire de M. de Turenne*, par M. de Ramsay.

(2) *Abensaïde*, tragédie.

Écrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les Froulai, les Desalleurs, les Pont-de-Veyles, les du Deffant, *et totam hanc suavissimam gentem.*

A. M. DE FORMONT.

A Vassi, en Champagne, ce 23 juin 1735.

Eh bien! mon cher philosophe, il y a bien du temps que je ne me suis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtisan. Il y a là un établissement admirable pour les sciences, peu connu et encore moins cultivé. C'est une grande salle toute meublée des expériences nouvelles de physique, et particulièrement de tout ce qui confirme le système newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute espèce. Un simple serrurier devenu philosophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc Léopold, a fait de sa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établissement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui se fait en France, c'est la négligence avec laquelle il est regardé par la petite cour de Lorraine. La destinée des princes et des courtisans est d'avoir le bon auprès d'eux et de ne le pas connaître. Ce sont des aveugles au milieu d'une galerie de peinture. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Versailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Versailles, et à l'honneur des femmes,

que madame de Richelieu a fait un cours de physique dans cette salle des machines ; qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer en bavard contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de Richelieu d'autant plus admirée qu'elle est femme et duchesse.

J'ai lu le *Turenne*. Je ne sais pas trop si ce Turenne était un si grand homme ; mais il me paraît que Ramsay ne l'était pas. Il pille des styles, il en a une douzaine ; tantôt ce sont des pharses du cardinal de Retz, tantôt du *Télémaque*, et puis du Fléchier et du Mascaron. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens* ; et qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne serait rien s'il m'avait intéressé ; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir Ramsay. Il va me parler de l'origine du calvinisme ; il ferait mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique, et il fait réimprimer de vieilles Oraisons funèbres pour servir de preuves.

Que dites-vous des petits *Mémoires du roi Jacques* (1)? Ne vous semblent-il pas comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in-4°. C'est tout ce que peut contenir l'*Histoire du siècle de Louis XIV*; car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit ; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

(1) Abrégé des 4 volumes in-folio que Jacques II avait écrits de sa propre main, et qui ont été jetés au feu en 1704, cet abrégé est devenu précieux.

A M. DE CIDDEVILLE.

A Vassi en champagne[1], 26 juin 1735.

En voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois ; je fouille par hasard dans les poches d'un habit que Demoulin m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher Ciddeville, du mois de mars dernier, avec la *Déesse des songes*. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de *Daphnis et Chloé*. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me suis écrié :

Que ces agréables mensonges
Sont au-dessus des vérités !
Et que votre reine des songes
Est la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de *Daphnis et Chloé*. Si vous avez quelqu'un qui puisse le transcrire menu, envoyez-le-moi tout simplement par la poste. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en musique quand je serai de retour à Paris. En attendant, il charmera Emilie, et Emilie vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris Linant pour précepteur de son fils. Il sera à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie ; car, en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de Linant : je ne crois point qu'il

soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de physi queont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est le *Siècle de Louis XIV,* dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite, les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice, mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

> Je vous souhaite un vrai bonneur,
> Mais *c'est une chose impossible.*

Il y a

> Mais voilà la chose impossible (1).

Cela est bien différent à mon gré.

Adieu; ne vous point aimer voilà la chose impossible.

(1) *Voyez* l'Épître à madame la princesse de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu.

A M. THIERIOT.

A Cirey, le.... juin 1735.

Mon cher Thieriot, je suis revenu à Cirey, sur la parole de M. le duc de Richelieu, et même sur celle du garde-des-sceaux, qui a écrit à monsieur et madame du Châtelet, de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ 1,500 livres par an pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Mais puisque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content de vous pour le présent. Vous voilà un peu à votre aise, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez sur rien de tout cela. Surtout écrivez souvent à votre ami, et souvenez-vous qu'après la maison de Pollion, celle de Minerve-Émilie est celle où vous devriez être.

Tâchez de vous assurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'histoire des hommes sous Louis XIV, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'esprit. Songez que c'est l'histoire des choses que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (1) qui a eu un si beau succès à la première représentation. Qu'est devenu ce

(1) *Abensaïd.*

succès? n'est-il pas arrivé la même chose qu'à *Gustave Vasa?* et le public n'a-t-il point infirmé son premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé sous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vite avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je suis charmé que vous ayez été content d'Émilie. Si vous la connaissiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la duchesse de Richelieu, suit un peu ses traces, quoique d'assez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste, nommé Varinge, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle père Dallement, s'est avisé de venir à ses leçons, et de disputer contre elle sur le système de Newton, qu'elle commence à entendre et qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en présence de quelques Anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames, et un peu de mépris pour la science de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de Formont, et quelque chanson de Mécénas La Popelinière, si vous en avez. Adieu, je vous embrasse.

A M. THIERIOT, A PARIS.

15 juillet 1735.

Je n'ai point été intempérant, mon cher Thieriot, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions

si unis, que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe (1); elle a perdu sa beauté. Elle sera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

Les dieux ont vengé mon outrage,
Tu perds, à la fleur de ton âge,
Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. Balot : mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Le Brun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données : mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les

(1) Mademoiselle Sallé.

grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'*Histoire de Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal Albéroni, qu'il a pu l'être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde-des-sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Popelinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait est imprimé. Je suis persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelque temps, et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

juillet 1735.

Monseigneur, la lettre dont votre Éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages,

que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monseigneur; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma plume m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, etc.

A M. THIERIOT, A PARIS.

Cirey, le ......, juillet 1735.

JE vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal Albéroni; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler sans doute d'un certain *Jules-César* qui a été joué assez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui sont remplis de cabales, celui de la Comédie-Française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante,

fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contens de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec Pollion-Popelinière; vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaisirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit *Ovide* et *Euclide*, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelques coups de pinceau à ce beau *Siècle de Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poésie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette *Mort de Jules-César*, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de Louis XIV est de mon ressort, et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de Charost. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu ait pu faire cette satire; mais le nom de M. Charost, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de Lamarre, qui doit entrer auprès de M. de Charost. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi; je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé Demoulin de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a dé-

chiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonore la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait : et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il ? la Sallé y danse-t-elle ? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs ? mais surtout comment va votre santé ?

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguste 1735.

Vous me mandez, Monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence ; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. Sinetti. Je savais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne savais pas qu'il fût poëte. Il y a en vérité de très-belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poësis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés ; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressour-

ces. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public est sûr d'être calomnié : c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne âme avait fait un portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'est bien donné de garde de le laisser imprimer. On a raison : les critiques empêchent les gens de broncher, et on se gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi souvent; et soyez sûr que votre amitié me console bien de ces misères. Si jamais je vous suis bon à quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

A M. L'ABBE D'OLIVET.

A Cirey, par Vassy en Champagne, le 24 auguste 1735.

Mon cher abbé, savez-vous que je me reproche bien d'avoir passé une partie de ma vie sans profiter de votre aimable commerce? Vous êtes l'homme du monde

que je devrais voir le plus, et que j'ai le moins vu. Je vous réponds bien que, si jamais je quitte la retraite heureuse où je suis, ce sera pour faire un meilleur usage de mon temps. J'aime la saine antiquité, je dévore ce que les modernes ont de bon, je mets au-dessus de tout les douceurs de la societé. On trouve tout cela avec vous. Laissez-moi donc goûter quelque partie de tant d'agrémens dans vos lettres, en attendant que je vous voie. Ce que vous appelez mon Arioste (1) est une folie qui n'est pas si longue que la sienne. *Non ho pigliato tante coglionerie.* Je serais honteux d'avoir employé trente chants à ces fadaises et à ces débauches d'imagination. Je n'ai que dix chants de ma *Pucelle Jeanne.* Ainsi je suis au moins des deux tiers plus sage que l'Arioste. Ces amusemens sont les intermèdes de mes occupations. Je trouve qu'on a du temps pour tout quand on veut l'employer. Mon occupation principale est à présent ce beau siècle de Louis XIV. Les batailles données, les révolutions des empires sont les moindres parties de ce dessin, des escadrons et des bataillons battans ou battus, des villes prises et reprises sont l'histoire de tous les temps; le siècle de Louis XIV, en fait de guerre et de politique, n'a aucun avantage par-dessus les autres. Il est même bien moins intéressant que le temps de la Ligue et celui de Charles-Quint. Otez les arts et les progrès de l'esprit à ce siècle, vous n'y trouverez plus rien de remarquable, et qui doive arrêter les regards de la postérité. Si donc, mon cher abbé, vous savez quelque source où je doive puiser quelques anecdotes touchant nos arts et nos artistes, de quelque genre que ce puisse être, indiquez-le-moi. Tout peut trouver sa place; j'ai déjà des matériaux pour ce grand édifice. Les Mémoires du

(1) *La pucelle.*

père Nicéron et du père Desmolets sont mes moindres recueils. J'ai du plaisir même à préparer les instrumens dont je dois me servir. La manière dont je recueille mes matériaux est un amusement agréable; il n'y a point de livre où je ne trouve des traits dont je peux faire usage. Vous savez qu'un peintre voit les objets d'une manière différente des autres hommes; il remarque des effets de lumière et des ombres qui échappent aux yeux non exercés. Voilà comme je suis: je me suis établi le peintre du siècle de Louis XIV, et tout ce qui se présente à moi est regardé dans cette vue; je ressemble à La Flèche, qui *fesait son profit de tout* (1).

Savez-vous que j'ai fait jouer depuis peu, au collége d'Harcourt, une certaine *Mort de César*, tragédie de ma façon, où il n'y a point de femmes; mais il y a quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans. J'ai grande envie que vous voyiez cet ouvrage. Il y a de la férocité romaine. Nos jeunes femmes trouveraient cela horrible; on ne reconnaîtrait pas l'auteur de la tendre *Zaïre*. Mais

Ridetur chordâ qui semper oberrat eâdem.
(Hor., Art poét., v. 256.)

Vale, scribe, ama.

A M. THIERIOT.

A Cirey, 1er septembre 1735.

Mon cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condescendance de donner ma petite tragédie de

(1) Molière, *l'Avare*, act. I, sc. 3.

Jules-César à l'abbé Asselin, pour la faire jouer à son collége, avec promesse de sa part que copie n'en serait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieusement gardée à l'hôtel Sassenage. Je n'ai pas été aussi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-seulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de plusieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je suis persuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer; ainsi me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me sauver une partie de l'opprobre, en publiant et en fesant mettre dans les journaux que je ne suis en aucune manière responsable, mais bien très-affligé de cette misérable édition?

Autre misère; on m'envoie une *Ramsaïde*, maudite rapsodie, infâme culotte; et mon nom est à la tête. Dites-moi franchement, le monde est-il assez sot pour m'attribuer cet ouvrage. Consolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ses tracasseries comme à ses pompes; mais il est dur de se voir d'un côté père putatif d'enfans supposés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne suis pas heureux en famille, au moins le suis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre Falkener est ambassadeur en Turquie? Un marchand, homme d'esprit, est quelque chose, comme vous voyez, chez les Anglais; mais parmi nous, il vend son drap et paie la capitation. *Vale, scribe, ama.*

A M. THIERIOT.

A Cirey, le 11 septembre 1735.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

Puisses-tu, lorsque le destin,
Le soir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtresse ou ta catin,
Trouver en toi même courage!

Je vous envoie ma réponse au cardinal Alberoni. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *quid est veritas* (1)? s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces *Mémoires* du jeune d'Argens. Ce petit drôle-là est libre; c'est déjà quelque chose; mais malheureusement cette bonne qualité, quand elle est seule, devient un furieux vice. Il me vient incessamment un ballot de *Pour et Contre*, d'observations; de petits libelles nouveaux; *Vert-Vert* y sera; mais j'attends cette cargaison sans impatience entre Émilie et le *Siècle de Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout

(1) Évang. de saint Jean, ch. XVIII, v. 38.

ce siècle de si admirable qu'elle. Elle lit Virgile, Pope et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les *Essais* de Pope *on Man* (1). C'est un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je serais auprès de vous, mon cher ami. Il est ridicule que nous soyons heureux si loin l'un de l'autre. Vraiment je suis charmé que Pollion de La Popelinière pense un peu favorablement de moi.

> C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
> (Boileau, Ép. VII, 100.)

Je suis toujours très-indigné de l'édition de *Jules-César;* je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de Rameau (2) pourrait réussir. Je crois que la profusion de ses doubles croches peut révolter les *lullistes;* mais, à la longue, il faudra bien que le goût de Rameau devienne le goût dominant de la nation, à mesure qu'elle sera plus savante. Les oreilles se forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. Lulli nous a donné le sens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les Rameau le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

(1) Sur l'Homme.

(2) *Les Indes Galantes.*

FIN DU TOME I DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

